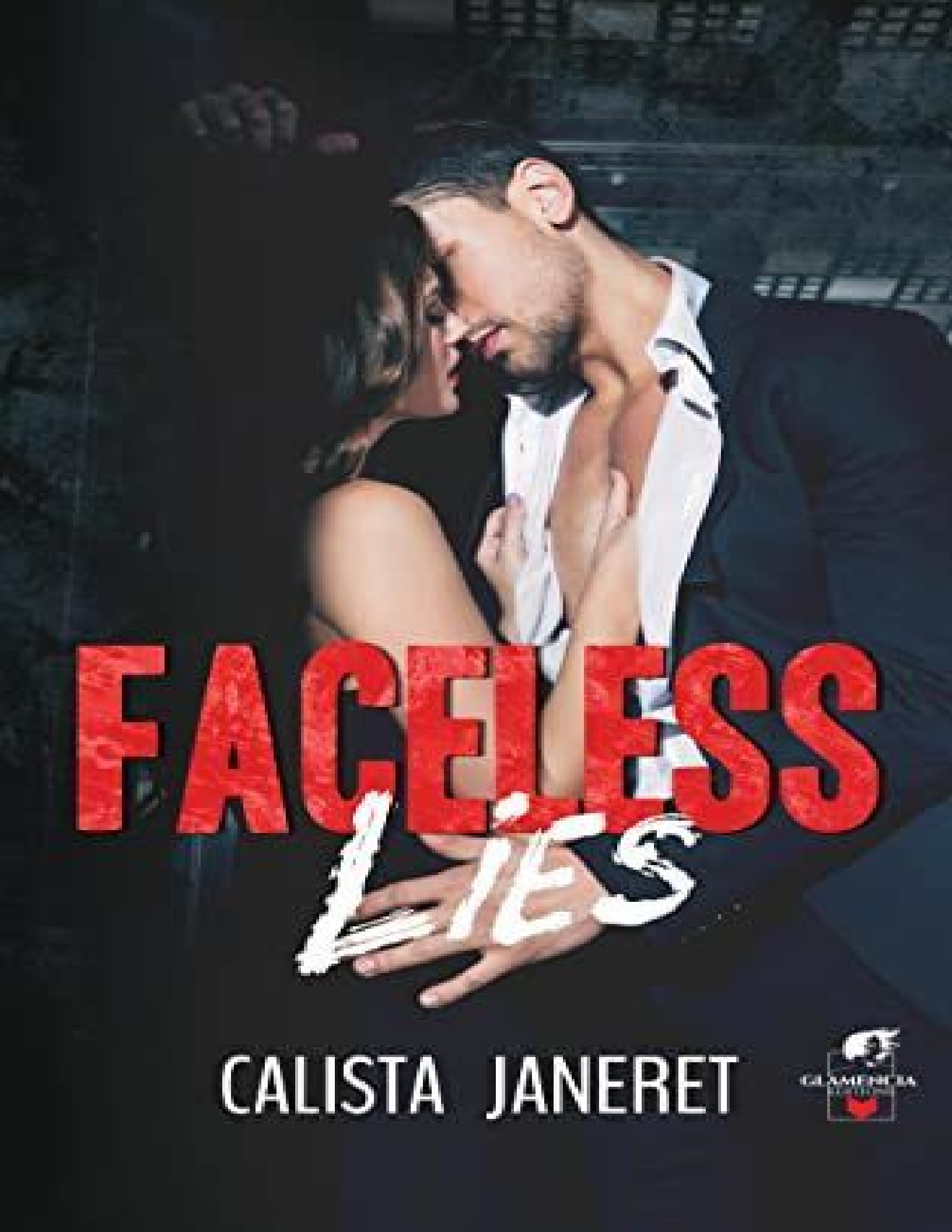




FACELESS

LIES

CALISTA JANERET

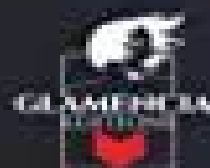


Table des matières

[PROLOGUE](#)

[CHAPITRE 1](#)

[CHAPITRE 2](#)

[CHAPITRE 3](#)

[CHAPITRE 4](#)

[CHAPITRE 5](#)

[CHAPITRE 6](#)

[CHAPITRE 7](#)

[CHAPITRE 8](#)

[CHAPITRE 9](#)

[CHAPITRE 10](#)

[CHAPITRE 11](#)

[CHAPITRE 12](#)

[CHAPITRE 13](#)

[CHAPITRE 14](#)

[CHAPITRE 15](#)

[CHAPITRE 16](#)

[CHAPITRE 17](#)

[CHAPITRE 18](#)

[CHAPITRE 19](#)

[CHAPITRE 20](#)

[CHAPITRE 21](#)

[CHAPITRE 22](#)

[CHAPITRE 23](#)

[ÉPILOGUE](#)

[DE LA MÊME AUTEURE](#)

OceanofPDF.com

CALISTA JANERET

OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT

Pour un public averti.

Ce roman contient des passages pouvant heurter la sensibilité.

Scènes explicites : suicide, perversion, fantasme, sexe, harcèlement, drogue, dépendances.

Copyright © 2023 Calista JANERET

© 2023 Glamencia Editions

Couverture : The Black Paw

Images : Igor Vetushko & YingYang

Correction : Sylvie LEROY

Tous droits réservés pour tous pays, y compris droits de traduction et d'adaptation. Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, la reproduction partielle ou totale du présent ouvrage est interdite.

Retrouvez-nous sur :

<https://www.glamencia-editions.fr>

https://www.instagram.com/glamencia_editions

<https://www.tiktok.com/@glamencia.editions>

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)

*À toutes celles qui ont adoré mon premier roman, Errance sauvage, et qui
m'ont mis des étoiles plein les yeux. Je vous aime !*

Calista JANERET

OceanofPDF.com

PROLOGUE

Certains disent qu'il y a une vie après la mort, que quand on perd un être cher, il veille sur nous de là-haut et nous envoie des signes. Mais tout ça, c'est des conneries. Pas vrai, maman ? Pourquoi papa et toi ne m'en avez-vous jamais envoyés ? Pourquoi ? Vous disiez que j'étais votre fille chérie, pourtant. Ce souffle chaud que je ressens sur mon visage baigné de larmes, est-ce une caresse fantomatique de votre part pour me dissuader de sauter de ce pont ? Ou juste la brise de Californie qui cherche à me confirmer que ma vie n'est plus que du vent depuis que vous n'êtes plus là ?

J'ai essayé d'être forte, de lutter pour survivre. Chaque jour. Je me suis donnée à fond dans mon travail pour ne plus penser à vous et à tous ces moments remplis de regrets. Tant d'efforts qui n'ont fait qu'attiser la jalousie de mes collègues. Au final, la douleur est toujours là, écrasante, étouffante, aveuglante. J'ai tellement pleuré ce soir que je n'arrive plus à distinguer les reflets des étoiles sur cette eau aussi noire que de l'encre. Plus je la fixe, plus elle m'attire. Ce n'est plus un gouffre que j'ai devant moi sous mes pieds, c'est un passage vers l'au-delà. La peur me saisit. Je frissonne. Est-ce la seule solution ? Vais-je souffrir en me noyant ? Vais-je vous revoir, papa, maman ? Je ne sens plus mes bras, tendus en arrière. Et mes doigts sont tellement crispés accrochés à la balustrade qu'ils semblent pétrifiés. Mes jambes tremblent. J'aurais peut-être dû enlever mes escarpins.

Tu penses trop. Sautte, qu'on en finisse !

Je ferme les paupières et prends une grande inspiration. Mes poumons se gonflent d'air puis se bloquent. Il faut que j'expire, mais je n'y arrive pas. Est-ce un instinct de survie ? Mon esprit se trouble, ainsi que ma vue. Je

lâche prise. Tout mon corps vacille en avant. Le vent me porte vers les ténèbres en même temps qu'il fait virevolter mes longs cheveux bruns. Quelle sensation horrible ! Cette fois, c'est fini. C'est vraiment fini. Je ne fêterai pas mon vingt-troisième anniversaire. Quelque chose me percute violemment puis m'engloutit. J'ai si froid tout à coup. Je m'enfonce. Je sombre dans le néant. J'inspire, mais la sensation n'est pas la même que d'ordinaire. Mes entrailles me brûlent. C'est l'eau qui me dévore. Je me noie. Je suffoque. Cette lente agonie est la pire de mes souffrances. Je n'aurais pas dû, mais il est trop tard, la mort déverse son poison dans mes veines. Je me sens partir. Une pression soudaine serre mon ventre puis mon dos. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui se passe ? On me sauve ?

CHAPITRE 1

Une sonnerie me réveille. Je la reconnais aussitôt, c'est celle de mon smartphone. Il semble loin de moi. J'ouvre les paupières et mon regard s'attarde sur du tissu beige. Je réalise que je suis couchée dans mon lit et qu'il fait jour. Ai-je fait un mauvais rêve ? Je me redresse subitement en me rendant compte que mes cheveux sont humides et que je ne porte pas mes fringues, mais une chemise bien trop grande pour moi. Je baisse la tête pour la regarder. Elle est blanche. Mon cœur tambourine dans ma poitrine à un rythme effréné. C'est un vêtement masculin.

Quelqu'un m'a secourue ? Un homme ? Qui ?

À sa recherche, je balaie ma chambre du regard et aperçois mon sac à main sur le bureau alors que je l'avais laissé sur le pont juste avant d'enjamber la balustrade. Je bondis hors du lit et l'ouvre avec frénésie pour attraper mon téléphone. Je m'empresse d'arrêter l'alarme programmée qui m'indique qu'il est huit heures et que je dois me préparer pour aller bosser. Je fouille à l'intérieur de mon bagage. J'inspecte tous les compartiments. Elle n'est pas là...

Ma lettre d'adieux, où est-elle ?

Rien ne manque à part elle. Même le billet de cinquante dollars que j'avais pris au distributeur il y a trois jours est toujours là, dans la petite poche. Je saisis mon portefeuille. Ma carte d'identité a changé de place. J'essaie de comprendre ce qui a pu se passer. L'effroi me frappe d'évidence. Un homme m'a sauvée de la noyade, a ôté mes vêtements mouillés, m'a vêtue d'une de ses chemises, et m'a ramenée chez moi. Il a trouvé mon adresse dans mes papiers et s'est servi de ma clé pour ouvrir.

De toute évidence, il a gardé ma lettre... pourquoi ?

J'entends du bruit dans le salon. C'est la porte. Il y a quelqu'un qui essaie d'entrer ou de sortir. Pieds nus, je m'y précipite, autant angoissée que pressée de découvrir mon sauveur, mais lorsque j'arrive dans la pièce, la déception me stoppe dans ma ferveur.

— C'est toi...

Dans l'entrée, ma colocataire, engoncée dans son tailleur deux-pièces bleu marine, tourne son visage dans ma direction. Celui-ci se marque de stupéfaction.

— Bah oui, c'est moi ! Qu'est-ce que t'as ? T'en fais une tête. Et c'est quoi cette tenue débraillée ? Tu vas pas bosser aujourd'hui ? demande-t-elle en me dévisageant de haut en bas.

— Euh... si....

— Tant mieux ! Parce que moi j'ai passé une nuit de merde et j'ai qu'une hâte c'est d'aller pioncer sans qu'aucun bruit ne me réveille ! grogne-t-elle en ôtant la pince qui retenait ses cheveux blonds en chignon banane. Je suis tombée que sur des cons qui ne voulaient pas attendre ! J'en ai vraiment ras le cul de ce boulot, Amanda, si tu savais ! Vivement que la semaine se termine !

Agacée, Rory enlève ses escarpins et pose son sac négligemment sur le buffet. Je la suis des yeux jusqu'à l'entrée de sa chambre où elle disparaît avant de s'y enfermer. Son travail de secrétaire médicale aux urgences de l'hôpital Saint Francis est de plus en plus difficile. Le manque d'effectif ne cesse de s'intensifier, pour tout un tas de raisons. Elle ne compte plus ses heures, et se retrouve parfois à bosser la nuit alors qu'elle déteste ça. Elle n'est pas loin du burn-out, tout comme je l'ai été. Il y a juste une petite différence qui est de taille ; dans son équipe, il y a une bonne ambiance et personne ne la harcèle. Même si son travail est difficile et qu'elle tombe

souvent sur des patients mécontents, au moins elle trouve du soutien auprès de ses collègues. Moi je n'ai pas cette chance dans le mien. Je suis entourée de langues de vipères, de lâches et de pétasses.

Un coup d'œil vers l'horloge accrochée au mur. Il est déjà huit heures dix. Si je ne me dépêche pas, je vais être en retard au boulot et ma cheffe va me faire une énième remarque désobligeante devant les autres qui vont en profiter pour casser du sucre sur mon dos. Je n'ai qu'une envie c'est de retourner dans mon lit et de ne plus jamais en sortir.

Dire que j'aurais pu mettre fin à cette vie de merde hier soir, mais il a fallu qu'un type joue au bon Samaritain et décide de me sauver !

Je reviens dans ma chambre en traînant des pieds et ouvre le placard pour prendre de quoi m'habiller pour la journée. Une jupe, un haut sans manches et des sous-vêtements, tous noirs. Je me rends dans la salle de bains et en voyant mon reflet dans le miroir j'ai comme un choc.

Putain ! J'ai vraiment une tête de zombie.

Mon teint est blafard et j'ai des cernes si imposants qu'avec mes yeux noisette je ressemble à un panda. Mes cheveux bruns s'apparentent à des tresses de rasta cramoisies, à cause de l'eau sale du fleuve. Je comprends mieux pourquoi mon sauveur s'est barré comme un voleur. Mon regard s'attarde sur sa chemise bien trop grande pour moi qui me recouvre.

Je pourrais même pas lui rendre, c'est con.

Je la déboutonne et l'enlève. Mes joues s'empourprent en réalisant qu'il a eu l'occasion de voir mes seins. Il n'a cependant pas été jusqu'à ôter ma culotte. Je m'en débarrasse. Pas de trace de sperme ni de sensation post-coït. Au moins, il n'a pas profité de la situation pour me violer. Je file sous la douche et fais couler l'eau chaude sur ma peau. C'est si agréable que j'en ferme les paupières. Le parfum chocolat du gel émoustille mes sens et mon ventre se met à gargouiller comme un évier. Il faut que je bouffe un truc

avant de partir, sinon je ne vais pas tenir le coup jusqu'à midi. Je sors de la cabine en vitesse, puis me sèche le corps et les cheveux avec une grande serviette. Après un brossage des dents, je me nettoie le visage pour le préparer à recevoir un ravalement de façade au complet. Hors de question d'aller au travail avec une mine aussi dévastée, sinon les critiques vont fuser, et je n'ai pas le cœur à supporter ça. Je me maquille autant que nécessaire sans toutefois tomber dans l'excès, puis enfile mes vêtements. Un rapide saut dans la cuisine pour boire un café et avaler deux madeleines. Je n'ai pas le temps de manger davantage. Me voilà enfin prête à affronter le monde, du moins c'est ce que je m'efforce de croire. Je passe la porte d'entrée puis la referme derrière moi, avant de dévaler les escaliers qui mènent au hall du rez-de-chaussée. Il y a une légère odeur de tabac mélangé au parfum d'une des habitantes de la résidence qui s'en asperge toujours avant d'aller bosser. Elle met souvent le même : Numéro 5 de Chanel. Ça me fait penser que j'ai oublié de mettre du déo, mais c'est le cadet de mes soucis à vrai dire. Une boule se forme dans mon ventre comme à chaque fois que je dois me rendre au travail. Ma respiration se bloque et mes jambes refuseraient presque d'avancer.

Allez courage ! T'en as bien eu pour sauter du pont. Tu peux bien faire un effort pour affronter tous ces cons !

Je pense à l'inconnu qui m'a sauvée et ça me donne de la force. Au moins, il y a quelqu'un sur cette foutue planète qui s'est inquiété de mon sort, même si c'est peut-être juste pour se donner bonne conscience de ne pas laisser quelqu'un se noyer sous ses yeux.

CHAPITRE 2

L'ascenseur m'amène au cinquante-huitième étage du building. La porte s'ouvre sur le hall de la McBride Advertising, une agence publicitaire prestigieuse et réputée dans le milieu pour ses performances. L'année dernière, elle a failli être célèbre pour une tout autre raison. Un de mes collègues a mis fin à ses jours en se jetant par la fenêtre et ça aurait pu faire la une de la presse locale. Sauf que le journaliste qui était venu couvrir l'événement est reparti sans interviewer personne, après être passé par le bureau de ma supérieure hiérarchique. Il avait juste oublié un détail en partant : remonter sa braguette. Depuis ce jour, ma cheffe m'a dans le collimateur. J'ai toujours eu du mal à cacher mes émotions. Et mon écœurement vis-à-vis d'elle et de ce qu'elle a pu faire pour étouffer cette affaire a dû se lire sur ma gueule.

— Salut, Amanda ! Tu vas à un enterrement ? me lance la standardiste alors que je passe devant son comptoir.

Je tourne mon visage vers le sien qui affiche un sourire en coin. Que répondre à cette pique ? Ai-je seulement envie de répondre quelque chose ? Tout ce qui me vient à l'esprit est un : je t'emmerde, connasse ! Mais si ces mots sortent de ma bouche, je vais perdre mon travail et je ne pourrais plus payer ma part du loyer. Me retrouver à la rue n'est pas dans mes objectifs. Plutôt crever.

— J'aime bien le noir.

Quelle réplique minable ! Mais c'est tout ce dont je suis capable sur le moment. D'ailleurs, Judith se met à ricaner telle une hyène. Je regrette soudain de m'être habillée de cette façon et de ne pas avoir suffisamment de

répartie. Comme je ne peux pas me boucher les oreilles, je presse l'allure. Fuir, pour ne plus entendre son rire qui résonne jusque dans mes entrailles, c'est tout ce que je peux faire. J'aimerais tellement lui casser la gueule, pourtant. Les gens ne se rendent pas compte du poids de leurs paroles ni des conséquences de leurs attitudes. Sont-ils à ce point si cons ? Ma chère maman me disait souvent que j'étais trop sensible. Certes, je le suis, mais pourquoi les autres sont-ils aussi ignobles ? Pourquoi, bordel ? Quel plaisir peut-on avoir à blesser quelqu'un ? À le rabaïsser et à le dénigrer jusqu'à le démolir peu à peu de l'intérieur ?

J'entre dans l'open space et m'assois à mon bureau en soupirant. Je m'arrange toujours pour être la première, ainsi je n'ai pas besoin de dire bonjour en arrivant — cela évite de me prendre des vents. Ce sont les autres qui s'en chargent, et parfois, avec un peu de chance, ils ne se rendent pas compte de ma présence. Mes collègues rappliquent au compte-gouttes. Certains sont sacrément en retard, mais comme c'est une habitude en ce qui les concerne, on ne leur fait jamais de réflexion. Allez comprendre ! Il y a les privilégiés à qui l'on pardonne tout, et les maillons faibles à qui l'on ne laisse rien passer. Bien sûr, je suis dans le mauvais camp.

— Salut, Amanda !

— Salut !

Mon voisin s'assoit à sa place et accroche son micro-casque qu'il ne lâchera pas de la journée sauf pour aller manger. Monsieur Prospection téléphonique. Ce petit blond à lunettes est dans la boîte depuis deux semaines. Avant lui, il y avait un chauve qui a tenu un mois. Un record à ce poste. Je ne cherche même plus à retenir leur prénom. C'est un défilé constant. Je me plains de mes conditions de travail, mais les leurs sont pires. D'ailleurs, le gars qui a sauté par la fenêtre était l'un d'eux.

Notre cheffe déboule dans la salle et ne répond pas aux bonjours qu'elle reçoit. Son regard noir nous fustige, elle a l'air en colère. Visiblement, elle est allée chez le coiffeur hier soir et le résultat est un désastre. Ses cheveux bruns sont mal coupés, sa coiffure ressemble à un sapin de Noël sans boules ni guirlandes. Et comble du malheur, sa jupe léopard la boudine. On va payer cher ces deux catastrophes esthétiques. Elle se dirige vers moi. Je serre les fesses. Réflexion faite : JE vais le payer cher.

— Carter ?

— Bonjour, madame Smith.

— Oui, oui, bonjour. Avez-vous fini le dossier de candidature pour l'appel d'offres de Body Health ?

— Body Health ? Mais... vous aviez dit qu'on laissait tomber...

— Ah, non ! Je n'ai jamais dit ça !

— Mais si, je vous assure ! Vous hésitez et finalement vous avez jugé que cette affaire n'était pas assez intéressante. Mon collègue pourra en témoigner.

Je tourne la tête vers lui, mais il fait comme s'il n'avait rien entendu et s'empresse de passer un coup de fil.

— Il me le faut pour demain ! grommelle ma cheffe.

— Pour demain ? C'est impossible ! Je n'aurais jamais le temps !

— Je ne veux pas le savoir ! Débrouillez-vous ! Vous n'avez qu'à faire des heures supplémentaires ! J'exige qu'il soit sur mon bureau à neuf heures quand j'arrive !

Elle tourne subitement les talons. Ses escarpins claquent sur le carrelage tandis qu'elle s'éloigne. J'aperçois le sourire d'une de mes collègues qui détourne aussitôt son regard du mien. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Mon moral s'effondre et mon stress s'élève. Sans attendre, je me lance à corps perdu dans le travail. Je ne tiens pas à y passer toute la nuit. Je

ne prends même pas de pause pour déjeuner. De toute façon, je ne pourrais rien avaler avec la boule d'angoisse qui grandit dans mes entrailles à mesure que les heures défilent. La journée passe à une vitesse hallucinante. C'est toujours comme ça quand on a besoin de temps, on n'en a jamais suffisamment. Mes collègues s'en vont les uns après les autres, puis le jour laisse place à la nuit. Et quand j'ai enfin fini ce putain de dossier, il est vingt et une heures. Je suis vidée, fébrile, affamée, et j'ai le sentiment d'avoir fait de la merde. Ankylosée des membres inférieurs, je me lève de ma chaise avec difficulté et me dirige vers le bureau de ma cheffe. Je m'étonne que sa porte soit entrouverte et qu'il y ait de la lumière alors que je l'ai vu partir à dix-sept heures.

C'est sûrement la femme de ménage qui fait les poussières.

Je toque sur le battant et le pousse. À ma grande surprise, il y a un homme en costume noir qui est en train de farfouiller dans un tas de papiers. Il est brun aux cheveux courts et à la carrure athlétique. La trentaine, je dirais. Quand il relève la tête pour me regarder, mon cœur fait un bond dans ma poitrine. En plus d'avoir une belle gueule, sa peau est hâlée, ce qui fait un séduisant contraste avec le blanc de sa chemise et le bleu ciel de ses iris. Il a l'air autant surpris que moi de cette rencontre imprévue. C'est la première fois que je le vois. Est-ce un nouvel employé ? Un client ? Ou l'un des amants de ma pétasse de patronne ?

— Euh... bon... bonsoir. Excusez-moi de vous déranger. Je... je viens déposer un dossier pour madame Smith.

Je baisse illico mon regard et me presse vers le bureau pour y poser le fruit de mon dur labeur.

— Bonsoir, mademoiselle... Vous ne me dérangez pas.

Sa voix rauque est si suave qu'elle vrille dans mes tympans. Je me sens déjà mal physiquement, alors si mon corps se met à subir les affres d'une

attirance sexuelle, je suis bonne pour m'écrouler à la manière d'un château de cartes. Je perçois ses yeux rivés sur moi et n'ose pas prendre le risque de les croiser à nouveau. À la place, je m'enfuis lâchement.

— Bonne soirée, me lance-t-il.

— Bonne soirée.

Il devra se satisfaire de cette réplique à peine audible. Je retourne dans l'open space afin d'y récupérer mon sac à main et me dépêche de quitter cet endroit infernal. Lessivée, j'appelle l'ascenseur et attends. Mon esprit déconnecte, et lorsque la porte s'ouvre enfin, j'entre à l'intérieur tel un robot qu'on aurait programmé pour rentrer chez lui. Machinalement, je lève le bras en direction du panneau et appuie sur le bouton indiquant le rez-de-chaussée. À cet instant, une silhouette passe. Un courant d'air suit. C'est lui, il est à mes côtés. La cage se referme et l'ascenseur commence à descendre.

— C'était moins une ! souffle-t-il.

Mon rythme cardiaque s'accélère à nouveau. L'inconnu glisse ses mains dans les poches de son pantalon, ce qui fait remonter les pans de sa veste de costume. Du coin de l'œil, je peux détailler à quel point il est bien foutu. Il doit sans aucun doute faire du footing chaque matin ou passer à la salle de sport tous les soirs. Une autre femme pleine d'assurance aurait sûrement sauté sur l'occasion causée par cette promiscuité... ou directement sur lui. C'est fou à quel point la peur et le manque de confiance en soi peuvent pourrir la vie à celles qui comme moi en sont esclaves. J'aurais tellement besoin d'un homme tel que lui dans ma vie... grand, séduisant et fort. Une sonnerie retentit soudain. Surpris, il retire ses mains de ses poches et les porte sur sa veste afin d'extirper son téléphone de la doublure. Il décroche après avoir zieuté l'écran et le colle à son oreille.

— Quelle impatience ! Je ne peux pas trop t'en parler maintenant, mais... tu avais raison.

Un blanc s'ensuit pendant qu'il écoute son interlocuteur, puis il poursuit.

— Tu me connais, tu sais comment je résous ce genre de problèmes, nargue-t-il.

Un nouveau silence se fait et il pouffe de rire avant de promettre de rappeler dès que possible. Il raccroche et range son smartphone. Au même moment, mon ventre se tord et ma vue se trouble, me signalant que je n'ai ingurgité que deux madeleines et un café de toute la journée à cause de ce putain d'appel d'offres. Je pose ma paume sur la paroi métallique de manière à me tenir en cas de malaise. Des gouttes de sueur coulent le long de mes tempes et de mon échine, signes que je suis en pleine crise d'hypoglycémie.

Il faut que je mange un truc, et vite.

J'ai un quart d'heure de marche à faire avant d'être chez moi et je ne vais jamais y arriver l'estomac vide. Comment font les gens dans ces émissions de survie pour tenir des jours et participer à des épreuves physiques sans rien bouffer ? À peine quelques heures et je suis prête à m'évanouir.

Lorsque l'ascenseur s'immobilise et la porte s'ouvre, je sors en vitesse. Je me sens tellement mal que je ne prête même plus attention au beau brun ténébreux qui m'a tenu compagnie. Ma faim monopolise tout mon cerveau. Je me rue vers le distributeur à confiseries qui se trouve dans le hall. Évidemment, il a été dévalisé pendant la journée et il ne reste plus grand-chose mis à part des paquets de chips à la pomme. Je déteste les chips à la pomme, mais je ne suis pas en état de faire la difficile. J'en prends un sachet et pioche dedans sans hésitation après avoir écarté l'ouverture. Manger enfin me procure une telle jouissance que j'en ferme les paupières.

de plaisir. Je deviens incontrôlable et dévore tout. En à peine trente secondes, j'ai déjà terminé, il ne reste plus que quelques miettes que je recueille dans ma main afin de les avaler. Lorsque je me rends compte que ma gloutonnerie frise le ridicule, je balaie le hall des yeux en espérant que personne ne m'ait vue bâfrer de la sorte. Mon cœur sursaute. La honte ! Le type de tout à l'heure est là, à une quarantaine de mètres, en train de discuter avec un des vigiles. Dire que j'avais la possibilité de faire sa connaissance dans l'ascenseur ou dans le bureau de Smith... mais encore une fois, j'ai tout raté. De toute façon, vu comment il est gaulé, il a sûrement déjà quelqu'un dans sa vie. Je file aux toilettes boire de l'eau et vider ma vessie. Quand je ressors, il n'est plus là, à mon grand désarroi. Démoralisée par cette journée de merde, je sors du building, l'âme en peine. Tous ces points lumineux entourés d'obscurité m'hypnotisent. C'est si beau une ville la nuit. J'aimerais tellement que le soleil ne se lève plus. Demain matin, ma cheffe va trouver mon dossier sur son bureau. Elle me convoquera pour me dire qu'il est bâclé et que je ne suis qu'une incapable. C'est toujours pareil avec elle, elle me donne du travail à faire à la dernière minute en urgence, puis me reproche ensuite de l'avoir fait en vitesse.

Quelle pétasse !

CHAPITRE 3

Sur le chemin pour rentrer chez moi, mes pas s'arrêtent sur le pont où ma vie aurait pu se terminer hier soir. Je pose mes mains sur la rambarde et me mets sur la pointe des pieds en me penchant légèrement. Curieusement, je n'ai pas le courage de sauter cette fois. En regardant l'eau devenue noire par le reflet de la voûte céleste, j'ai l'impression de suffoquer. Mes doigts se contractent et mes jambes tremblent. Je me recroqueville et reste là, prostrée pendant au moins cinq bonnes minutes à fixer le vide comme si mon cerveau s'était déconnecté. Soudain, un crissement se fait entendre derrière moi. On dirait celui de freins à disque usagés.

— Ça va, mademoiselle ? demande une voix masculine.

Je me retourne et aperçois une voiture de police dont le conducteur vient d'ouvrir la portière. Il en sort en me considérant avec inquiétude.

— Oui... ça va.

— Vous êtes sûre ? On ne dirait pas, répond-il en s'approchant.

— Oui, j'ai juste... j'ai juste fait un petit malaise, mais ça va maintenant.

Arrêté face à moi, il me fixe d'un air sceptique. Ses yeux brillent d'un vert intense et les traits de son visage sont rassurants. Il ne semble pas être le genre de flic à abuser de son pouvoir outre mesure. Il est même plutôt craquant avec ses cheveux châtain courts coiffés en pétard. Je m'étonne d'ailleurs qu'il ne porte pas de casquette avec son uniforme.

— Je peux voir votre carte d'identité ?

— Euh... oui...

Étonnée par sa demande, je fouille dans mon sac avec hésitation et finis par la lui tendre. Tandis qu'il la détaille, mon attention se porte

instinctivement sur l'étui noir à sa ceinture qui contient son arme. Je relève les yeux aussitôt. Est-ce par peur ? Je ne sais pas, mais voir son flingue me met mal à l'aise. Sur sa chemise noire à manches courtes est accroché un badge avec son nom et l'initiale de son prénom : J. Spencer. Lorsqu'il me rend ma carte, nos doigts s'effleurent. J'en ressens des frissons, mais ils sont agréables. Je n'ai pas eu de contacts physiques depuis la mort de mes parents. Plus de tendresse, plus de câlins réconfortants, ni de *je t'aime*. Et ma dernière relation sexuelle remonte à mon année d'université avec ce connard de Léo qui m'a trompée.

— Montez dans la voiture, je vous ramène chez vous.

— Hein ?

Je le fixe, interloquée.

— Montez, je vous ai dit.

Il tourne les talons et se dirige vers son véhicule. C'est un flic et il vient de me donner un ordre. Je me fige. Dois-je obéir ? Et si je ne le fais pas, qu'est-ce qui va se passer ? Mon pied droit s'avance, puis le gauche. Le robot que je suis devenue se met en pilotage automatique. Je n'ai pas envie de savoir ce qui va se produire si je refuse. Je contourne le SUV Ford estampillé Police et ouvre la portière côté passager. J'y prends place, intimidée. C'est la première fois que je monte à côté d'un flic, mignon qui plus est.

— Attachez votre ceinture.

— Ah oui, pardon ! Où avais-je la tête ?

Je m'exécute en forçant un sourire de circonstance. Au fond de moi, je suis impressionnée par la situation et par l'habitacle qui fourmille de technologie. Le flic programme mon adresse sur l'écran fixé au tableau de bord. J'en profite pour observer sa main droite. Elle est belle, musclée et ses veines sont saillantes. On dirait presque une sculpture. Je l'imagine me

caresser avec volupté et mon bas-ventre s'en émoustille. Je regarde ailleurs tandis qu'il se met à démarrer.

— Vous comptiez sauter ? demande-t-il soudain sans détacher ses yeux de la route.

— Euh... non... je...

— Vous n'avez pas l'air en forme.

— J'ai eu une dure journée. C'est tout.

— Au point de vous tenir sur un pont et d'avoir envie de regarder par-dessus la rambarde ?

Son visage se tourne un bref instant vers moi et nos regards se percutent. Je rive le mien aussitôt vers la vitre de ma portière. Que répondre à ça ? Que je me suis arrêtée pour admirer l'endroit où j'ai failli mourir hier soir ?

La voiture s'immobilise près de ma résidence et je sens des doigts glisser sur ma tempe puis venir ranger une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Je risque un œil vers ce type dont je ne sais rien, mis à part qu'il est policier et qu'il se nomme Spencer. Il est tourné vers moi, la main gauche appuyée sur son volant tandis que celle de droite caresse ma joue avec tendresse. L'intensité de ses prunelles me fait perdre tous mes moyens. Que dois-je faire ? Qu'est-ce qu'il veut, au juste ?

— Euh... je... merci de m'avoir ramenée.

J'ouvre la portière et m'enfuis comme une voleuse. Mon cœur bat à toute vitesse. Je suis complètement déstabilisée par ce qui vient de se passer ou plutôt par ce qui aurait pu se passer si j'étais restée dans la voiture.

Je pénètre dans le hall de mon immeuble et allume l'interrupteur avant de me diriger vers la boîte aux lettres que j'ouvre avec ma clé. Elle n'est pas vide, il y a quelque chose. Lorsque je le prends et le tourne, ma respiration se bloque instantanément en reconnaissant mon écriture et ces quelques mots :

À vous qui n'êtes plus là.

Cette enveloppe, c'est celle qui contient ma lettre d'adieux. Je m'empresse de l'ouvrir, mais il n'y a rien à l'intérieur. Qu'est-ce que ça veut dire ? La lumière finit par s'éteindre automatiquement. Je me dirige à l'aveuglette vers l'interrupteur pour la rallumer, mais mon bras ne l'atteint pas. Il est retenu par une main tandis qu'un corps, celui d'un homme, se plaque contre mon dos. Je sursaute. Un souffle chaud vient mourir au creux de mon cou et la chaleur d'une joue se colle contre ma tempe par-derrrière.

— C'est moi qui ai gardé votre lettre, Amanda, murmure une voix suave.

Je me fige, tétanisée. Un frisson parcourt mon échine et mon rythme cardiaque devient fou au point de louper plusieurs fois la cadence.

— Pourquoi avez-vous fui ? Je vous fais peur ? chuchote-t-il.

Je l'ai fui ? Est-ce le flic qui m'a ramenée ? Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir, il est passé par l'issue de secours ?

— Qui... qui êtes-vous ? demandé-je pétrifiée.

— Celui qui vous a sauvé, hier soir...

L'émotion me traverse. Celui qui n'a pas hésité à sauter dans l'eau froide pour m'empêcher de me noyer se trouve derrière moi. Sa main droite qui retient toujours mon poignet le fait s'abaisser, et celle de gauche glisse sur mon ventre avec sensualité. Il m'enlace par-derrrière et ce contact charnel me réconforte alors qu'il provient d'un parfait inconnu. Un inconnu à qui je dois la vie, cependant. Il m'a sauvée, *moi*. Je sens son torse athlétique contre mes omoplates. Et quand je me rappelle que la veille il a enlevé mes vêtements mouillés pour m'habiller d'une de ses chemises et qu'il m'a vue ainsi nue, ma poitrine se tend, malgré moi. Tout mon corps en frémit. Une fragrance boisée mélangée à une odeur de cigarette s'insinue dans mes narines et m'enivre. Je me dissuade que c'est le policier de tout à l'heure et ça me fait mouiller aussitôt. À moitié dans les vapes, je m'abandonne

totale­ment et mes fesses viennent se plaquer contre son bassin. Je sens sa verge à travers le tissu de son pantalon. C'est tellement excitant que j'en avale ma salive. Avec volupté, sa main gauche amorce une lente descente en direction de mon bas-ventre. C'est complètement dingue, mais j'ai brusquement envie qu'il me prenne. J'ai besoin de me sentir vivante et de vibrer dans une euphorie de plaisir. Je ne tiens plus et brûle d'impatience. D'un mouvement, je recule davantage. Sa respiration se saccade et la mienne s'exacerbe. Son sexe se durcit contre mes fesses. Quel dommage que des tissus les séparent ! *Prends-moi*, j'en viens à penser. Devant tant d'audace, je ne me reconnais plus. Suis-je devenue folle ? Sa paume glisse sensuellement sur ma jupe vers mon entrejambe, pendant que sa main droite presse mon sein du même côté. En réaction, mon vagin se resserre de lui-même prêt à convulser de plaisir à la moindre intrusion. Je ferme les yeux en haletant à demi-mesure, en proie à ce fantasme, quand soudain un bruit de klaxon au loin me sort de mes pensées libertines. Je m'avance contre le mur afin de me libérer de cette étreinte sauvage. Lorsque je retrouve mes esprits et que je me tourne, je constate que le gars a disparu. La honte m'envahit. Qu'est-ce qui m'a pris ? Et si c'était un vieux pervers hideux et pas ce flic ? Le dégoût me donne envie de vomir. Ma culotte trempée m'indispose. Je presse l'interrupteur et la lumière s'allume dans le hall. Aussitôt, je me rue vers les escaliers que je monte quatre à quatre avant de m'enfermer dans mon appart.

— Rory ? T'es là ?

Pas de réponse. J'en conclus que ma coloc est déjà partie travailler. Une fois de plus, je me retrouve seule, livrée à moi-même, alors que j'ai viscéralement besoin de quelqu'un. Si seulement, je pouvais au moins adopter un chat pour me tenir compagnie et m'offrir un peu d'amour, mais Rory est allergique aux poils. Une question me foudroie l'esprit. Et si ce

gars était toujours dans les parages ? Je me précipite dans ma chambre qui donne sur la rue. Postée devant la fenêtre, je scrute chaque recoin, chaque véhicule garé, mais rien ne bouge. Une voiture passe. Elle est blanche. Est-ce que c'est la sienne ? Comment savoir ? Je soupire. Pourquoi je ne me suis pas retournée quand j'en avais l'occasion ? J'aurais pu le voir. Pourquoi je ne lui ai pas demandé son nom ? Merde, quelle conne ! Tout à coup, un véhicule de police emprunte la route. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse au croisement. Est-ce que c'est celui de ce flic ? J. Spencer. J comme Justin ? Jason ? Je passe en revue tous les prénoms commençant par J qui me viennent à l'esprit. Certains me font sourire, d'autres m'horripilent. J'essaie de comparer sa voix avec celle de mon sauveur, mais impossible d'être sûre que c'est la même. Comment différencier un murmure de séduction d'une voix franche ? Si c'est le même homme, c'est quand même une étrange coïncidence qu'il soit revenu sur ce pont au moment où je m'y trouvais. Ce n'en est peut-être pas une, justement. Il a peut-être provoqué cette rencontre. Celui qui m'a sauvée a eu mon sac entre les mains avec à l'intérieur ma lettre d'adieux, mes papiers d'identité, mon badge du boulot, et pire encore il a eu mes clés et est entré chez moi. Et s'il avait laissé un micro ou une caméra pendant que j'étais inconsciente ?

Ma respiration se coupe. Cette pensée me pétrifie. Je tente de me raisonner. Il n'aurait pas eu le temps d'installer tout ça... enfin, je crois. Dans le doute, j'allume la lumière et commence à fouiller les moindres recoins de ma chambre puis de la salle de bains. Au bout d'une demi-heure, je souffle de soulagement. Il n'y a rien de suspect.

Exténuée, je me rends dans la cuisine et sors une barquette de brandade de morue du congélateur. Je la fais chauffer dans le four micro-ondes et ne prends même pas la peine de la déverser ensuite dans une assiette ni de

l'accompagner d'une salade. Un verre d'eau et voilà, mon repas du soir est prêt. Après avoir allumé la télé, je me cale dans le canapé et commence à manger. Les images défilent à l'écran, mais je n'y prête que peu d'attention. Au lieu de ça, je me remémore cette journée pleine de stress et d'angoisse, mais également riche en émotions. Je me mets à rêvasser. J'aimerais tellement que mon sauveur soit ce beau policier.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

— Qu'est-ce que c'est que ce torchon ? s'écrit madame Smith en me fusillant du regard.

Plantée devant moi, elle jette le dossier de candidature de l'appel d'offres sur mon bureau. Celui qu'elle vient de traiter de torchon alors que j'ai mis des heures à le faire hier. Son attitude et ses mots me frappent le cœur avec une telle violence que j'ai envie de pleurer, mais je me retiens. Hors de question de verser une larme devant cette pétasse ! Au lieu de ça, je fronce les sourcils, prête à me défendre.

— J'ai passé toute la journée dessus. Je suis même restée jusqu'à vingt et une heures trente pour le terminer.

— Eh bien, dites donc ! Autant de temps pour un résultat aussi médiocre ! crache-t-elle.

— Il faut au moins trois jours pour préparer un tel dossier ! Vous m'avez laissé à peine quelques heures, alors que ça fait deux mois que vous étiez au courant de cette affaire !

— Quand on est à un poste tel que le vôtre, il faut savoir travailler dans l'urgence. Ce que vous ne savez visiblement pas faire, mademoiselle Carter ! Peut-être serait-il temps de changer de métier ! Vous n'avez pas les compétences pour celui-là !

Son venin craché, elle tourne les talons et quitte l'open space. Mon regard croise ceux de mes collègues. Ces lâches s'en détournent aussitôt. Je ne m'attends à aucun soutien de leur part de toute façon. Smith a instauré une ambiance si mauvaise au sein du service commercial que personne n'ose jamais la contredire. Nous travaillons constamment dans l'angoisse

de subir ses remarques blessantes et de perdre notre job. Ceux qui ont la chance de pouvoir partir de cet enfer la saisissent quand ils en ont envie et démissionnent. Mais d'autres, comme moi, n'ont pas d'autres choix que de subir et de prier pour ne pas être licenciés. Mes yeux marqués par la tristesse se posent sur le dossier qu'elle m'a presque jeté en pleine gueule. Il est le fruit de tant d'investissement de ma personne, de tant d'heures de travail. Tout ça pour rien au final, il va finir à la poubelle. Cette idée m'écœure, puis l'écœurement laisse place à la haine. Mes pensées divaguent tout à coup. Je me vois le rouler en tube, puis frapper Smith avec, avant de le lui faire bouffer. Imaginer ma cheffe avec mon dossier enroulé dans sa bouche à la manière d'une oie qu'on gave par un entonnoir est si jouissif que je laisse échapper un rire malgré moi. Aussitôt, je pince mes lèvres afin de mettre un terme à mon expression joviale, puis observe à droite et à gauche, stressée. Il ne manquerait plus que quelqu'un aille lui balancer qu'il m'a vue rigoler juste après m'être fait engueuler. Certains sont prêts à tout pour gagner des points et entrer dans ses bonnes grâces. Pire que des chiens qui feraient n'importe quoi pour obtenir une caresse. Je baisse la tête sur mon clavier, puis me remets à bosser.

La matinée passe. Curieusement, Smith n'est pas réapparue depuis notre altercation, alors que d'ordinaire elle est sans arrêt derrière nous à longueur de journée à nous surveiller ou à nous donner des ordres. Son absence me travaille. À croire que cette pétasse me manque, mais la réalité est malheureusement bien plus flippante. À force d'être persécuté par quelqu'un, on finit par devenir sa marionnette... Et qu'est-ce qu'une marionnette sans son maître pour la faire bouger ? J'en suis à ce point et cette prise de conscience soudaine m'effraie. Alors que j'avale une bouchée de mon sandwich, celle-ci transite douloureusement dans mon œsophage. Il

faut que je sorte de cette relation professionnelle toxique, mais comment faire ? Je ne peux pas me permettre de perdre mon emploi. Un boulot de serveuse ou de caissière me permettrait tout juste de payer ma part du loyer et ma bouffe, mais pas le reste. Si je n'avais pas autant de dettes, j'arriverais à m'en sortir sans difficulté. Assise sur le banc devant la fontaine du petit parc, je lève le nez vers le building où se trouve mon bureau. Dire que c'est grâce à mon père que j'ai eu ce travail. Les larmes me montent aux yeux en pensant à lui. Je le revois, allongé en salle de réa, entouré de tubes et plongé dans un sommeil dont il ne s'est jamais réveillé. Ces souvenirs me font mal, si mal. Je les chasse de ma tête en focalisant mon attention sur ma canette que je saisis. Je la porte à mes lèvres et bois plusieurs gorgées d'eau gazeuse. Dans un éclair d'instinct de survie, une résolution s'impose à moi.

Il faut que je parle au big boss. Je vais lui demander de me changer de poste. Peut-être qu'il acceptera... et si ça marche, je n'aurais plus à supporter cette pétasse de Linda Smith !

Remontée à bloc, je me lève du banc et jette le restant de mon repas dans la poubelle en ferraille qui se trouve à côté. Je sais, c'est du gâchis de nourriture, mais de toute façon, il était devenu indigeste. Je finis ma boisson d'une traite, avant de me débarrasser du récipient en alu. Avec détermination, j'entre dans l'immeuble puis dans l'ascenseur qui m'amène jusqu'au cinquante-huitième étage. La porte s'ouvre, mais cette fois au lieu de me rendre dans l'open space du service commercial, je me dirige vers le bureau du PDG. À mesure que je m'en approche, les battements de mon cœur s'accélèrent, ma respiration devient saccadée, mes jambes semblent s'engourdir. Mes paumes sont subitement moites, je les essuie contre ma jupe. Serrer une main pleine de sueur n'est pas agréable et mieux vaut éviter ce désagrément à monsieur Radcliffe. Il a le même nom de famille que l'acteur qui joue Harry Potter. Je me dis que c'est peut-être un signe du

destin en fin de compte, et qu'il va réaliser mon rêve comme s'il avait une baguette magique. Arrivée devant sa secrétaire, Janet Thomson, je m'arrête. Elle détourne sa tête blonde de son écran et me fixe, intriguée.

— Oui ? C'est pour quoi ?

— Bonjour, je viens voir monsieur Radcliffe, s'il vous plaît.

— Vous aviez rendez-vous ?

— Euh non, mais c'est... c'est pour une urgence, on va dire...

— Dans ce cas, voyez avec votre responsable.

C'est justement ma responsable, le problème.

— Il faut que je parle à monsieur Radcliffe, c'est très important.

Elle me dévisage comme si je lui demandais la lune puis pousse un long soupir avant de me répondre sèchement.

— Il n'est pas là.

— Ah, d'accord... Il est en rendez-vous à l'extérieur ou n'est pas encore revenu de sa pause déjeuner, je présume. À quelle heure je peux repasser pour lui parler, à votre avis ? Vers quatorze heures ?

— Je ne sais pas. Je ne peux pas vous dire. Désolée.

D'un seul coup, ma détermination retombe comme un soufflé au fromage, et ça pue tellement que ça craint. J'étais pleine d'espoir et de courage, mais tout s'effondre. Qui sait si je retrouverai plus tard mon audace ? Dépitée, je rebrousse chemin, sans même dire au revoir à la secrétaire. Pour me donner bonne conscience face à ce manque de respect de ma part, je me dis qu'elle-même n'a pas pris la peine de me saluer à mon arrivée, alors nous sommes quittes. Je retourne à mon poste. Dans l'open space, mon voisin est déjà là, son micro-casque sur la tête. Tandis que je m'assois, deux commerciaux entrent en bavardant. Ils parlent d'un de nos clients qu'ils qualifient de con et se mettent à rire. Pathétique. Les autres arrivent. À treize heures dix, tout le monde est présent pour la reprise. Trois

quarts d'heure plus tard, toujours pas de madame Smith. Qu'est-ce qu'elle fout ? Je ne suis pas la seule à trouver cela bizarre. Mes collègues se regardent les uns les autres comme des moutons perdus sans leur berger. Je les imite. Soudain, l'un d'eux se risque à soulever la question que tout le monde se pose.

— Quelqu'un sait où est madame Smith ? J'ai un document à lui faire signer.

Les non fusent, puis une voix féminine fait la différence en nous apportant quelques infos croustillantes.

— Elle est partie vers neuf heures trente et n'est pas revenue depuis. Il paraît que les responsables des autres services ne sont pas là non plus.

De plus en plus étrange... et le big boss est absent lui aussi. Qu'est-ce qu'ils mijotent, tous ? Une réunion ? D'habitude quand ils en font une, ils nous préviennent et vont s'enfermer ensuite dans la salle prévue à cet effet, pendant une heure ou deux.

Les discussions vont bon train, chacun extrapole de son côté et parle sans savoir

— Elle va sûrement revenir bientôt. Remettons-nous au travail. Si elle arrive et nous surprend à bavarder, on va tous se faire démonter ! lance mon voisin, inquiet.

Je le savais que c'était une couille molle, celui-là !

Personne ne contredit ses propos. On sait de quoi Smith est capable quand elle est en colère. Tout le monde se remet à bosser à la manière de collégiens disciplinés. Une demi-heure plus tard, celle que l'on espérait plus rapplique enfin. Elle tape dans ses mains nerveusement pour réclamer notre attention. Les traits de son visage sont marqués par le stress. Elle a l'air tendue.

— Réunion dans la grande salle ! Maintenant !

Mon cœur s'emballe. J'angoisse en imaginant que je vais être lynchée et licenciée devant tout le monde pour avoir foiré mon dossier. Et puis, je me raisonne en me disant qu'ils n'ont pas le droit de faire ça... mais le doute m'assaille. Le harcèlement moral est également interdit, et pourtant il sévit partout, souvent impunément.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

Comme un mouton, je suis le troupeau. Et le troupeau suit madame Smith. Nous déambulons dans les couloirs jusqu'au réfectoire, appelé également la grande salle, qui sert parfois de lieu de rassemblement — celle de réunion étant trop petite pour accueillir la cinquantaine d'employés de notre société. Lorsque nous entrons, il y a déjà foule et l'endroit a subi les modifications nécessaires à une représentation théâtrale. Du moins, ça en a tout l'air. Les chaises ont toutes été tournées dans le même sens, et au fond de la pièce il y a un espace vide. Il ne manque plus qu'un strapontin, mais nous n'avons pas ça dans nos locaux. Je prends place là où une chaise semble m'attendre. À peine assise, je porte mon index à ma bouche pour grignoter les quelques morceaux de peau morte qui subsistent au bout de mon doigt, puis je fais de même avec le pouce. C'est ça ou me ronger les ongles. Je me demande ce qu'ils vont nous annoncer de si important. Un brouhaha monte en puissance. Nous sommes impatients de savoir ce qui va nous tomber dessus. Soudain, ma cheffe, qui est plantée debout à l'opposé de la pièce, frappe dans ses mains.

— Silence ! beugle-t-elle.

Tout le monde se tait, les yeux rivés vers elle. Notre PDG, monsieur Radcliffe, fait son apparition en passant derrière elle avant qu'elle ne s'assoie. Ses cheveux gris sont ébouriffés. Sa démarche est lente. Sa mine, défaite. Son costume, froissé. On a l'impression qu'il vient de subir un cataclysme et d'assister à un enterrement. Et je ne suis pas loin du compte, car lorsqu'il s'arrête et se tourne vers nous, les premiers mots qu'il prononce sont dignes d'un adieu.

— Mesdames et messieurs, si vous êtes toutes et tous réunis ici, c’est parce que le temps est venu pour moi de... de vous dire au revoir...

S’ensuit un long discours de plus d’une demi-heure sur son parcours au sein de cette entreprise. Comment il est passé en une vingtaine d’années du rang de commercial à celui de dirigeant en gravissant les échelons. Les remerciements pleuvent, ainsi que les encouragements à continuer notre route, en nous souhaitant autant de réussite. C’est si émouvant que quelques-uns se frottent les yeux pour essuyer leurs larmes. Ce n’est pas que je suis insensible, mais ma seule préoccupation à ce moment, ce n’est pas le fait qu’il va peut-être nous manquer... non, ce qui m’inquiète c’est ce qu’il va advenir de la société. Est-ce qu’elle va fermer ? Va-t-on être licenciés ? Vais-je perdre mon travail ?

Je tremble rien que d’y penser.

Monsieur Radcliffe tourne soudain la tête en direction de la porte de service. Celle-là même par laquelle il est entré tout à l’heure et qui est restée grande ouverte. On dirait qu’il espère une intervention imminente ou l’apparition d’un énorme gâteau dans le but de célébrer son départ.

— Et je.... je... j’ai...

Il se met à bafouiller sans quitter du regard l’objet de son attention qui tout à coup fait irruption dans la salle, et mon sang se fige en découvrant qu’il s’agit d’un homme qui ne m’est pas totalement inconnu.

— J’ai le... le plaisir de vous présenter le nouveau président-directeur général de McBride Advertising, monsieur Alexander Greene, annonce Radcliffe avant de s’éclipser.

Au passage, ils s’échangent une poignée de convenance. Notre nouveau boss se tourne vers nous en affichant un large sourire et mon cœur bat instantanément la chamade comme lors de notre première rencontre dans le bureau de Smith puis dans l’ascenseur ensuite. Son regard de Casanova

balaie la salle et finit par percuter le mien de plein fouet. J'en ressens des frissons jusque dans mes entrailles. D'une voix énergique, il se met à parler en nous promettant d'être à la hauteur de son prédécesseur et même plus. Entre arrogance ou prétention, difficile de trancher. En tout cas, il a l'air sûr de lui et intransigeant. Le genre à licencier à tour de bras s'il n'est pas satisfait du travail de ses employés. J'avale ma salive difficilement et me ratatine sur ma chaise. Il était dans le bureau de Smith et m'a vue déposer ce putain de dossier bâclé. De la sueur coule sur mes tempes et des fourmillements criblent mon échine. La curiosité a dû le pousser à y jeter un œil.

Il n'a pas eu le temps de le lire en entier, puisque tu l'as croisé ensuite dans l'ascenseur après être allée récupérer tes affaires. Respire, souffle, c'est bon. Don't stress !

Cette pensée me rassure un peu, mais je ne suis pas sauvée pour autant. Qu'est-ce qu'il faisait là ce jour-là ? Est-ce qu'il a une liaison avec ma cheffe ? Si c'est le cas, je suis fichue ! Vu qu'elle m'a dans le collimateur, elle ne va pas hésiter à lui suggérer de me virer. La paranoïa me gagne, à tel point que je ne suis plus concentrée sur ce qu'il nous raconte. D'un seul coup, tout le monde se lève et applaudit. Je réalise que je suis la seule encore assise. Merde ! Immédiatement, je bondis pour me fondre dans la masse et faire comme les autres. À cet instant, mes yeux croisent ceux d'Alexander Greene qui me fixent à la manière d'un sniper. Je suis grillée. Que pense-t-il de moi à cet instant précis ? Que je ne l'ai pas écouté ? Que j'ai deux de tensions ? Il balance un merci et les applaudissements cessent. Les gens commencent à quitter la salle bruyamment. Dans cette cohue qui m'emporte et met du temps à se mouvoir, j'ai l'impression d'étouffer. Où suis-je ? Où est Greene ? Je me rends compte que je suis dans le couloir, encerclée de monde. Une vraie marée humaine.

Mais avancez, putain !

Je force un passage et me réfugie dans les toilettes. Dès que la porte se referme derrière moi, je souffle de soulagement et apprécie le calme et le silence qui m'accueillent. Cependant, ma tranquillité est de courte durée. Quelqu'un entre. C'est la responsable des ressources humaines. Elle me lance un regard surpris. Sans doute qu'elle se demande ce que je fous plantée au milieu de la pièce à ne rien faire. Je me racle la gorge puis fais style que j'ai envie de pisser en allant m'enfermer dans l'une des trois cabines de W.C. Elle se met à fredonner. À tous les coups, elle est en train de se recoiffer et de vérifier si son maquillage est toujours impeccable. Si tel est le cas, elle ne va pas rester bien longtemps. Bingo ! J'entends le battant de la porte qui annonce son départ et en profite pour sortir. Lorsque je vois mon reflet dans le large miroir plaqué sur le mur, au-dessus des deux lavabos, je prends conscience que je ne suis pas comme les autres. Mais qu'est-ce qui va pas chez moi ? Pourquoi je me planque quand quelqu'un vient ? Pourquoi je déteste la foule ? Pourquoi je suis souvent seule le midi pour manger ? Pourquoi je me suis payé l'affiche devant mon nouveau boss ? *Fait chier !* Le moral dans les chaussettes, je retourne à mon poste en ayant hâte que la journée se termine. Lorsque j'entre dans l'open space du service commercial, mes tympans perçoivent des bribes de conversations féminines. Je ne mets pas longtemps à comprendre que mes collègues parlent d'Alexander Greene.

— Carrément qu'il est sexy !

— Je me demande s'il est marié.

— Je ne crois pas, il ne porte pas d'alliance.

— Janet a bien de la chance ! J'aimerais être à sa place !

Je vais m'asseoir à mon bureau sans participer à leur discussion. En effet, sa secrétaire a bien de la chance, elle va partager des moments

privilégiés avec lui. Qui n'aimerait pas être aux ordres d'un gars aussi canon et pouvoir se rincer l'œil toute la journée à mater son cul musclé à chaque fois qu'il passe ? Encore faut-il que ce ne soit pas un connard. Et ça, c'est pas gagné ! Alors que je commence à me remettre au travail, je me dis que je n'oserai jamais lui parler du harcèlement que je subis de la part de Smith. Déjà, parce qu'il est tellement séduisant qu'il me ferait probablement perdre tous mes moyens, et me connaissant je risque de dire n'importe quoi. Ensuite, il vient de prendre ses fonctions, alors il a sûrement autre chose de plus important à faire et à penser que de s'occuper d'un conflit entre deux de ses employées. Et si ça se trouve, Smith a déjà eu l'occasion de lui parler de moi... en mal, bien évidemment.

Quelle conne ! J'aurais dû m'entretenir avec Radcliffe quand il était encore là !

Mais c'est comme ça dans la vie, on remet souvent au lendemain ce qu'on aurait dû faire le jour même, et quand on se décide enfin à passer à l'action, il est trop tard.

CHAPITRE 6

La réunion s'est terminée il y a environ une heure. Tout le monde s'est remis à bosser depuis, moi y comprise, du moins, j'essaie. Ma tête est ailleurs et je n'arrive pas à me concentrer sur un putain de mail que je dois écrire à un client. C'est ça mon problème, je cogite trop. Parfois, j'aimerais pouvoir flageller mon cerveau lorsqu'il se met à vagabonder dans les champs au lieu de rester sur la route. Dépitée, je lève le nez de mon clavier et me cale sur le dossier de mon fauteuil à roulettes. Mes yeux observent chacun de mes collègues qui sont tous absorbés par ce qu'ils font. Je les envie. Ils semblent avoir tellement de facilité à travailler tandis que moi je galère pour finir la moindre tâche. Peut-être que je ne suis pas faite pour ce job, en fin de compte. J'en sais rien. Soudain, des claquements rythmés se font entendre. Ce sont les talons de madame Smith qui marche dans le couloir. Elle ne va pas tarder à faire irruption dans la salle. Je replonge mon nez sur mon écran et fixe la phrase que j'étais en train d'écrire. Une main sur la souris et l'autre au-dessus des touches. En baissant les yeux, je me rends compte que mes doigts tremblent légèrement. Mon cœur bat de plus en plus vite. Elle est entrée et mon intuition me dit qu'elle va s'en prendre à moi.

— Carter !

Mon palpitant loupe un battement à l'appellation de mon nom. Mon visage se crispe en s'orientant vers ma cheffe qui est plantée devant moi.

Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Oui ?

— Monsieur Greene veut vous voir dans son bureau.

Mon sang se glace dans mes artères. Le grand patron veut me voir. Merde ! Pourquoi ? Soudain, un rictus narquois se dessine sur les lèvres de Smith. Elle jubile. J'en étais sûre, cette salope lui a parlé de moi ! Un de mes collègues profite de sa présence pour l'apostropher. Elle me quitte aussitôt. Tremblante, je me lève de ma chaise. Qu'est-ce qu'il va me dire ? Il vient de prendre ses fonctions et veut déjà s'entretenir avec moi, ce n'est pas bon signe. C'est qu'il juge que c'est important. Je sors de l'open space et arpente les couloirs, la peur au ventre. Mon souffle se bloque, j'ai du mal à respirer. Tout mon corps est rongé d'angoisse. Lorsque j'arrive enfin devant le bureau de Janet, je suis à deux doigts de m'écrouler.

— Vous pouvez y aller, il vous attend, m'annonce-t-elle.

Je suis tellement tendue par le stress que je n'ai pas la capacité de pouvoir ouvrir la bouche pour la remercier. Tandis que je la regarde, je constate qu'elle porte le même chemisier en satin rose que ce matin, à la différence qu'elle a fait sauter les boutons du haut depuis, de quoi montrer son décolleté pigeonnant. Il y a du monde au balcon comme on dit. Radcliffe n'a pas eu la chance d'en profiter avant son départ. Il est clair que cette manœuvre de séduction est destinée à son remplaçant. Elle projette donc de lui mettre le grappin dessus.

Sans attendre, je me dirige vers la porte puis m'y arrête. Après avoir inspiré profondément, je frappe deux coups.

— Entrez !

Sa voix est virile, autoritaire et pleine d'assurance. J'abaisse la poignée. Le contact avec le métal me refroidit, exacerbant les tremblements causés par le stress. Je pousse le battant et entre avant de refermer. Mes oreilles bourdonnent et ma vue se trouble. Je déteste tellement de devoir subir tout ça, de me sentir aussi mal. Il est là, assis derrière son bureau dans un confortable fauteuil en cuir noir. Dès que j'avance, il se lève et m'adresse

un sourire. Impossible d'en faire un à mon tour, tout mon visage me semble paralysé. Ses yeux bleus hypnotisent les miens. Je suis dans un tel état que je ne réagis pas tout de suite lorsqu'il me tend sa main. *Merde !* Ma paume est humide. Je ne peux pas serrer la sienne dans ces conditions.

Magne-toi, il attend !

Je frotte rapidement ma main sur ma hanche afin de l'essuyer en espérant que ça passe inaperçu, puis échange une poignée avec lui. Comme je m'en doutais, la sienne est ferme alors que la mienne ressemble à de la guimauve.

— Je vous en prie, asseyez-vous, mademoiselle Carter.

Je ne fais pas prier davantage et me laisse tomber sur la chaise tandis qu'il reprend place sur son trône. Éreintées par l'appréhension, mes jambes apprécient de pouvoir se reposer. Je les croise et mes doigts se rejoignent sur mes cuisses. De quoi veut-il me parler ? Qu'est-ce qu'il va m'annoncer ?

— Détendez-vous, mademoiselle.

Que je me détende ?

Soudain, je réalise que je suis entrée sans piper mot, même pas un bonjour. Je n'ai pas souri non plus. Pas besoin d'être devin, il suffit de me regarder pour savoir que je ne suis pas à l'aise.

Allez, décoince-toi. Trouve un truc à dire.

— Vous... euh... Vous vouliez me... me voir ?

Nul ! Archi nul ! T'aurais pu trouver mieux, bordel ! Bien sûr qu'il voulait te voir, pauvre cruche !

— En effet... mademoiselle Carter...

Ses prunelles me dévisagent d'une telle façon que j'en suis déstabilisée. Un silence pesant s'installe. Il est de courte durée. Greene pousse un soupir

sans me lâcher du regard, puis sa voix ténébreuse prend le relais. Je m'attends au pire.

— Madame Smith...

Oh putain !

—... m'a dit que... vous aviez quelques difficultés à faire votre travail.

— Je...

Quoi dire ? Quels arguments avancer ? Dois-je être honnête ou mentir ?

Mon visage s'incline de lui-même. Résignée, je capitule. Je n'ai plus envie de me battre tout à coup, alors que ce matin après mon altercation avec ma cheffe j'étais remontée à bloc et prête à foncer dans le tas. C'est ça la dépression, on est plein de bonne volonté, et l'instant d'après on est à deux doigts de se tirer une balle.

— Je... C'est vrai... J'ai quelques difficultés en ce moment.

— Il faudrait peut-être que vous songiez à démissionner, dans ce cas.

Abasourdie, je relève la tête.

— Non ! Ce n'est pas ce que je veux.

— Si vous n'êtes pas capable de faire votre travail convenablement, vous mettez en danger l'entreprise et son bon fonctionnement, mademoiselle Carter. Par ailleurs, je n'ai pas envie de payer une employée qui n'est bonne à rien...

Ses mots me frappent avec une telle violence que j'en suis sonnée. Comment peut-il être aussi ignoble ? Aussi méprisant ? Il me fixe froidement, sans faire preuve d'aucune empathie.

Une boule se forme dans ma gorge. Je la sens monter tandis que le blanc de mes globes oculaires est sans doute rouge puisqu'il est criblé de picotements. Je suis anéantie. C'est un cauchemar. Alexander Greene tend le bras à droite et attrape une feuille blanche qu'il pose devant moi. Il y

joint un stylo noir et or. La stupeur me frappe. Il veut que je rédige ma lettre de démission ?

— Non, je ne veux pas... je ne peux pas !

Une larme s'échappe et coule sur ma joue. Je l'essuie aussitôt. Perdre mon job et me retrouver à la rue ? Hors de question ! Une graine germe au fond de moi, celle de la résistance.

— Je ne veux pas démissionner, et vous n'avez pas le droit de m'y forcer ! J'ai juste un passage à vide, mais ça arrive à tout le monde. J'ai perdu mes parents l'année dernière dans des circonstances tragiques, et c'est difficile pour moi de remonter la pente, mais je vais y parvenir !

Une demi-lune se dessine à la commissure de ses lèvres. Le décès de mes parents le fait sourire ? Ce n'est pas possible, j'hallucine !

— Si vous avez besoin de réconfort, mademoiselle... cela peut s'arranger...

Mes yeux s'écarquillent d'eux-mêmes. Il me propose une partie de jambes en l'air ? Ce type est fou ?

— Je plaisante, lâche-t-il.

Ses yeux rieurs fixent les miens. À quoi joue-t-il ? Son comportement me perturbe. Est-ce que ça l'amuse ? Son poste de téléphone se met à biper. D'un geste hautain, il appuie sur le bouton.

— Oui, Janet ?

Il l'appelle déjà par son prénom ? Décidément, il ne perd pas de temps !

— J'ai un appel pour vous, c'est...

— Oui, attendez...

Ce mufle lui coupe la parole et oriente son visage vers moi. À sa façon de me toiser, j'en déduis qu'il souhaite que je dégage sur-le-champ. Je ne me fais pas prier et me mets debout. Ce gars est beau, mais j'avais raison, c'est un connard !

— Merci, mademoiselle Carter, je ne vous retiens pas plus longtemps.
— Au revoir, monsieur Greene !
Je sors de là sans traîner.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7

Il faudrait peut-être que vous songiez à démissionner... Je n'ai pas envie de payer une employée qui n'est bonne à rien... Si vous avez besoin de réconfort, mademoiselle, cela peut s'arranger...

Plus je pense à mon entretien avec Alexander Greene et plus j'ai l'impression d'avoir halluciné. Ce type est vraiment sans gêne ! Il se croit tout permis parce qu'il est le grand patron ? On dirait Smith ! Ils doivent bien s'entendre ces deux-là ! Qui se ressemble s'assemble ! Ma journée de travail terminée, je file aussi vite que l'éclair. Je ne reste pas une minute de plus dans cet enfer, pressée de rentrer chez moi. Avec de la chance, je vais pouvoir profiter un peu de la présence de Rory avant qu'elle aille bosser, et lui raconter mes déboires d'aujourd'hui. Même si elle a la fâcheuse tendance à ne pas être attentive à ce qu'on lui dit et à ne parler que d'elle, j'ai besoin de vider mon sac.

— Home sweet home, lâché-je à peine arrivée.

— Amanda ? Tu rentres déjà ? Ils t'ont foutu à la porte ou quoi ?

Vêtue de son pyjama et attablée devant son repas, ma coloc me dévisage d'un air surpris.

— Quand je fais des heures sup, je n'en ai aucun remerciement, et j'en ai ma claque ! Je suis partie à l'heure pour une fois.

— Ma pauvre, j'te comprends. Bienvenue au club ! s'exclame-t-elle avant de mordre dans son croissant.

Lorsque Rory bosse de nuit, il est rare qu'on puisse passer du temps ensemble, on ne fait que se croiser, car je fais toujours un peu de rab. Smith déteste qu'on quitte le boulot à l'heure pile ou qu'on arrive en retard, et

ceux qui ont la mauvaise idée de le faire finissent par se prendre une réflexion désagréable ou des menaces. Par contre, elle, elle ne se prive pas de jouer avec ses horaires comme ça l'arrange. Évidemment, quand elle n'est pas là, elle a des taupes au sein du service qui lui balancent tout.

J'enlève mes escarpins, pose mon sac à main sur le canapé en passant, et me sers un expresso avant d'aller prendre place en face de Rory avec ma tasse. S'ensuit une longue séance de papotages. Bien sûr, j'ometts volontairement de lui parler de mon excursion dans les eaux troubles du fleuve et de mon mystérieux sauvetage. Je n'ai pas envie qu'elle se sente coupable de quoi que ce soit ni qu'elle me sorte le genre de propos que l'entourage tient en de telles circonstances et qui résonnent plutôt comme des reproches de ne pas avoir suffisamment montré qu'on n'allait pas bien. Cependant, je me fais plaisir en critiquant ma cheffe et son attitude envers moi. Je lui raconte en détail le coup de l'appel d'offres. Rory me soutient en la traitant de connasse, et c'est jouissif de savoir que je ne suis pas la seule à le penser. J'enchaîne ensuite sur le départ de Radcliffe, sur monsieur Greene et mon entretien avec lui. Ma colocataire se montre aussi stupéfaite que j'aie pu l'être.

— Sérieux ? Il t'a proposé de coucher avec lui ?

— Il ne l'a pas dit clairement, il a juste proposé de me donner du réconfort si j'en avais besoin, mais a aussitôt précisé qu'il disait ça pour plaisanter.

— Dommage, s'il est aussi canon que tu le dis.

— Oh ! Rory, voyons !

— Ben quoi, il n'y a pas de mal à se faire du bien. Tu devrais profiter de la vie. Parfois, tu me fais penser à une mamie !

— C'est toi qui me dis ça ? Alors que tu passes ton temps libre à regarder Netflix et à faire du crochet.

— Le crochet, ça me détend ! Et pour Netflix, je n’y peux rien, je suis une accro de séries ! Toi, c’est la lecture, chacune ses passions ! Mais c’est vrai qu’on a tendance à s’encroûter à cause de nos boulots respectifs, on est tellement sous pression que quand on ne travaille pas on a besoin de se poser ! C’est décidé, samedi on va danser !

— Quoi ? Non, désolée, ça ne me dit rien du tout.

— Oh, mais tu n’as pas le choix. On y va ! Pas de refus possible !

Je soupire avant de boire une lampée de café. Je déteste aller dans ce genre d’endroit. La musique est si forte qu’on doit crier pour se faire entendre et qu’on finit la soirée complètement sourd. Sans parler des dragueurs tellement bourrés qu’ils ne se réalisent même pas qu’ils sont lourds.

— Allez, Amanda ! S’il te plaît, s’il te plaît, s’il te plaît, s’il te plaît.

La supplique exagérée de Rory réussit à me faire décocher un sourire. Je finis par accepter sa proposition, en espérant qu’elle l’oublie d’ici là. Quand il est l’heure qu’elle me quitte pour aller bosser, son départ laisse place à un grand vide. Ce silence, bien que reposant, m’opprime. J’allume la télé et me prépare à manger. Mon repas terminé, je me dis que Rory a raison, je ne profite pas de ce que la vie peut m’offrir. Ce n’est pas étonnant si j’ai cherché à me l’ôter en sautant du pont. Depuis que mes parents sont morts, je n’ai plus goût à rien. Je ne m’amuse plus, je n’ai pas d’amis, pas d’animal de compagnie, pas de petit copain. Je perds mon temps à ressasser le passé. La semaine, mes journées se résument à travailler, manger et dormir. Et le week-end, c’est grasse mat, lecture, télé, la lessive, le ménage et les courses.

Super...

Je tourne la tête et scrute l’heure affichée sur le four. Il est vingt et une heures passées... L’envie de revoir Spencer, le beau flic, me titille. Peut-être

que lui aussi partage ce sentiment... mais comment le saurais-je si reste là à broyer du noir ?

Allez, bouge ton cul, ma vieille !

Au lieu de laver la vaisselle, je fonce dans ma chambre pour me changer. J'enfile un legging anthracite, un t-shirt blanc moulant et ma paire de baskets. J'accroche un petit sac banane noir autour de ma taille pour y ranger mon téléphone, un paquet de Kleenex, puis j'y glisserai les clés de l'appart en partant. Un chouchou coincé autour de la main, je ramène mes cheveux bruns en arrière à l'aide de mes doigts et les attache en queue de cheval. Je vérifie mon maquillage dans le miroir de la salle de bains. Impec ! Me voilà prête pour aller courir, mais bien sûr ce footing improvisé n'est qu'un prétexte pour tenter de tomber sur Spencer. Je passerai sur le pont, puis m'y arrêterai pour souffler un peu. L'appréhension me taraude. Je serai probablement déçue s'il ne vient pas. Je commence à me dire que ce n'est pas une bonne idée, que je vais me fatiguer pour rien. Un soupir s'échappe de mes lèvres, malgré moi. Finalement, je me dirige vers la porte. Le plus dur est de se lancer ; une fois que c'est fait, tout devient plus facile. J'abaisse la poignée, et c'est parti ! Je passe le seuil et referme derrière moi. Après avoir descendu les escaliers, je jette un coup d'œil dans la boîte aux lettres pour la troisième fois de la journée, mais elle est vide. J'aurais aimé avoir un mot de celui qui m'a sauvée avant-hier soir... ou ma lettre. Qu'est-ce qu'il en a fait ? L'a-t-il gardée en souvenir de moi ou l'a-t-il jetée ? Pourquoi m'a-t-il rendu uniquement l'enveloppe ? Dire que j'avais l'occasion de lui parler hier soir. Je n'aurais peut-être pas à nouveau cette chance. Je n'ai même pas eu le courage de me retourner pour voir son visage. Je suis vraiment nulle ! J'ai l'intime conviction que le type qui m'a sortie de l'eau est Spencer, mais peut-être que je me trompe.

Pourquoi il m'a pas laissé un mot ou son numéro de téléphone, au lieu de partir comme un voleur ?

Irritée, je m'engage sur le bitume en serrant les poings, puis commence à courir. Étant donné l'heure, il fait nuit. Heureusement, les rues sont bien éclairées par les nombreux lampadaires qui s'y trouvent, et dans ce quartier on peut se promener tardivement sans crainte de se faire agresser. D'ailleurs, pendant mon trajet, je croise plusieurs personnes qui marchent dans le sens inverse du mien. Lorsque ce sont des hommes, je les dévisage tous sans exception, et d'autant plus à mesure que la distance qui me sépare du pont s'amenuise. Je me dis que l'un d'eux est peut-être mon sauveur. Un à un, je les passe en revue à la manière d'un défilé de concours. Celui-là est trop gros, un autre est trop petit... Et celui-ci ? Oh non, beurk ! Pas lui, il est moche ! Je me rends compte que mes exigences relèvent du fantasme. Je suis en train d'idéaliser ce mystérieux inconnu, d'en faire un héros, un Superman, et je l'imagine comme tel, uniquement parce qu'il m'a secourue, alors que si ça se trouve il ressemble plus à Quasimodo qu'à Clark Kent. Essoufflée, je m'arrête brusquement, après avoir constaté que je suis à l'endroit même où j'ai sauté l'autre soir.

Nous y sommes...

Je regarde autour de moi en vitesse. Personne. Une voiture passe. J'examine le conducteur, au cas où. Malheureusement, c'est une femme. La séance d'étirements que j'ai prévu de faire à cet endroit peut commencer. Après avoir soufflé un peu, je fléchis mes genoux puis me redresse. Je réitère ce mouvement une dizaine de fois. J'ai peut-être l'air con, mais je m'en fous. Ensuite, je bascule ma jambe droite en arrière, plaque mon bras contre mon dos et attrape ma cheville, le talon collé sur la fesse. Je tire vers le haut, une douleur foudroie ma cuisse et je sens que mes muscles chauffent. Cela fait un bail que je n'ai pas pratiqué de sport. Résultat, c'est

presque une torture que je subis. Tandis que je change de pied, j'entends des bruits de pas rythmés. Quelqu'un court en cadence. Curieuse, je pivote la tête dans sa direction. C'est un gars, vêtu d'un short rouge et d'un débardeur noir qui mettent en valeur sa musculature prononcée. Il est blond et a une belle gueule de surfeur. Le genre de mec sexy qu'on aimerait bien rencontrer sur une plage. Il lève le nez du sol et nos regards se télescopent. Dans quelques secondes, il va passer à côté de moi. Je préférerais qu'il me rentre dedans, et cette pensée me provoque un sourire. Je crois qu'il prend ça comme une invitation, car il sourit à son tour. Brusquement, il s'arrête face à moi.

Merde...

Il n'en faut pas plus pour me faire paniquer. Je ne sais plus où me mettre.

— Pardonnez-moi, vous auriez l'heure, s'il vous plaît ? me demande-t-il, essoufflé.

Il vient de me parler et j'en suis tellement surprise que je reste bloquée, debout sur un pied. Je relâche ma cheville aussitôt.

— Euh... oui...

Mon cœur pulsait déjà vivement à cause de ma course, voilà qu'il rate des battements à présent. Je penche mon visage en direction de mon sac banane et tire sur la languette de la fermeture éclair afin de l'ouvrir. J'en extirpe mon téléphone portable et presse le bouton sur le côté. Il s'allume et j'en profite pour lire l'écran.

— Il est vingt et une heures trente-cinq, dis-je en relevant le nez.

— Oh ? Déjà ?

— Oui... On ne voit pas le temps passer quand on court, n'est-ce pas ?

— À qui le dites-vous ! Je pensais que j'en aurais pour seulement vingt minutes à venir jusqu'ici, mais j'ai mis un peu plus d'une demi-heure.

À venir jusqu'ici ? Il avait prévu de s'arrêter là ?

Ce qu'il vient de me dire et sa façon de me fixer me perturbent. Est-ce que notre rencontre est vraiment un hasard ?

— Euh... vous faites souvent votre jogging par ici ? C'est la première fois que je vous vois.

À m'entendre parler, on dirait que je suis une habituée de la course à pied. Si Rory était là, elle en rigolerait, mais il faut bien que j'invente quelque chose si je veux tirer les vers du nez à ce mec. C'est peut-être lui mon sauveteur.

— Je viens d'emménager dans le coin et je passe par là en voiture pour aller bosser. Je me suis dit que ce serait sympa de faire le trajet à pied. Au moins, je le connais bien, je ne risque pas de me perdre ! Et si je peux éviter d'utiliser la fonction GPS de mon téléphone pour m'orienter, ça m'arrange, plaisante-t-il.

Il emprunte ce pont tous les jours ? Et si...

— Vous êtes passé par ici, avant-hier soir vers vingt-deux heures ?

Il me regarde, interloqué. Je me rends compte que ma question est saugrenue.

— Euh... pardon... laissez tomber. C'est stupi...

— Avant-hier soir ? J'ai dîné avec un collègue et j'ai pris ce chemin pour rentrer chez moi, oui. Mais je vous avoue que je ne me souviens pas de l'heure qu'il était précisément.

Plongé dans mes yeux, son regard noisette pétille. Ce type est vraiment charmant, mais la voix du gars qui m'a sauvée est plus grave que la sienne, pour le peu que j'en ai entendu. Du moins, je crois. Je suis en proie au doute. Pas facile de faire une distinction entre un murmure à peine audible et une intonation claire.

— Vous avez perdu quelque chose à cet endroit ?

— Hein ? Oh ! Non. Simple curiosité... je... je me trouvais dans le coin à ce moment-là... alors je me disais qu'on s'était peut-être croisés sans faire attention l'un à l'autre...

— Je me serais souvenu de vous, me confie-t-il en me fixant avec insistance.

Mes joues chauffent. Cette intensité dans ses prunelles et ce sous-entendu qui sonne comme un compliment, je lui plais, c'est certain. À ma place, Rory lui aurait déjà demandé son numéro, mais moi... moi, je suis coincée du derche !

— Je me disais...

— Oui ? dis-je avec des yeux de merlan frit.

— Je ne connais personne ici, mis à part mes collègues... et...

— Et ?

Je suis tellement pendue à ses lèvres, comme une crève la dalle, que ça doit se voir sur ma figure, car il se met soudain à pouffer de rire. Je m'esclaffe à mon tour. Nous avons l'air de deux idiots, mais maintenant la glace est brisée.

— Que diriez-vous d'aller boire un verre demain en fin de journée ? Il y a un petit bar à côté de là où je travaille. Le Ritual Coffee. On pourrait s'y donner rendez-vous ? Vers dix-huit heures, ça vous va ?

— Oui, avec plaisir. Volontiers, souris-je.

Oh, mon Dieu ! J'ai un rencard !

— Je m'appelle Chris. Chris Miller, et vous ?

— Amanda Carter.

— Ravi de faire votre connaissance, Amanda.

— Également !

— Je n'ai pas mon téléphone sur moi, mais je vais vous laisser mon numéro si vous voulez bien le noter.

— Oui, bien sûr.

Portable en main, j'enregistre son nom dans mon répertoire de contacts, ainsi que les chiffres qu'il me dicte et l'adresse du café. Savoir qu'un type aussi canon s'intéresse à moi me booste le moral, mais ce n'est rien comparé à l'effervescence que je ressens intérieurement à l'idée d'avoir un *date*. Mettre une heure à choisir des vêtements, prendre le temps de faire une manucure, réaliser un maquillage sophistiqué digne d'une top-modèle. Cela faisait au moins deux ans que ça ne m'était pas arrivé. J'ai l'impression de revenir en arrière, à l'âge de l'adolescence et des premiers émois. Je croise les doigts pour qu'un vilain bouton purulent ne vienne pas me gâcher la fête !

— Je vais vous laisser continuer vos étirements. À demain, Amanda.

— À demain... Chris.

Sourires et regards captivants échangés, nous nous séparons sur le lieu même de notre rencontre. Il se remet à courir et je le suis des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse de ma vue.

Hmm, il a une belle paire de fesses bien musclées.

Au lieu de continuer ma séance, je rebrousse chemin, des étoiles plein les mirettes et le cœur en fête. J'ai hâte de rentrer et d'ouvrir mon placard afin de sélectionner les fringues que je porterai lors de mon rendez-vous. L'heure fixée ne m'arrange pas vraiment — je ne pense pas que j'aurais le temps de passer à l'appart pour me changer —, j'aurais dû la décaler un peu plus tard, mais j'avais peur qu'il me dise non et qu'il en vienne à annuler. Ce n'est pas un problème, je me préparerai le matin avant de partir au travail, et il me suffira de faire quelques retouches — maquillage et coiffure — dans les toilettes du boulot.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Dire qu'il y a trois jours, j'avais décidé de mettre un terme à ma vie, et voilà qu'un simple rencard me redonne envie d'aller de l'avant. C'est dingue comment le moral peut changer d'un jour à l'autre. Depuis le décès de mes parents, il ressemble à des montagnes russes. Les chutes sont vertigineuses et difficiles à surmonter. Je n'ai pas pu dire au revoir à ma mère et cela me pèse. Elle est morte sur le coup dans ce putain d'accident de voiture. Quant à mon père, même si j'ai eu le temps de le lui dire avant qu'il ne meure, je ne suis pas certaine qu'il ait pu l'entendre, puisqu'il était dans le coma. Ils me manquent tous les deux. Ils me manquent tellement. Tout ça à cause d'un connard de chauffard qui avait grillé le stop !

Alors que je me maquille devant le miroir de la salle de bains, des larmes se forment au coin de mes yeux. La boule monte dans ma gorge, celle de la souffrance. Je respire à fond.

Ne pleure pas. Sois forte.

Combien de fois je me suis répété ces mots ? J'ai parfois envie de picoler ou de me droguer pour anesthésier mon cerveau, pour ne plus revoir en boucle ces souvenirs si douloureux. Soudain, afin de faire diversion, je pense à Chris, mon charmant joggeur aux allures de surfeur, que je dois revoir ce soir, et cela me donne du courage. C'est con, je le connais à peine et pourtant j'ai hâte qu'il me prenne dans ses bras. J'ai tellement besoin d'affection, de réconfort et d'amour. Mon esprit se focalise ensuite sur Spencer, le beau flic. Lui aussi avait l'air bien. Malheureusement, il y a peu de risques que je sois amenée à le revoir.

Tant pis pour toi, Spencer !

Je me recule afin de m'admirer dans le reflet de la glace. J'ai teinté mes lèvres en un rose légèrement rouge, atténué mes cernes avec un stick couleur chair. Mon teint est lumineux grâce à un combo de crème et de poudre. Mes paupières sont charbonneuses, et avec mes yeux noisette mon regard est profond, intense, prêt à fusiller le cœur de mon *crush*. J'ai bouclé un peu mes cheveux ce qui me donne des airs de femme fatale. Plutôt qu'une robe qui aurait fait trop soirée, j'ai opté pour un petit ensemble noir avec une jupe fluide et un haut moulant au décolleté vertigineux qui met en valeur ma poitrine. Une touche de parfum au creux de mon cou. Je sais qu'il tiendra toute la journée avec ses notes florales, je n'ai donc pas besoin de l'emmener dans mon sac, une retouche plus tard est inutile. Je n'en dirais pas autant de mon maquillage, aussi je glisse le nécessaire dans une pochette. Il n'y a plus qu'à enfiler mes chaussures. Tous mes ongles étant manucurés depuis hier soir — même ceux des pieds —, j'ai décidé de mettre des sandales minimalistes en cuir à talons aiguilles. Leur couleur assortie à ma tenue et leur petite bride à attacher autour de la cheville forment un ensemble hyper sexy. Ainsi parée, je quitte l'appartement et prends le chemin du boulot. Je ne traîne pas en route, je suis déjà à la bourre. Je me presse. Malheureusement, lorsque j'arrive à destination, je suis en retard de cinq minutes. Je sors de l'ascenseur en trombe. La standardiste, assise derrière son comptoir, m'accueille avec un sourire en coin.

— Oh là, là ! Amanda ! Tu as sorti le grand jeu !

Sans m'arrêter, je la dévisage, ahurie. Une crainte me pétrifie. Ai-je trop exagéré ma tenue comparé à d'habitude ? Suis-je trop maquillée ? Ma coiffure est-elle trop sexy ?

Je ne sais quoi répondre à sa pique. Je détourne la tête et passe devant elle comme si de rien n'était.

— C'est pour plaire à monsieur Greene ce relookage ?

— Jamais de la vie !

Ma réplique est sortie du cœur à la vitesse de la lumière. Si j'ai fait tous ces efforts, ce n'est sûrement pas pour séduire ce sale type arrogant !

Lorsque j'arrive dans l'open space, je trace en fixant mon bureau qui m'attend tout au fond et tente d'ignorer les brouhahas ambiants des appels téléphoniques. Je n'ai pas envie de croiser un autre sourire en coin ni d'entendre une nouvelle remarque acerbe. Pour ne pas attirer l'attention, je ne dis pas bonjour. Avec un peu de chance, personne ne lèvera le nez de son clavier ou de son occupation. Mon cœur bat vite. Ma chaise n'est plus très loin, je suis sauvée.

— Mademoiselle Carter !

Je sursaute au son de cette voix d'homme autoritaire, puis pivote mon visage dans sa direction. C'est Greene. Qu'est-ce qu'il fait là ? Je n'avais même pas remarqué sa présence. La tête tournée vers moi, il se tient debout face à un commercial avec qui il était visiblement en train de discuter. Son regard m'assassine. J'en tremble.

— Oui ?

— Vous entrez sans dire bonjour à personne ? Ce n'est pas très poli.

— Euh... oui, pardon... je.. j'avais la tête ailleurs.

— Et en plus, vous êtes en retard de dix minutes.

Dix minutes ?

Angoissée, je jette un coup d'œil vers la pendule accrochée au mur.

C'est plutôt sept minutes, il exagère ! Et toutes les heures sup que je me suis tapées sans être payée, on en parle ?

— Je suis désolée... Je partirai plus tard pour les rattraper.

Connard ! En plus, il m'affiche devant tout le monde !

Agacée, je me dépêche d'aller m'asseoir à mon poste et d'allumer mon ordi après avoir placé mon sac à main dans un des tiroirs. Une œillade vers Greene, il ne fait plus attention à moi et converse avec son interlocuteur. Si je pouvais, je l'étranglerais avec sa cravate !

Quelques minutes plus tard, Smith arrive, mais bien sûr elle ne se prend aucune réflexion pour son quart d'heure de retard. Elle sourit au big boss, qui fait de même, puis tous les deux s'en vont. Le fait qu'il plaque chaleureusement sa main dans le dos de ma patronne pour l'inviter à le suivre m'écœure. Ça prouve qu'ils s'entendent bien.

Ils sont de connivence, je le savais ! J'avais raison ! C'est pour ça que je l'ai surpris dans son bureau l'autre soir.

Je suis persuadée que tous les deux ont une liaison. Si ce n'est pas le cas, ça ne saurait tarder, elle ne se priverait pas de le mettre dans son lit afin de pouvoir ensuite me faire virer.

Il faut que je fasse attention à ce que je dis et à ce que je fais. Si mon travail et mon comportement sont exemplaires, ils n'auront pas de raisons valables de me licencier. J'ai encore la loi de mon côté, heureusement.

Aussitôt, je me lance à corps perdu dans ce que j'ai à faire. Après avoir lu mes mails et répondu à quelques-uns, j'appelle des clients afin de savoir s'ils sont satisfaits de nos publicités. La plupart le sont, je n'ai donc pas besoin de faire un rapport à ma cheffe pour le moment, ça peut attendre. Dans la foulée, je réserve un billet d'avion pour le déplacement professionnel d'un de nos commerciaux.

Bien remplie, ma matinée défile à une vitesse folle, il est déjà l'heure de déjeuner. Sortie du building, je me rends dans un café qui propose quelques plats rapides. Je n'ai pas eu le temps de me préparer un repas à emporter ce matin et je n'ai pas envie d'acheter de sandwich. Assise à la terrasse, je

commence à écrire un message à Chris afin de confirmer notre rendez-vous, mais au moment de l'envoyer une crainte m'envahit.

Et s'il ne répondait pas ? Je devrais peut-être poser une question, afin de l'inciter à le faire. Bonjour, c'est Amanda. Je confirme pour ce soir. Si vous avez un imprévu, prévenez-moi, OK ? Non, c'est nul ! Il va trouver ça débile. Tant pis, je n'envoie rien ! Mais il n'a pas mon numéro... S'il a un empêchement, il ne pourra pas me prévenir. Il faut que je le fasse. Bonjour, Chris, c'est Amanda. C'est toujours OK pour ce soir ? Ça craint... Merde ! Ça me saoule !

Dépitée, j'éteins mon portable sans rien envoyer et le range dans mon sac. Bon timing, car au même moment, le serveur m'apporte ma tourte au poulet avec salade, qu'il dépose sur la table. Il verse également un Pepsi dans un verre, accompagné de glaçons. Assoiffée, je sirote sans attendre. J'enchaîne avec le plat, puis paie l'addition dès que j'ai tout fini. Plus que quelques heures de travail et je pourrai voir Chris. J'en suis excitée autant qu'angoissée. Après avoir fait un peu de lèche-vitrine dans l'une des rues commerçantes, il est grand temps pour moi de retourner bosser. Mes talons aiguilles claquent sur le bitume, ce qui attire l'attention de quelques regards masculins qui en viennent à s'attarder sur ma silhouette. Au moins, je sais que ma tenue plaira un minimum à Chris, c'est déjà ça.

Tandis que je marche en direction du building, mes yeux balaient l'avenue adjacente qui fourmille de véhicules en circulation. Certains sont garés le long du trottoir. Il y en a davantage à proximité du drugstore. Soudain, mon cœur sursaute en apercevant une voiture de police stationnée pas loin. Et si c'était celle de Spencer ? Sans la quitter des yeux, je ralentis l'allure. Malheureusement, je me rends vite compte qu'il n'y a personne à l'intérieur. En passant, je jette un œil vers le magasin, mais aucun flic à l'horizon. Je soupire de déception en pensant qu'il a raté l'opportunité de

me voir bien apprêtée. Il faut bien avouer que physiquement il me plaît davantage que Chris, et j'ai toujours eu une préférence pour les cheveux foncés plutôt que blonds.

Tant pis !

Cependant, je ne suis pas au bout de mes surprises en arrivant au pied de l'immeuble. Il est planté là ! Le nez baissé sur son téléphone qu'il tient en main gauche. De l'autre, une cigarette se consume entre ses doigts. Il est vraiment sexy dans son uniforme. J'en salive presque. À mesure que j'approche, mes jambes manquent d'assurance, et moi également. Une question me taraude. Qu'est-ce qu'il fout là ? Il porte sa clope à ses lèvres, puis relève la tête en tirant une taffe. À cet instant, nos regards se percutent. Affolée, je dévie le mien brusquement tandis que mon sang pulse dans mes veines.

Quelle conne ! Regarde-le putain !

Je tente un coup d'œil. Il me sourit derrière un léger voile de fumée qu'il vient de souffler. J'en rougis comme une midinette.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bon... bonjour.

J'ai bégayé. La honte s'empare de moi. Je baisse les yeux. Que dois-je faire ? M'arrêter pour lui parler ou tracer ma route ? Je ne sais pas quoi lui dire. Vous allez bien ? Je ne m'attendais pas à vous trouver ici ? Quel drôle de hasard ?

Dépêche-toi de sortir un truc, bordel !

Je sue d'angoisse. Il faut que je le regarde sinon il va penser que je l'ignore. Je m'exécute. Notre échange visuel me fait perdre tous mes moyens.

— Vous allez bien ? me demande-t-il.

Arrivée à sa hauteur, je m'arrête.

— Oui... je... je vais bien, merci. Et vous ?

— De même. Quelle coïncidence de tomber sur vous ! Que faites-vous là ?

— Oui, en effet, le monde est petit ! Je travaille dans cet immeuble, et vous ?

— Oh... euh... C'était ma pause déjeuner... et... il y a un parc sympa dans le coin.

— Très sympa, j'y vais souvent... mais pas cette fois... dommage, on s'y serait croisés !

Je me surprends moi-même à faire preuve de tant de culot. À ma façon de le regarder et cette perche lancée, s'il ne comprend pas qu'il me plaît malgré mon départ précipité d'avant-hier soir, je ne sais pas ce qu'il lui faut. Un sourire en coin, un silence, puis il se décide enfin à parler.

— Navré, je serais bien resté discuter avec vous de la pluie et du beau temps, mais je dois rejoindre mon coéquipier et rentrer au poste.

La déception me frappe de plein fouet. Cela doit se voir sur mon visage. J'ai toujours eu du mal à cacher les émotions derrière un masque.

— Oh... oui, je comprends. Je dois retourner travailler aussi.

— Vous êtes libre en fin de journée ? On pourrait aller boire un verre...

Quoi ? Oh mon Dieu ! Merde ! Je peux pas, je vois Chris ! Et si j'annule et que finalement ce flic est nul, ça serait con.

— Désolée... je ne suis pas disponible ce soir. Mais... on peut remettre ça à un autre jour ?

— Avec mon boulot, c'est difficile de prévoir, vous savez.

— Oui, je comprends.

Merde ! Il va m'échapper. Je peux pas le laisser filer. Qui sait si j'aurais l'occasion de le recroiser un jour ? C'est une chance, un signe du destin, si je suis tombée sur lui aujourd'hui !

Il tire une bouffée de sa cigarette, s'apprêtant à partir.

— On pourrait... s'échanger nos numéros ? Comme ça, si un jour vous avez un moment...

Je ne finis pas ma phrase, suspendue à ses lèvres, j'attends sa réponse, anxieuse à l'idée de me prendre un râteau.

— Ouais, OK !

YES !

Fière de mon courage et heureuse de cette réussite, je m'empresse de récupérer mon téléphone rangé au fond de mon sac. Je tape les chiffres qu'il me dicte, dans le répertoire de ma liste de contact. Bien sûr, j'en profite pour lui demander son prénom puisque seule son initiale est inscrite sur son badge avec son nom. J'apprends ainsi que le J correspond à Jake. Dans la foulée, je lui envoie un SMS afin qu'il puisse avoir mon numéro.

— C'est bon ! Je l'ai reçu, m'informe-t-il.

Il range son smartphone dans la poche arrière de son pantalon. Je n'ai pas encore lâché le mien que Jake tend son bras vers moi pour caresser affectueusement ma joue avec sa paume. La douceur de son geste chatouille ma peau. J'en ressens des frissons agréables à travers tout mon corps. Décidément, ce gars est très tactile. Ses yeux dardent les miens avec insistance.

— Ravi de vous avoir croisée à nouveau. À bientôt, me confesse-t-il.

Je reste bloquée sur place, alors qu'il s'en va. Mon regard le suit et savoure son postérieur en plus de sa silhouette. Les gars en uniforme ont ce truc en plus qui les rend particulièrement attirants. Chris 0, Jake 1. Mon beau flic a marqué un point par rapport à mon séduisant joggeur, mais pour l'instant aucun n'a gagné mon cœur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

L'après-midi est passé aussi rapidement que ce matin, j'avais de quoi m'occuper. Je n'ai revu ni Smith ni Greene, et tant mieux. Ils ont sans doute pris du bon temps ensemble quelque part. J'étais tentée de ne pas effectuer les dix minutes en plus que je devais du fait de mon retard, mais l'un de mes collègues aurait été capable de cafter.

Après avoir fait un check-up complet de ma personne dans les toilettes, je suis enfin prête à aller à mon rendez-vous avec Chris. J'ai vraiment le trac, c'est fou. Je croise les doigts pour que tout se déroule bien. Au pire, si ça tourne à la catastrophe, j'ai Jake. Cette idée me rassure. Je comprends pourquoi certains hommes courent deux lièvres à la fois, au moins si ça ne va pas avec une fille, ils en ont une autre sous la main. À bien y réfléchir, c'est vraiment ignoble, mais en ce qui me concerne, je suis tellement mal en ce moment que j'ai besoin d'une bouée de sauvetage, à tout hasard. Je ne supporterais pas de me prendre une grosse déception en pleine gueule.

Je sors du building et marche en direction du lieu de mes retrouvailles avec Chris Miller. De quoi allons-nous parler ? Que vais-je bien trouver à lui dire ? C'est terrible à quel point le premier rencard avec un homme peut être stressant, d'autant plus quand on n'a pas confiance en soi et que le type en question est mignon. J'aperçois l'enseigne du Ritual Coffee qui me signifie que je ne suis plus très loin. Pas de Chris en vue. Peut-être qu'il m'attend à l'intérieur... ou qu'il est du genre à venir à la bourre ? En tout cas, moi je suis à l'heure. Je m'arrête devant la vitrine et commence à poirotter. Pourvu qu'il ne me pose pas de lapin ! Ma soirée en serait gâchée

et je serais dégoûtée de ne pas avoir accepté l'invitation de Jake ! Le temps passe. Je regarde l'heure sur mon téléphone toutes les deux minutes.

Qu'est-ce qu'il fout, putain ? Il va me faire le coup de pas venir, je suis sûre ! Je n'ai pas vérifié, si ça se trouve le numéro qu'il m'a donné est bidon et il s'est payé ma tête !

Tout à coup, une angoisse me vient. Et s'il avait annulé pour une bonne raison ? Il ne pouvait pas m'en avertir, étant donné qu'il n'a pas mon numéro.

Merde, quelle conne ! Ou peut-être qu'il a oublié, vu que je ne lui ai pas envoyé de SMS pour confirmer.

J'ouvre la fermeture éclair de mon sac, envisageant de lui en envoyer un maintenant. Mieux vaut tard que jamais. Cependant, je n'en ai pas le temps, une voix m'apostrophe.

— Désolé, je suis en retard !

Je relève le nez. C'est Chris qui se précipite vers moi. Mon moral remonte d'un coup. J'affiche un large sourire de soulagement.

— Bonjour !

— Bonjour, Amanda. Navré de vous avoir fait attendre. Je suis impardonnable !

— Ce n'est rien, ne vous en faites pas. Le principal c'est que vous soyez là à présent.

— Vous êtes adorable. On y va ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Il m'invite à entrer en me tenant la porte. Sa galanterie est appréciable tout comme sa tenue vestimentaire. Costume gris, chemise bleu ciel, cravate noire. C'est un homme d'affaires sexy que j'ai devant les yeux et plus un joggeur. Ses cheveux blonds sont légèrement gominés, ainsi disciplinés pour être coiffés en arrière. Il se dirige vers une table située un peu à l'écart en me demandant si l'endroit me convient. Je

réponds que c'est parfait, sans lui préciser que j'aime m'isoler du monde. Je prends place, tandis que lui reste debout.

— Je vais commander au bar, ce sera plus rapide. Que désirez-vous boire ?

— Oh ! Juste un café, ça ira, merci.

— Entendu.

Il s'en va et disparaît de mon champ de vision. Je regarde tout autour de moi afin d'admirer les lieux. Le décor est chaleureux et cosy, on se croirait presque dans un chalet de montagne, il manque la cheminée et le calme, cependant. Les pubs sont réputés pour être bruyants, et celui-ci ne déroge pas à la règle. Les murs sont parés de lambris en bois et la lumière est tamisée afin de créer une ambiance cocooning. Les nappes et serviettes sont de couleur crème. Pour un *date*, c'est l'endroit idéal. Quelques minutes plus tard, Chris revient avec mon café et une bière, qu'il pose sur la table avant de s'asseoir en face de moi.

— Vous jouez souvent les serveurs ? souris-je.

— De temps en temps, oui. Ils sont longs à prendre les commandes et à les apporter. Je n'aime pas être interrompu en pleine conversation. Au moins, nous sommes tranquilles de cette façon.

— C'est une bonne idée, effectivement. J'aime être tranquille, moi aussi.

— Cela nous fait déjà un point commun, c'est un bon début.

Il m'adresse un sourire enjôleur et un regard intensément charmeur. J'en suis conquise, troublée de lui plaire. À part Léo, je n'ai pas eu d'autres hommes. Il y a eu Carl avant lui, mais c'était une amourette d'ado qui n'est pas allée plus loin qu'un baiser, je venais d'avoir seize ans et je ne me sentais pas prête à coucher. À la réflexion, j'aurais peut-être dû avoir ma première fois avec lui, plutôt qu'avec mon ex. Carl était quelqu'un de gentil et de sérieux, au moins. Tout le contraire de Léo !

Je me demande si Chris est du genre fidèle. Si j'entame une relation avec lui, va-t-il me rendre heureuse ou me briser le cœur ? Parfois j'aimerais être frivole comme Rory, passer du bon temps avec un gars sans m'attacher, puis en changer sans me prendre la tête.

— Cet endroit vous plaît ?

— Oui, le décor me fait penser à l'intérieur d'un chalet, j'aime beaucoup.

— Vous êtes déjà allée à la montagne ?

— Quand j'étais plus jeune, j'y allais souvent avec mes parents.

— Vous dites ça comme si vous étiez vieille, me nargue-t-il. Vous avez quel âge d'ailleurs ? Vingt-quatre ?

— Oh, bravo ! Vous n'êtes pas loin ! vingt-deux ans, et vous ?

— Vingt-cinq !

— C'est vrai ? Je vous donnais un peu plus.

— On me le dit souvent. Je ne sais pas si je dois le prendre bien ou mal.

— Du moment qu'on ne vous donne pas soixante, je pense qu'il n'y a pas de raison de mal le prendre.

Il se met à rire et je l'imite. Notre discussion s'oriente ensuite vers nos boulots respectifs. J'apprends qu'il est comptable dans un cabinet où ils sont trois experts à se partager plusieurs clients. Attentive, je l'écoute en commençant à boire mon café, puis c'est à mon tour de parler de mon travail tandis qu'il sirote sa bière. Le courant entre nous passe très bien. Mieux que je l'aurais cru. Les angoisses que j'avais eues par rapport à ce rendez-vous ont disparu. D'ailleurs, ma respiration n'est plus saccadée et les battements effrénés de mon muscle cardiaque se sont calmés, au point que je commence même à ressentir un coup de barre. J'ai chaud subitement et je ne me sens pas très bien. Il faut que je prenne l'air.

— Euh... pardonnez-moi, je dois aller aux toilettes.

— Pas de problème. C'est par là.

Il m'indique la direction à prendre. Je me lève en accrochant mon sac à l'épaule et marche vers un renforcement qui donne ensuite sur un petit couloir qui bifurque. Brusquement, je suis prise de vertiges. J'ai l'impression de ne plus avoir de force dans les muscles. Je sens que je suis à deux doigts de m'écrouler.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Il y a deux portes, celle des toilettes et une sortie de secours. Dans un mouvement confus, je m'appuie sur la barre transversale qui sert de poignée. Un courant d'air frais me fouette le visage.

Je suis dehors ?

Je titube. Une envie de vomir me prend aux tripes. En m'appuyant dessus, je contourne un gros conteneur poubelle qui se trouve le long du mur, et soudain je m'écroule par terre. Je ferme les paupières, et lorsque je les ouvre, je vois Chris Miller penché sur moi...

CHAPITRE 10

Où suis-je ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je viens d'ouvrir mes yeux, mais je sens quelque chose qui les recouvre et je ne vois rien. Tout est noir. Je réalise que je suis allongée et que j'ai comme un bandeau noué autour de la tête. Il me cache la vue. La panique me saisit lorsque je constate que mes poignets sont attachés l'un à l'autre par-derrière. Je tente de me redresser comme je peux. Soudain, un bruit. On dirait un mouvement de tissus et de chaussures.

Il y a quelqu'un ? On m'a kidnappée ?

Les battements de mon cœur s'affolent. Je me rappelle mon rendez-vous avec Chris. On discutait et puis... plus rien...

Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé ensuite, putain !

Je ne suis pas seule, j'ai la sensation qu'il y a une présence et qu'elle se rapproche. Terrorisée, je recule mon dos, mais je suis bloquée par une surface, c'est un mur.

— Qui est là ?

Personne ne répond.

— Chris ?

J'ai peur, si peur. J'en tremble.

— Répondez !

Je commence à sangloter de terreur. Tout à coup, je sens un souffle au creux de mon cou. J'en frissonne.

— Ce n'est pas Chris, Amanda.

Ce murmure... c'est celui de mon sauveteur.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi suis-je attachée ?

— C'est la deuxième fois que je vous sauve, Amanda.

Qu'il me sauve ?

— Chris vous a droguée.

Il m'a droguée ? Cette nouvelle me foudroie. J'ai du mal à y croire. J'essaie de remettre de l'ordre dans mes souvenirs. Je revois Chris me tenir la porte, puis s'en aller chercher nos boissons. Il ne m'a pas touchée, du moins je n'ai senti aucune pique. Mon Dieu ! Mon café ! Il a mis de la drogue dedans ?

— Non, pourquoi aurait-il fait ça ?

Il envisageait de me faire du mal ?

Cette pensée me frappe en plein cœur. J'ai envie de pleurer. Un sanglot m'échappe.

— Shh... Ne pleurez pas. Vous êtes en sécurité, chuchote-t-il dans mon oreille droite.

Dans un geste de réconfort, sa tempe caresse la mienne au passage.

— Je ne lui ai pas laissé le temps de vous faire de mal.

Ses paroles me rassurent. Je ne sens aucune douleur sur mon corps ni dans mon intimité. Je pense qu'il dit vrai. Cependant, une inquiétude me traverse.

— Pourquoi ne me détachez-vous pas ? Où suis-je et où est ce type ?

Un bip retentit. Celui d'un SMS reçu. Mon mystérieux sauveur semble se relever. Je l'entends marcher un peu, puis s'arrêter. Est-il parti prendre connaissance du message ? Je plaque mes omoplates contre le mur pour m'aider à me mettre debout. Sur le coup, j'ai du mal à trouver l'équilibre. Finalement, j'y parviens en avançant un peu. Je ne comprends pas pourquoi il ne me détache pas. Cette situation est oppressante, d'autant plus que je ne vois rien. Ses pas reviennent vers moi. Une aura de chaleur m'atteint, puis son corps me frôle.

— Je vais vous ramener chez vous, Amanda, m’annonce-t-il tout bas.

Je souffle de soulagement. Sa main attrape mes doigts et m’entraîne. Elle est chaleureuse et musclée. Je n’oppose pas de résistance et resserre même ma paume dans la sienne. Je ne sais pas où nous sommes, mais apparemment nous quittons cet endroit. Je n’ai pas entendu de porte s’ouvrir, et pourtant nous sommes dehors à présent. Je sens une légère brise un peu fraîche. Est-ce qu’il fait nuit ? On dirait bien. Étais-je dans un local ouvert ? Dans un parking ? Nous marchons sur des graviers, puis il me fait m’arrêter. J’entends un clac. Celui d’un déverrouillage centralisé de portières. Il en ouvre une. En toute logique, je vais sûrement devoir m’asseoir. Brusquement, mes pieds ne touchent plus terre, et des bras me portent. Ma tête est lovée contre son torse. Son eau de toilette s’empare de mes narines. Elle sent divinement bon, au point que mes papilles s’en excitent. Il m’installe sur un siège, puis quelque chose glisse sur un de mes seins et le comprime. C’est la ceinture de sécurité. Il l’enclenche. J’aimerais tellement qu’il me détache les poignets et qu’il me laisse voir son visage, mais je n’ose pas le lui demander. Il l’aurait déjà fait, s’il l’avait voulu. Il dépose quelque chose à mes pieds. J’ai la conviction qu’il s’agit de mon sac. Ma porte claque, puis la sienne suit après qu’il s’est assis. Le moteur démarre et le véhicule se met en route. Est-ce qu’il va vraiment me ramener chez moi ? Et s’il m’avait menti ? Et s’il était réellement Chris Miller et avait inventé toute cette histoire avec une idée derrière la tête ? Je ne sais pas ce que je dois croire. Tout ce que je sais c’est que celui qui se trouve avec moi dans cet habitacle n’a pas hésité à sauter à l’eau pour me sauver de la noyade. Sans lui, je serais morte. Il m’a offert une deuxième vie. Une partie de moi pense qu’il a eu tort, et l’autre lui en est redevable.

Après quelques minutes, la voiture s’immobilise. Il détache nos ceintures de sécurité, puis ouvre sa portière d’abord, avant de passer à la mienne.

Précautionneux, il me fait sortir en prenant soin de me protéger le haut du crâne avec sa paume. De cette façon, il n'y a aucun risque que je me cogne par accident. Avant de fermer le véhicule, il accroche mon sac sur mon épaule, puis m'indique le chemin avec sa paume qu'il applique au creux de mes reins. S'il n'a pas peur qu'on me voie ligotée et les yeux bandés, je présume qu'il doit faire nuit et qu'il est tard. Dans ces conditions, il y a peu de risque que l'on croise un passant ou un voisin. Nous marchons sur le bitume, puis les bruits que j'entends me font penser que nous sommes à présent dans le hall de ma résidence. Il me fait avancer assez loin. Il s'approche à nouveau de moi et effleure ma joue avec la sienne. Ma peau frissonne lorsque mon tympan vibre au son de son murmure sensuel.

— Je vais vous détacher les mains. Si vous ôtez votre bandeau maintenant, vous ne me reverrez plus jamais.

Ne plus jamais le revoir ?

— Non, non ! Je ne le ferais pas.

— Promettez-le-moi, Amanda.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je voie votr...

— Promettez-le, Amanda !

— Je vous le promets !

Ma voix s'éreinte à l'idée qu'il disparaisse pour toujours et mon cœur se serre. Dans mon dos, ses mains s'affairent à dénouer les liens qui m'entravent. Je meurs d'envie d'enlever le bandeau et de voir son visage, mais si je le fais, il se sentira trahi et m'abandonnera à jamais. Mes poignets sont libres, désormais. Il frotte ses pouces dessus avec tendresse, puis ses doigts glissent sur les miens avec douceur et me quittent. Je sens qu'il va partir et je ne le veux pas. Sur le sol, ses pas amorcent un départ.

— Attendez ! Ne partez pas ! Je vous en prie !

Désespérée, je tends la main. Il l'attrape, puis m'attire lentement vers lui. Nos corps se frôlent avant de se toucher. Je sens sa carrure, musclée et protectrice. Il mesure dans les un mètre quatre-vingt-dix. Ses paumes glissent sensuellement le long de mes reins, faisant monter ma température. Le souffle chaud de sa respiration s'écrase dans ma nuque et des frissons parcourent mon échine. Je suis sûre qu'il a envie de moi, et cette pensée m'excite, alors que je n'ai jamais vu son visage. Suis-je folle ou est-ce un fantasme ? Brusquement, il avance en me faisant reculer. Je me retrouve bloquée contre le mur. Dans un bruit sourd, mon sac en tombe par terre. Je sens sa verge gonflée dans son pantalon qui appuie sur mon bassin. La réaction de mon intimité est sans retenue, elle se resserre sur elle-même et je mouille aussitôt. Il presse davantage son sexe contre le mien. Sous l'excitation, il relève mes jambes et me percute avec fougue. Un gémissement s'échappe de mes lèvres. Assoiffé de désir, il se frotte à moi tandis que je m'accroche à lui, les doigts plantés dans sa nuque. Il ne m'a même pas pénétrée et pourtant j'ai envie de jouir tant mon clitoris et mon esprit sont stimulés par ce contact sauvage et insolite. Tout à coup, une vive douleur de morsure sur ma carotide me provoque un spasme extrême de plaisir qui électrise tout mon être. Je pousse un cri de jouissance. Il me relâche, soudain. Mon dos glisse sur le mur et je me retrouve assise au sol, haletante. Le contrecoup de toutes les émotions que j'ai éprouvées et cumulées jusqu'ici me laisse dans un état second. J'entends des bruits.

Il s'en va ?

L'inquiétude s'empare de moi. Pourquoi me laisse-t-il ? Je n'ose pas enlever mon bandeau, alors que j'ai la conviction qu'il n'est plus là. Il se passe au moins une longue minute avant que je décide de briser son interdiction et de le soulever, puis de l'enlever. Suis-je à ce point soumise à lui ? Il fait noir, mais dans cette obscurité, je parviens à discerner une faible

luminosité. Je me lève et j'avance. Le bout de mon pied tape dans ce que je reconnais être mon sac. Je le saisis puis continue mon chemin. Je quitte le renfoncement et arrive dans le hall faiblement éclairé par la lumière des réverbères qui traverse la porte vitrée. Je me précipite vers elle et regarde au travers dans l'espoir d'apercevoir mon inconnu, mais rien, personne en vue. J'en suis anéantie. De nombreuses questions se bousculent dans ma tête. Où est Chris Miller ? Que me voulait-il ? S'il voulait juste coucher avec moi, il lui suffisait de sortir le grand jeu et de me jeter après m'avoir mise dans son lit. Pourquoi en venir à me droguer ? Il avait l'air si sincère et gentil. Qu'est-ce qu'il a versé dans mon café ? Du GHB ? Il faudrait que je fasse un test et que je porte plainte à la police. Et comment mon sauveur a su ce qui m'arrivait et où je me trouvais ? Et qui il est ? Pourquoi ne veut-il pas que je le sache ? De quoi a-t-il peur ?

Je serre ma tête entre mes mains avec la sensation qu'elle va exploser. Les larmes me viennent aux yeux, tellement je suis à bout. Après avoir appuyé sur l'interrupteur pour allumer le plafonnier, je fais volte-face et monte les marches de l'escalier en me tenant à la rambarde. Je suis dans un tel état que je pourrais aisément trébucher et me fracturer les os en tombant. Lorsque j'entre dans mon appart, je ressens comme un sentiment de soulagement incommensurable. Cela fait un bien fou de pouvoir enfin m'enfermer en sécurité dans mon cocon. J'enlève mes chaussures avec bonheur. Poser mes pieds nus à plat sur le sol me procure un bien-être immédiat. Une bonne douche et je file me plonger sous les draps, l'esprit chamboulé.

CHAPITRE 11

J'ai eu tellement de mal à m'endormir hier soir que j'ai traîné un peu au lit ce matin. Heureusement qu'aujourd'hui c'est samedi, je n'aurais pas eu le courage d'aller bosser, autrement. Vers dix heures, je suis sortie de l'appart en prenant soin de ne pas réveiller Rory qui a besoin de récupérer de sa nuit de travail. Afin d'avoir une preuve en même temps qu'une confirmation, je suis allée effectuer un test de dépistage de stupéfiants dans un laboratoire d'analyses médicales. Ça m'a coûté cher, mais j'ai pu avoir le résultat par internet une heure après... et comme je m'en doutais, il était positif au GHB. Je suis dégoûtée, écœurée d'avoir fait confiance à ce sale type.

Après mon déjeuner et un long moment d'hésitation, je me décide enfin à me rendre au commissariat de police. Il faut que je porte plainte, je ne peux pas laisser ce Chris Miller s'en tirer impunément. Sa place est derrière les barreaux d'une prison et pas en liberté. Il avait l'air tellement naturel et à l'aise qu'il n'en est que plus dangereux. Lorsque je pénètre dans l'enceinte du bâtiment et que je vois tous ces flics en uniforme, mon cœur palpite à l'idée de tomber sur Jake Spencer. Intimidée, je me présente au comptoir de l'accueil derrière lequel se tient une jolie métisse brune aux yeux très clairs. Ils n'ont pas l'air naturels, c'est sans doute des lentilles de couleur.

— Bonjour.

— Bonjour. Que puis-je faire pour vous ? me demande-t-elle.

— Je viens porter plainte contre un homme qui m'a droguée avec du GHB hier soir. J'ai le résultat du test d'urine que le labo m'a transmis, je

peux vous le montrer.

— Vous le montrerez à l'officier qui prendra en charge votre déposition.
Vous connaissez l'homme en question ?

— Euh... Je le connaissais à peine, on venait de se rencontrer. J'ai juste le nom qu'il m'a donné, Chris Miller.

— Miller ? s'enquit-elle en fronçant les sourcils.

— Oui, c'est bien ça.

— Attendez là, je vous prie.

— Oui... d'accord.

Elle me laisse en plan, puis revient quelques minutes plus tard avec une grande photo qu'elle pose sous mon nez, en la tournant au préalable vers moi. Mes yeux s'écrouillent de stupeur en découvrant l'homme qui se trouve dessus et dont le visage est tuméfié. J'en suis stupéfaite. C'est Miller, et il tient une pancarte devant lui avec un numéro inscrit.

— C'est cet homme ?

— Oui, oui... C'est bien lui. Mais comment se fait-il qu...

— Il a été arrêté hier soir. Il était en possession de drogue justement, me coupe-t-elle.

— Hier ? À quelle heure ?

— Je ne me rappelle plus l'heure précise, j'ai lu le rapport d'intervention en vitesse ce matin, mais c'était aux alentours de dix-neuf heures passées.

Dix-neuf heures, j'avais rendez-vous avec lui à dix-huit, mais il s'est pointé dix minutes plus tard. Le temps de prendre les boissons, de discuter un peu... que la drogue fasse effet et qu'il tente de me kidnapper, ça coïncide. Mais s'il s'est fait coffrer, ça veut dire que c'est mon sauveur qui l'a appréhendé et qui l'a livré à la police ! Ils ont dû prendre ses coordonnées... ou peut-être que... Mon Dieu, il est flic ! Spencer ?

— Pardonnez-moi, est-ce que je peux avoir le nom du policier qui l’a arrêté, s’il vous plaît ?

— Je suis désolée, je n’ai pas le droit de vous donner ce genre d’information.

Merde ! Il faut que je sache !

— Il ne s’appellerait pas Jake Spencer par hasard ?

— Jake travaille bien chez nous, mais ce n’est pas lui qui a rédigé le rapport, et hier il a quitté son service à dix-sept heures.

Ce n’est pas lui... Ma déception est immense. Mon cerveau se met à cogiter afin d’essayer de rassembler toutes les pièces du puzzle.

— Bon... vous voulez porter plainte ou non ? s’impatiente la policière.

— Oui, bien sûr.

— Très bien, il me faudrait une pièce d’identité.

Je lui tends ma carte tout droit sortie de mon sac. Elle la photocopie puis me remet un formulaire à remplir. Je suis invitée à patienter ensuite, un de ses collègues va prendre ma déposition. Je prends place sur une des chaises rangées contre le mur, à côté d’un gars qui sent l’alcool à plein nez. J’attends un bon moment jusqu’à ce qu’un agent se pointe. Il est massif, un peu bedonnant, le visage rond. Ses cheveux bruns sont rasés de près.

— Madame Carter ?

— Oui ?

— Vous pouvez me suivre, s’il vous plaît ? Je vais prendre votre déposition.

Je me dresse, droite comme un piquet, et lui emboîte le pas. Il m’amène jusqu’à une salle où se trouvent trois bureaux. Il s’affale derrière l’un d’eux puis me demande de m’asseoir et de lui raconter en détail ce qui m’est arrivé. Je lui dis que j’ai rencontré Miller lors d’un jogging il y a deux jours et qu’on a sympathisé au point d’envisager de se revoir le lendemain. Je lui

communique tous les détails concernant ce rendez-vous, notamment l'endroit et l'heure. L'officier, qui se nomme Malone d'après son badge, m'écoute attentivement, sans donner son avis. Je lui précise ensuite que Miller m'a apporté mon café qu'il est allé chercher au bar, et que j'ai commencé à me sentir mal quelques minutes après l'avoir bu. Je sors mon téléphone et lui montre les résultats des analyses d'urine qui confirment la présence de GHB.

— D'accord... et vous savez s'il y a eu agression sexuelle ou pas ?

— Il n'y en a pas eue.

— Vous avez passé un examen pour vous en assurer ?

— Non, mais... je l'aurais deviné à mon réveil et je n'ai aucun bleu.

— Ça ne veut rien dire ça, madame.

— Il aurait laissé des sécrétions et je n'étais pas dévêtue.

— Comme vous voulez ! Mais vous devriez voir un spécialiste pour vous en assurer. Où étiez-vous lorsque vous avez repris connaissance ?

— Euh... dans un... dans un parking, je crois... enfin, il faisait nuit quand je me suis réveillée et je me suis enfuie tout de suite sans me retourner, je serais incapable de retrouver l'endroit ou de le reconnaître.

— OK, je vois. Vous avez eu de la chance, madame Carter, même si ce qui vous est arrivé n'est pas agréable à vivre, ça aurait pu être bien pire. Je vais taper votre déposition et vous n'aurez plus qu'à la relire avant de la signer.

— D'accord, merci, monsieur l'officier.

Mes mains sont moites. Je ne suis pas fière de lui avoir menti au sujet de mon réveil, mais je me voyais mal lui parler de mon mystérieux sauveteur. Tandis qu'il pianote sur son clavier, une pensée me traverse l'esprit.

— Dites-moi...

— Oui ?

— J’ai vu sur la photo que vous avez prise de Miller qu’il avait reçu des coups au visage ; or il n’en avait pas lors du rendez-vous.

— Ah ?

Il se gratte la tempe en réfléchissant.

— C’est arrivé lors de son interpellation ?

— Vous insinuez qu’on est violent ?

— Non, non ! Pas du tout ! Je suis juste curieuse de savoir qui lui a fait toutes ses marques.

— Oh, vous savez, les toxicos se font souvent casser la gueule par des dealers. Rien d’étonnant !

— Toxicos ? C’en est un ?

— Oui, on a trouvé des doses de GHB sur lui, ce qui confirme vos accusations à son égard, mais cet abruti en avait également avalé en plus d’avoir pris de l’héroïne. C’est d’ailleurs pour cette raison que mon collègue l’a interpellé.

— Il était drogué ? Vous en êtes sûr ?

— C’est moi qui l’ai ramené au poste ! Ce connard a gerbé dans ma caisse tellement il était défoncé, et a mis de la pisse partout lors du test ! J’ai dû nettoyer toutes ses saloperies. Ça m’apprendra à rendre service aux collègues et à jouer les taxis à leur place ! grogne-t-il.

Il avait l’air clean pourtant lors du rendez-vous. Il s’est drogué pendant mon kidnapping ? Pourquoi a-t-il consommé du GHB au risque de faire un blackout ? Ça n’a pas de sens. De l’héroïne passe encore. Et si j’ai bien compris, ce flic a amené Miller au poste, mais ce n’est pas lui qui l’a interpellé. Est-ce que tente le coup ? Est-ce que ça ne va pas créer des problèmes ? Merde, je crève d’envie de savoir !

— Le policier qui a arrêté Miller... il s’appelle Jake Spencer ?

Le dénommé Malone me darde, ahuri.

— Oui. Comment le savez-vous ?

J'en étais sûre !

— Oh, euh... j'ai entendu son nom tout à l'heure quand j'attendais, souris-je bêtement alors que je suis sous le choc de cette confirmation.

Un mensonge de plus, mais ça en valait la peine ! Spencer a fait coffrer Miller, donc c'est bien lui mon sauveur. J'en suis toute chamboulée, et soulagée en même temps.

— Je sais pas dans quoi vous bosser, mais rendez jamais service à un collègue. Ça se finit toujours par des emmerdes !

— Je tâcherai de m'en rappeler, merci du conseil.

— Pas de quoi !

Pendant qu'il continue à rédiger ma déposition, mon esprit vagabonde. Je pense à ma rencontre avec Jake sur le pont lorsqu'il m'a ramenée chez moi et celle d'hier midi devant le building où je travaille. Elles ne sont pas le fruit du hasard, j'en suis certaine à présent. Est-ce qu'il m'espionne et me suit ? Ça expliquerait la raison pour laquelle il a pu me secourir hier soir. Il a dû me voir en compagnie de Miller et lui a réglé son compte avant d'appeler son collègue, puis il est resté avec moi jusqu'à ce que je reprenne connaissance. Pourquoi ne veut-il pas que je sache qui il est ? Est-ce un jeu ? Un fantasme ? De la pudeur ? Ou y a-t-il quelque chose qu'il n'a pas envie que je découvre ?

— Voilà, j'ai fini ! déclare l'officier.

Il me lit à voix haute ce qu'il a tapé, et je lui confirme que tout est correct. La déclaration de plainte est enfin terminée et j'en ressens un grand soulagement. J'ai hâte de retourner dans mon cocon pour pouvoir me reposer. L'officier Malone imprime le document et me l'apporte après être allé le récupérer. Je le signe en espérant que Miller restera derrière les barreaux un long moment. Le recroiser par hasard en faisant du shopping ou

en rentrant du travail me terroriserait. Avant de quitter le commissariat, j'échange quelques mots avec mon interlocuteur qui m'informe qu'il va y avoir une enquête et que je serai sûrement convoquée lors du procès pour témoigner contre Miller. Le fait d'être amenée à revoir ce sale type, même si c'est dans un tribunal, me déplaît, mais si je veux qu'il reste le plus longtemps possible en prison c'est inévitable.

En partant, je ne peux m'empêcher de balayer les environs du regard à la recherche de Jake. Malheureusement, sans succès. Ma déception est cependant de courte durée ; j'ai son numéro de téléphone, et s'il a bien voulu me le donner hier c'est qu'il envisage de me revoir à visage découvert et pas seulement en mode mystérieux. Dire qu'il a cassé la gueule de Miller pour me protéger... Rien que d'y penser j'en suis troublée et touchée. Il l'a sacrément amoché.

Bien fait pour ce connard

!

CHAPITRE 12

Lorsque j'entre dans l'appart, je suis surprise de trouver Rory, debout, en train de préparer son petit-déjeuner dans la cuisine.

— T'es déjà levée ?

— Ouais, le voisin du dessus a fait un boucan terrible et ça m'a réveillée, mais ça va, je pète le feu ! Tu veux un café ?

— Non, merci, sans façon ! Je crois que je ne vais plus boire de café pendant un long moment ! soupiré-je en enlevant mes escarpins.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait cette salope de caféine ?

Sa boutade me provoque un sourire tandis que nos regards se croisent. Je n'ai aucune envie de devoir raconter une nouvelle fois ma mésaventure avec Miller, mais Rory est tellement curieuse qu'à force de faire pression sur moi je finis par lui cracher le morceau. Je commence à lui expliquer comment j'ai fait la connaissance de ce gars avant-hier lors de mon footing. Instantanément, ça me donne l'impression d'être un disque rayé qui a sauté et qui repart au début pour rejouer la même musique.

Ça m'embête un peu de devoir lui mentir à elle aussi concernant mon sauvetage et mon réveil dans le parking, mais je me vois mal lui dire que celui qui m'a secourue s'amuse à jouer à l'homme mystérieux à la manière d'un super héros au visage masqué. Je n'ai pas envie qu'elle me fasse la morale ni qu'elle me reproche quoi que ce soit le concernant. Il se cache de moi et je le cache aux autres. C'est amusant... et excitant, vu la tournure que ça prend.

Je précise à Rory que j'ai porté plainte et que je reviens à l'instant du commissariat. Affalée sur la table devant son bol de lait chocolaté, elle se

redresse brusquement.

— Merde, Amanda ! T'aurais dû me le dire, je serais venue avec toi !

— Tu dormais et je suis une grande fille !

— Une grande fille qui ne se méfie pas quand un inconnu lui amène à boire plutôt que d'attendre que le serveur le fasse !

— Oui, je sais, j'aurais dû être plus prudente !

Je regrette déjà de m'être confiée à elle.

— Je vais devoir surveiller ton verre ce soir !

— Ce soir ?

— Oui, on va danser CE soir ! Me dis pas que t'as oublié.

— Oh non, Rory, j'ai vraiment pas la tête à sortir, après ce qui s'est passé hier !

— On avait dit qu'on irait ! J'ai bossé comme une dingue toute la semaine à faire des horaires de merde. J'ai trop besoin de décompresser ! Tu peux pas me planter, Amanda... Allez putain !

Je souffle, agacée.

— On va bien se marrer, ça te changera les idées, plutôt que de rester là à broyer du noir en pensant à cette enflure, argumente-t-elle.

Elle n'a pas tort dans un sens, même si sa manie de toujours insister pour obtenir ce qu'elle veut a tendance à me saouler.

— OK, d'accord. T'as gagné.

— Youhou ! Tu sais que je t'aime, toi !

— Mais on ne reste pas toute la nuit, OK ?

— Ça me va !

J'ai cédé à Rory, encore une fois !

Tandis qu'elle engloutit son croissant, une idée me vient à l'esprit : et si je proposais à Jake de venir ce soir ? Ce serait une bonne occasion de me

rapprocher de lui, la musique aidant. Il ne dira pas non, s'il a peur que je retombe sur un gars comme Miller.

Salut, c'est Amanda, je vais faire un tour au Blue Marly avec une amie à partir de vingt-deux heures, si ça vous dit de passer pour qu'on fasse plus ample connaissance.

C'est pas mal comme invitation, mais il faut que je trouve le courage de l'envoyer... et ça c'est pas gagné !

Heureusement, rester dans la baignoire une bonne demi-heure pour prendre un bon bain après ma séance de bavardage m'a tellement détendue que j'ai fini par expédier mon message, le cœur léger. J'ai foncé ensuite dans ma chambre à la recherche d'une tenue sexy. Je sais que j'ai le temps, mais je suis si impatiente de revoir Jake que je ne tiens plus en place. Résultat des courses, mes vêtements ont subi les mêmes ravages que lors d'une tornade ; il y en a partout et le placard est en désordre ! La bonne nouvelle c'est que j'ai fini par trouver le Saint Graal, une belle robe noire courte et échancrée qui met en valeur mon buste grâce à ses bretelles spaghetti et son décolleté pigeonnant. Elle sera parfaite avec mes escarpins à talons aiguilles, un peu de maquillage et quelques bijoux fins.

Le temps passe et pas de nouvelles de Jake. Rory manque de peu de me griller pendant le dîner en remarquant que je scrute mon portable sans arrêt. J'ai préféré ne pas la prévenir pour ma proposition de rencard, elle m'aurait bombardée de questions. Ce n'est même pas sûr qu'il puisse venir en fin de compte, étant donné qu'il n'a pas confirmé — du moins, pas encore. S'il vient, je ferai passer cette rencontre pour un hasard.

Lorsque nous arrivons enfin au Blue Marly, il est dans les vingt-deux heures. Je suis habillée comme je l'avais prévu, aucun changement de dernière minute. Quant à ma coloc, son choix s'est porté sur une robe plus

longue que la mienne, et rouge, mais tout aussi sexy avec une fente sur le côté de la cuisse. Le vigile à l'entrée nous laisse passer après avoir vérifié mon âge sur ma carte d'identité. La musique prend d'assaut mes oreilles et nous sommes entraînées dans un embouteillage. Pendant que nous faisons la queue, je scrute la foule qui se trémousse un peu plus loin.

Où es-tu Jake Spencer ? Est-ce qu'au moins tu es venu, bien que tu n'aies pas pris la peine de répondre à mon SMS ?

Je ressens un pincement au niveau de mon cœur. Décidément, je suis trop sensible. Mon ventre reçoit soudain une tape d'un revers de la main de Rory. Elle dessine un sourire forcé sur son visage, qu'elle me désigne avec son index. J'en conclus que la tristesse de ma déception se lit sur ma gueule et qu'il faut que je fasse un effort pour la faire disparaître. Qu'est-ce que c'est chiant de ne pas être capable de porter un masque de faux-semblants !

Le passage à l'accueil terminé, nous nous engouffrons dans l'immense salle baignée d'obscurité et de lueurs colorées clignotantes. Ma coloc commence à onduler ses hanches alors qu'elle n'est pas encore arrivée sur la piste. De part et d'autre, il y a des tabourets cylindriques et des petites tables rondes. Sur la droite, j'aperçois le barman torse nu, au corps bodybuildé, qui secoue un shaker sous le regard médusé de trois filles accoudées à son comptoir. Tels des radars, mes yeux fouinent partout, et le fait de me mettre à danser ne les arrête pas, mais au bout d'une dizaine de minutes, la lassitude me gagne. Dépitée, je fais une croix sur Jake Spencer, il ne viendra pas. À cet instant, je sens le regard insistant d'un gars sur moi, il est petit, pas très beau et semble bourré. Cela fait sûrement un moment qu'il papillonne autour de moi, mais je viens seulement de le remarquer. Aucune chance qu'il me serve de bouche-trou. Je lui tourne le dos pour indiquer qu'il ne m'intéresse pas et me colle à Rory qui s'en amuse.

— Je vais chercher à boire, tu viens ? me crie-t-elle dans l'oreille.

J'acquiesce d'un signe de tête et la suis. Nous nous frayons un passage. À mesure que j'avance, je sens des bras, des mains, des corps qui me frôlent. Mon épiderme en frissonne, affamé de contact charnel. Je suis dans un tel état de manque affectif que je serais capable de me taper le premier beau gosse qui viendrait me draguer.

Nous atteignons enfin le bar. Rory commande un Mojito en lorgnant les pectoraux du serveur. Je suis un peu plus raisonnable qu'elle et choisis un Malibu Sunrise, mais me rince l'œil également. Aussitôt servie, je porte la liqueur à mes lèvres. Sa fraîcheur me fait du bien. J'en ferme les yeux de plaisir. Dans ce genre d'endroit, les gérants font exprès de baisser la clim, ainsi les clients ont chaud et en viennent à consommer. Quinze dollars le cocktail, ajouté au prix de l'entrée et du vestiaire, le business est largement rentable pour eux.

— Surveille ton verre !

— T'inquiète pas !

Pas besoin de me le préciser, je me suis fait avoir une fois, je ne me ferai pas avoir une deuxième. Adossées au comptoir, nous nous tournons vers la piste remplie de monde. Rory ne tient pas en place et se déhanche au son de la musique en même temps qu'elle sirote sa boisson. Je reçois soudain un coup de coude dans le bras qui manque de me faire renverser mon Malibu. La blonde qui me l'a donné s'excuse avec un large sourire. Je ne lui en veux pas, elle est ivre. Au moins, elle s'amuse, elle. Tout le contraire de moi. Agacée, je bois tout d'une traite, puis pose mon verre devant le serveur. La chaleur de l'alcool me monte aux joues d'un coup. Je fais quelques pas et retourne danser en faisant le vide dans ma tête. Je repère un type qui se trémousse. Brun, bien foutu, belle gueule. Pas de copine en vue, il a l'air seul. Plus je le regarde et plus il me plaît. Je vais tenter le coup, au pire je me prends un râteau, au mieux c'est le début d'une belle histoire d'amour...

et entre les deux, un moment de plaisir qui me remontera un peu le moral. Avant de me lancer, j'oriente mon visage là où j'ai laissé Rory. À mon grand étonnement, elle n'est plus à cet endroit. Je la cherche des yeux. Où est-elle ? Soudain, mon cœur loupe un battement puis s'emballe comme un fou. Je me fige. Mes prunelles viennent de percuter un regard assassin, celui d'Alexander Greene. Assis sur un des hauts tabourets du bar, il tient dans sa main droite un verre de whisky et dans l'autre une cigarette. Pantalon noir, chemise blanche au col défait. Il tire sur sa clope en me fixant. Fumer ici est interdit, mais il ne s'en prive pas. Un sentiment de malaise m'envahit. C'est bien la dernière personne que j'ai envie de voir ce soir. Réflexion faite, ce n'est pas tout à fait la dernière, non, la dernière vient tout juste de le rejoindre au bar.

Linda Smith.

Ma salope de cheffe est là aussi, fringuée en jupe rouge et débardeur blanc. Elle s'adresse au serveur, puis approche sa tête du PDG pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. En réponse, il lui caresse le dos en souriant. Je ne crois pas qu'elle m'ait vue. En tout cas, pas encore. Les voir me donne envie de vomir. Pour faire passer cette nausée subite, je prends une grande inspiration puis relâche l'air de mes poumons. Combien y a-t-il de probabilités pour que je tombe nez à nez avec ces deux connards ? J'ai vraiment la poisse, putain ! Je détourne mon attention de ce couple maudit.

— Ah, enfin !

Je sursaute et découvre que c'est Rory qui vient de poser ses paumes sur mes épaules.

— Je te cherchais ! me gronde-t-elle.

— Désolée, je..

— Ça va ? T'as pas l'air bien.

— Je viens de voir mes patrons.

— Quoi ? Où ça ? Ici ? T'es sérieuse ?

— Ouais, ils sont au bar.

Telle une girouette, elle oscille immédiatement son minois dans leur direction. J'en fais autant et découvre que mon boss est désormais levé tandis que ma cheffe se dandine sensuellement devant lui. Il la reluque avec intérêt et ne bouge le bras que pour boire une gorgée ou fumer.

— C'est ton direlo ce mec ? La vache, Amanda, c'est un sacré morceau ! Et cette pétasse veut se le faire, ça se voit comme le nez au milieu de la figure !

— Elle se l'est déjà fait, je pense !

Rory explose de rire. Elle se remet à danser, sourire aux lèvres. Je l'imites en douceur en jetant par moment des œillades vers les deux enculés. Sorti de je ne sais où, un gars approche de Greene pour lui parler à l'oreille puis s'en va aussitôt. Ce dernier le suit, mais avant de partir, il vide le fond de son verre, écrase son mégot, puis colle ma patronne afin de lui lâcher quelques mots. Elle se retrouve seule, et ça ne l'empêche pas de continuer à bouger au rythme de la musique. J'essaie de suivre des yeux l'autre connard, mais le perds rapidement dans la foule.

— J'ai envie de pisser ! Tu viens ? hurle ma coloc.

Parfois, j'ai le sentiment qu'elle me prend pour sa mère. Elle a tout le temps besoin que je l'accompagne dans ses moindres mouvements. À seize ans, j'avais une copine comme ça dans ma classe, elle me suivait partout, je pensais qu'elle tenait à moi et qu'elle me considérait comme une véritable amie, mais l'année suivante on a été séparées et je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je la croisais souvent à la sortie des cours, accompagnée d'une autre fille. Les seules fois où j'ai tenté de la contacter, elle m'a mis des vents. J'ai compris que c'était fini quand j'ai cherché à lui parler et qu'elle m'a sorti qu'elle n'avait pas le temps. Ensuite, il y a eu ma soi-disant

meilleure amie qui s'est tapé le gars qui m'avait dépucelée et dont j'étais tombée amoureuse. Léo et elle sont restés quelques mois ensemble, ce qui m'a d'autant plus blessée et écœurée. Si je ne souhaite plus me faire des amies aujourd'hui, c'est parce que l'amitié m'a fait trop souffrir. Voyant que je n'ai pas envie de me rendre aux W.C., Rory me regarde avec déception puis se décide à y aller. Je la suis des yeux et culpabilise de la voir s'engouffrer seule dans la foule.

Fait chier !

Finalement, je me résous à la suivre, au risque de perdre de vue le beau gars que je convoitais avant l'arrivée de mes boss. Ma gentillesse est une conne, elle pense toujours aux autres avant de penser à moi. Je ne sais pas quelle heure il est, mais il y a plus de monde que tout à l'heure. J'ai du mal à me frayer un chemin sans gêner les gens que je croise. Je perds Rory des yeux. Dans cette marée humaine, c'était inévitable. Soudain, une main agrippe la mienne, m'empêchant d'avancer. Furieuse, je me tourne, prête à engueuler le mec bourré qui vient de me toucher. C'est un choc qui bouleverse toute ma personne. Celui qui me retient en otage, c'est Jake Spencer.

CHAPITRE 13

Je n'arrive pas à y croire. Jake est là, il est venu, et en plus il m'a attrapé la main. Grâce à un t-shirt moulant que je suppose être kaki — difficile d'en être certaine avec la couleur des spots —, ses pectoraux sont mis en valeur. Il n'y a pas à dire, c'est un putain de beau mec ! Ses yeux brillent d'une intensité captivante. Mon corps s'enflamme autant que mon palpitant. J'ose me coller à lui pour lui parler à l'oreille et lorsque mon sein droit touche son bras musclé et orné d'un tatouage tribal, mon téton s'en excite sur-le-champ.

— Je pensais que vous ne viendriez pas.

Je me recule et il m'adresse un sourire ravageur en guise de réponse. D'un signe de tête, il me désigne une direction par la droite et m'y emmène. Cette situation me rappelle hier soir, lorsqu'il m'a sortie du parking pour me faire monter dans sa voiture. Car j'en suis persuadée à présent, il n'y a pas de doute, c'est lui mon sauveur, c'est lui qui m'a sauvée de la noyade et de Miller, qui a gardé ma lettre et qui m'entraîne dans ses fantasmes de héros mystérieux. Je n'ai aucune idée d'où il me conduit, mais je le suivrais jusqu'au bout du monde s'il le fallait. Mes doigts se resserrent sur les siens, avides de toucher davantage sa peau. J'aperçois une sortie de secours et en tire la conclusion qu'il veut qu'on isole. Aussitôt, je l'imagine me prendre derrière la porte. Cette pensée est si excitante que j'en mouille ma culotte. J'en ai presque honte. Lorsqu'il ouvre le battant et que nous nous engouffrons à l'intérieur, une odeur de tabac s'empare de mon nez. Nous nous retrouvons dans un couloir éclairé qui n'est pas désert, malheureusement. À quelques mètres de nous, un couple d'hétéros simule

une relation sexuelle contre le mur. Plus loin, deux types louches fument des joints. Je comprends vite que ce couloir est une sorte d'isoloir pour personnes en manque de sexe ou de drogue.

Jake m'emmène à un endroit où il n'y a personne. Nous nous arrêtons et je me retrouve sans le vouloir près du mur.

— On sera mieux ici pour discuter, la musique est moins forte. Je déteste devoir hurler pour me faire entendre, argumente-t-il.

Oui, tu préfères murmurer.

— Je vous comprends, je n'aime pas ça non plus, souris-je.

Qu'est-ce qu'il est mignon, putain !

— Vous ne comptez pas intervenir ?

Il froisse ses sourcils, semblant ne pas comprendre ma question. Je donne alors un coup de tête vers la droite en direction des fumeurs de stupéfiants. Il lance une œillade rapide vers eux, avant de me fixer à nouveau.

— Non, je ne suis pas en service... et il faut bien que les gens s'amuse un peu.

Sa réponse me surprend, moi qui le pensais intègre, mais à bien y réfléchir, il n'a pas tort et s'il se mettait à appréhender ces types, il ne pourrait pas rester avec moi, il faudrait qu'il les amène au poste. Je pouffe de rire devant ma question stupide. À sa façon de me regarder, je sens que je l'intrigue et que je lui plais. J'ai envie de l'embrasser, mais je n'ose pas, alors au lieu de ça, j'humidifie mes lèvres en le reluquant à la manière d'un chien qui rêve de lécher un os.

— Vous venez souvent ici ? me demande-t-il.

— Non, c'est la deuxième fois seulement.

— Oui, c'est vrai, j'avais oublié que vous n'aviez que vingt-deux ans.

Le fait qu'il se souvienne de mon âge — qu'il a pu découvrir sur ma carte d'identité lors de notre première rencontre — est encore un signe qui prouve qu'il s'intéresse à moi.

— Et vous, vous avez quel âge ?

— Vingt-huit.

Six ans d'écart, pour certains c'est beaucoup, pour moi c'est parfait. J'ai toujours préféré les hommes plus vieux, même si j'ai peu d'expérience en matière de relations sentimentales. Je trouve que ceux de mon âge sont immatures en plus d'avoir encore des silhouettes et des gueules d'ados.

Un gémississement féminin nous interrompt. Je pivote ma tête et croise le regard gêné de la fille qui vient de le pousser. Amusée, elle tente de calmer les ardeurs de son copain en le repoussant gentiment, mais celui-ci semble bien décidé à continuer de se frotter à elle en la plaquant contre le mur. Les voir chaudement enlacés me donne envie, je les observe avec insistance au point d'en oublier que Jake est là. Je sens soudain un souffle sur mon cou, et au moment où je porte à nouveau mon attention sur mon interlocuteur, mon corps se retrouve pressé contre le sien. En réponse à ce contact inattendu, un hoquet de surprise s'échappe de ma bouche et mon cœur bat à se rompre. Mon partenaire de ce soir m'enlace sensuellement. Ses paumes glissent sur mes reins dessinant le galbe de mes fesses. D'un coup sec, il attire mon bassin vers le sien tandis que sa tête se love dans mon cou. Les chatouillements sur ma carotide laissent place à des frissons ardents et je sens sa verge durcir à travers son pantalon. Une décharge électrique foudroie aussitôt mon entrejambe. Nos respirations s'exacerbent au point de couvrir le bruit de la musique dans mes tympans. Je perds brusquement la raison, enivrée par les mouvements sensuels qu'il effectue sur mon bas ventre. J'ai terriblement envie qu'il me pénètre, là tout de suite, au lieu de ça, il s'arrête et s'écarte de moi. Nos prunelles se dévorent. Affamée, je fixe

ses lèvres charnues dans l'espoir d'y goûter, mais à la place c'est la pulpe de son pouce qui glisse sur les miennes pendant que ses doigts frôlent ma joue. Ces effleurements sont si agréables que j'en ferme les paupières. Lorsque je les ouvre, j'aperçois une expression dans son regard qui m'interpelle : de la frustration. Celle-ci se métamorphose rapidement. Jake semble agacé. Je comprends ce qui se passe quand il porte sa main dans son dos et qu'il en extirpe son téléphone, venant de la poche arrière de son jeans. Vraisemblablement, il a reçu un appel insistant.

— Désolé, je dois répondre.

Il colle son appareil sur l'oreille droite après avoir décroché, puis s'éloigne. Sans le quitter des yeux, je reste plantée contre le mur, frustrée. Il coince son téléphone avec son épaule, le temps de récupérer une clope d'un paquet de cigarettes. Il s'empresse de l'allumer à l'aide d'un briquet et de tirer dessus. Je ne sais pas ce qui se passe, mais il semble à cran. Quelques minutes plus tard, le voilà de retour. Malheureusement, c'est pour m'annoncer une mauvaise nouvelle.

— Je peux pas rester, navré, il faut que je parte.

— Ah... d'accord.

La déception se lit sur mon visage, mais également sur le sien, ce qui me rassure, je me dis que ce n'est que partie remise. Il caresse ma joue furtivement avec ses doigts comme il a l'habitude de le faire, puis se tire en me laissant en plan toute seule. Démoralisée, je le regarde s'éloigner et disparaître de ma vue derrière la porte. Un soupir s'échappe de ma bouche. Voir l'autre gars toujours scotché à la fille me file un vague à l'âme terrible, aussi je ne reste pas et retourne dans le vacarme infernal, bien malgré moi. Comment font les gens pour travailler dans un tel endroit ? J'ai envie de me boucher les oreilles tellement la musique est forte. Mon principal objectif, à présent, est de retrouver Rory et de m'en aller d'ici. Je n'ai plus envie de

me taper un mec au hasard, je sais de qui j'ai besoin, mais c'est mort pour ce soir, il a sûrement été appelé pour une urgence dans le cadre de son travail. En direction des toilettes, je slalome entre les corps qui se dandinent. J'espère que Rory y est toujours. Lorsque j'ouvre la porte, je tombe sur un nouveau couloir, à la différence que dans celui-là il n'y a pas un couple, mais au moins une dizaine, dont un avec deux nanas qui s'embrassent langoureusement. Je sais qu'au fond, sur la gauche il y a les W.C. pour hommes et à droite ceux des femmes. Il faut donc que je m'engouffre dans ce baisodrome improvisé. En passant, je ne peux me retenir de jeter un œil aux ébats amoureux que je croise et qui me rendent jalouse. Tout à coup, je m'arrête, stupéfaite. J'ai finalement trouvé Rory qui a visiblement fini de faire pipi puisqu'elle est maintenant en charmante compagnie avec un Afro-Américain. Le gars a le sang chaud. En plus de simuler un coït, il lui mange littéralement la langue. Je sens que ma coloc ne va pas vouloir rentrer tout de suite ou du moins avec moi. Quand enfin elle remarque ma présence, j'en profite pour lui signifier que j'ai l'intention de m'en aller.

— OK ! Rentre bien ! me lâche-t-elle avant de reporter son attention sur le type.

Après un passage aux vestiaires pour récupérer mon sac, je prends le chemin de la sortie. Le calme qui règne dehors produit un tel contraste avec l'intérieur que j'en suis presque étourdie. Mes tympan bourdonnent, c'est désagréable.

La lumière des réverbères éclaire mon trajet jusqu'à ma résidence. Un bon quart d'heure plus tard, m'y voilà. Arrivée dans le hall, je presse l'interrupteur afin d'allumer le plafonnier puis je monte les marches et continue ma route jusqu'à mon appart. Mon esprit est ailleurs, resté en compagnie de Jake qui occupe toutes mes pensées. Machinalement, j'ouvre

et entre. Soudain, tout se déroule à une vitesse folle. Je n'ai pas le temps de réagir ni d'appuyer sur le bouton pour éclairer la pièce, que je me retrouve bousculée par-derrière puis amenée face contre le mur. Une grande paume couvre ma bouche. Mon sac en tombe par terre. Horrifiée, je comprends immédiatement qu'il s'agit d'un homme. Il referme la porte avec son coude. Je suis prise au piège chez moi. Terrorisée, je tremble tellement que mes membres s'engourdissent.

— Shh, c'est moi, Amanda.

Ce murmure... C'est lui ! Le cœur battant, je pousse un soupir de soulagement contre sa main qui m'empêche toujours de pouvoir crier. Il libère ma bouche et son bras glisse de façon à se plaquer contre ma clavicule tandis que l'autre encercle ma taille.

— Vous m'avez fait peur !

— Que puis-je faire pour me faire pardonner ? chuchote-t-il.

Sa question me trouble et je ne sais pas quoi répondre. Me montrer son visage ?

— Je sais ce qu'il vous faut, susurre-t-il avant de me pincer le cou avec ses lèvres.

Sa main quitte mon épaule et ses doigts soulignent la courbe de ma poitrine. Au passage, son pouce effleure la partie la plus sensible. Ce qui la stimule. À cet instant, je sais précisément pourquoi il est là et ce qu'il compte faire. Sa bouche balaie ma joue de baisers voluptueux. Une morsure sur le lobe de mon oreille puis sur ma carotide, en même temps que ses mains caressent mes seins et mon ventre. Il est si sensuel que je m'abandonne complètement à lui. Est-ce qu'il va me prendre, là, contre le mur ?

D'un mouvement, je recule mon bassin afin que mes fesses touchent le sien. Ma sécrétion coule aussitôt en sentant son sexe comprimé dans son

pantalon. Je n'ai qu'une hâte, qu'il le libère et le frotte sur ma culotte trempée, mais à la place c'est son index qui vient presser mon clitoris après une incursion sous le pan de ma robe. J'en pousse un gémissement. Il appuie à nouveau et effectue de petits cercles. La même chose se produit sur un de mes mamelons qu'il vient de sortir du tissu. C'est si bon que ma respiration se fait plus rapide. Je n'ose pas le lui demander et pourtant je meurs d'envie qu'il me pénètre. Excitée, je me dandine contre lui. Ne tenant plus, je porte mes mains sur mes hanches pour agripper mon sous-vêtement et le baisse. J'entends aussitôt le bruit de sa ceinture qu'il défait, puis celui de sa fermeture éclair. Revêtue d'un préservatif, sa verge glisse contre mes lèvres humides. Elle est imposante. J'attendais tellement ce moment que mon vagin en palpite, impatient. À l'aide de mes paumes posées sur la paroi, je me cambre davantage, mais quelque chose s'enroule autour de mon cou pour me redresser. C'est une lanière en cuir. Je suppose que c'est sa ceinture. La surprise excite mes seins, je ne m'attendais pas à ce genre de pratique. Il la resserre peu à peu. Lorsque je suis sur le point de suffoquer, il relâche la pression et me pénètre si brusquement que j'en pousse un cri. À cause de l'étranglement qu'il a effectué, mon sang pulse dans mes veines. Mon cœur bat à vive allure. Haletante, je gémis à chaque coup de reins qu'il me prodigue tandis qu'il pousse des râles de plaisir. Sa fougue n'a plus de limite. Je sens qu'il va jouir et je veux l'accompagner dans ce moment. À la recherche d'une ultime excitation, mes doigts se portent sur mon clitoris. Par mégarde, ils touchent son membre. Il les a sûrement sentis, car à la seconde d'après, sa main les presse sur mon bas ventre. Une décharge électrise tout mon corps, j'atteins l'orgasme tandis que son sexe est pris de spasmes. Je crie ma jouissance en même temps qu'il exprime la sienne. Son souffle brûlant s'écrase sur mon cou, il est essoufflé autant que moi. Je me sens si bien qu'un sourire incontrôlable se dessine sur mon visage. Tandis

qu'il se retire, je me blottis contre sur le mur, tentant désespérément de retrouver une respiration normale. Je vais devoir me mettre sérieusement au sport si je ne veux pas mourir d'une crise cardiaque lors d'un prochain ébat. Alors que je songe déjà à recommencer, j'entends que la porte s'ouvre puis se ferme.

Il s'en va ?

Je me retourne brusquement et plisse les yeux pour tenter de discerner quelque chose dans la pénombre. En effet, il est parti. J'appuie sur l'interrupteur et la lumière m'aveugle un court instant. Par terre, sur le carrelage la capote baigne dans nos semences respectives. Je suis stupéfaite qu'il y en ait autant et me mets à en rire. J'ai intérêt à tout nettoyer avant que Rory se ramène. Sans tarder, je remonte ma culotte et attrape mon sac. J'en extirpe mon téléphone, curieuse de savoir l'heure qui l'est.

Minuit dix. Tiens, j'ai reçu un SMS.

Intriguée, je déverrouille mon écran. Mes sourcils se froissent en découvrant que c'est Jake qui me l'a envoyé vers vingt-trois heures trente, juste avant que je ne quitte la discothèque. Les premiers mots me font peur et quand je l'ouvre pour le lire dans son intégralité, l'effroi me frappe.

Ne rentrez pas maintenant.

Ne rentrez pas maintenant ? Qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai du mal à comprendre pourquoi il m'a envoyé un tel message si c'est pour me suivre jusqu'ici et me faire l'amour. Une pensée terrifiante me traverse l'esprit.

Et si ce n'était pas Jake mon sauveur ?

Paniquée, je me rue vers la fenêtre et regarde frénétiquement en direction de la route à la recherche d'une voiture en mouvement ou de quelqu'un. Une grosse berline noire quitte la place où elle était garée, mais je ne parviens pas à voir le conducteur, ni même la plaque d'immatriculation. J'angoisse à l'idée d'avoir fait l'amour à un inconnu.

Non, c'est impossible ! C'est forcément lui ! Mais pourquoi m'aurait-il écrit ça ? Pour me faire douter ?

Il faudrait que je l'appelle ou que je lui écrive un SMS pour en être sûre, mais quoi lui dire ? Est-ce que c'est bien vous qui venez de me baiser ? C'est stupide ! Je commence à taper un début de phrase puis l'efface. Mes yeux sont rivés sur les quatre mots qu'il m'a écrits... et si je rebondissais dessus ?

Pourquoi ?

Je clique sur envoyer et attends sa réponse. Ma question est simple, mais j'espère qu'il va en profiter pour parler de ce qui vient de se passer. Encore faut-il que ce soit bien avec lui que ça se soit produit. Cinq minutes passent puis dix. Ce silence me pèse. Je commence à m'imaginer toutes sortes de scénarios tous plus pourris les uns que les autres. Peut-être que c'est une sorte de jeu sado masochiste auquel il joue et dans lequel il m'a entraînée. Comment savoir ? Comment en être sûre ? Si je le lui demande, rien ne l'empêche de me mentir et je ne serai pas plus avancée. Le temps défile.

Il faut que je me secoue, je ne vais pas rester plantée là toute la nuit à attendre. Rory va finir par rentrer.

Je vais dans la cuisine pour récupérer un petit sachet en plastique et un paquet de lingettes nettoyantes. Accroupie à côté de la porte, je saisis le préservatif échoué sur le carrelage, afin de le placer dans le sac. Tout ce sperme me fait halluciner. Rien que de penser qu'il aurait pu se retrouver en moi m'excite. J'en salive. Suis-je folle ? Si ça se trouve, ce type qui m'a fait l'amour n'est pas Jake. Je nettoie du mieux que je peux, puis jette le tout à la poubelle en prenant soin de l'enfouir sous des détritrus. Il ne faudrait pas que ma coloc tombe dessus par hasard.

Après une bonne douche, je file au lit. Le téléphone posé à côté de ma tête sur le matelas, j'attends une réponse. Mes paupières sont lourdes, je

sens que celle-ci ne viendra pas avant que je m'endorme.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Une serviette nouée autour de la taille, je sors de la salle de bains en traînant des pieds jusqu'à ma chambre. Le moral dans les chaussettes, je scrute pour la énième fois mon téléphone portable avant de le balancer sur lit, puis ouvre mon placard à vêtements. Jake n'a pas répondu à mon message et ça a de quoi me faire déprimer. Si c'est bien lui avec qui j'ai eu une relation sexuelle hier soir, alors son silence n'est pas bon signe ; Léo m'avait fait le même coup. Et si ce n'est pas lui, j'ai de quoi m'inquiéter aussi, parce que ça voudrait dire que j'ai couché avec un inconnu et que Jake n'est pas mon héros mystérieux contrairement à ce que je croyais. Mon esprit est si embrouillé par tout ça que j'ai l'impression d'être toujours en train de me noyer.

C'est décidé, la prochaine fois que ce gars me serre par-derrière, je me retourne ! Fantasma ou pas, promesse ou pas, il faut que je sache qui il est ! Si tant est que je sois amenée à le rencontrer à nouveau, peut-être que je n'en aurai plus l'occasion si son but était uniquement de s'envoyer en l'air avec moi en fin de compte.

Après avoir mis des sous-vêtements, j'enfile un pantalon et un t-shirt blanc. C'est dimanche aujourd'hui et je ne compte pas sortir, même si Rory me supplie de l'accompagner quelque part. Je n'entends toujours pas de bruit venant de sa chambre. Je n'ose pas aller frapper à sa porte pour voir si elle y est. Si ça se trouve elle dort et peut-être que c'est en charmante compagnie. Ce n'est qu'au moment du repas, vers midi, que je me décide à toquer pour savoir si je dois lui préparer à manger à elle aussi ou pas. Comme je le supposais, elle n'est pas là et son lit n'est pas défait. Elle doit

probablement être à l'hôtel en train d'émerger de sa nuit mouvementée ou chez ce type s'il a préféré l'emmener chez lui.

Au moins, il ne s'est pas barré comme un voleur, lui !

C'est donc seule que je prends mon déjeuner. J'en profite pour regarder un peu la télé et par malheur je tombe sur un épisode de Charmed que j'ai déjà vu pour la cinquième fois, mais que je ne peux m'empêcher de visionner à nouveau. Je le finis, vautrée sur le canapé. Alors qu'un autre commence, j'entends du bruit dans l'entrée. Probablement Rory. Il n'en faut pas davantage pour me faire entendre raison. *Allez debout !* Aussitôt, j'éteins le poste et me lève afin d'aller l'accueillir. Mais alors que je m'attendais à pouvoir la chambrer, mon cœur se serre en la voyant arriver le visage dégoulinant de mascara et les yeux rougis.

— Rory ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle ne répond pas et se précipite vers moi en pleurs. Instinctivement, je lui ouvre mes bras pour lui faire un câlin. Ses sanglots se répercutent en moi comme des coups de couteau. Je ne l'ai jamais vraiment considérée comme une amie, mais la voir dans un tel état m'affecte pourtant. Affligée, je ne sais pas quoi lui dire pour lui remonter le moral, je présume que ça s'est mal passé finalement avec le gars qu'elle a rencontré en discothèque. Avec ma paume, je caresse l'arrière de son crâne de haut en bas. Mes doigts se fondent dans sa crinière blonde.

— Oh, Amanda, si tu savais, sanglote-t-elle.

— Je suis là si tu as besoin d'en parler.

Après de longues minutes à vider son stock de larmes, elle finit par se confier.

— C'était tellement bien, putain ! On a discuté, on s'est trouvé plein de points communs, on a ri, on a même chanté, puis on a fait l'amour, deux fois ! Je pensais que c'était le début d'une belle histoire, mais... au moment

de partir tout à l'heure, je lui ai proposé qu'on s'échange nos numéros pour qu'on puisse se revoir et là il m'a sorti : désolé, c'est pas dans le deal ! Je lui ai demandé pourquoi il me disait ça et il m'a répondu que si je veux le revoir il va falloir que je lui file des ronds, car c'est comme ça que ça marche. Et tu me connais, je suis pas du genre à me laisser marcher dessus, alors je me suis énervée et il a fini par me sortir que c'était un gars qui l'avait payé pour que je couche avec lui ! Tu te rends compte ? Quel salaud !

Ce qu'elle vient de me dire me fait un choc. Pauvre Rory.

— Et ce type qui l'a payé c'est qui ?

— Hein ? Non, mais tu crois vraiment qu'un type va payer un mec pour coucher avec moi ? C'est des conneries et c'est un salopard de menteur ! Il savait pas quoi dire pour me faire partir de chez lui, alors il a inventé ce mensonge à la con ! Et il voulait pas en démordre ! Je te promets Rory, on m'a payé ! C'était cool avec toi, mais moi j'ai besoin de fric et il m'en a filé. Et blablabla ! Connard !

Elle se remet à pleurer et je ne sais pas quoi en penser.

— Je suis dégoûtée, Amanda ! Il m'avait dit qu'il avait hâte de me présenter à sa petite sœur, car il était persuadé qu'on allait bien s'entendre. Soi-disant qu'il n'avait jamais eu un coup de foudre comme ça... et moi, comme une conne j'ai cru à tous ses bobards ! Il s'est bien foutu de ma gueule !

— Je suis désolée, Rory. Tu devrais porter plainte, faut pas qu'il s'en tire comme ça.

— Tu parles ! Les flics ont d'autres choses à foutre que de s'occuper d'une histoire de cœur !

— C'est pas une histoire de cœur ! Ce mec a abusé de ta confiance.

— Ouais, mais il m'a pas forcée à coucher avec lui. J'étais consentante.

— S'il a vraiment été payé comme il le prétend, tu peux l'envoyer en prison. On a la chance de vivre en Californie où la prostitution est interdite !

— Ça sera sa parole contre la mienne. J'ai aucune preuve et il est capable de changer sa version, une fois devant les poulets. Laisse tomber, Amanda. J'aurais pas dû croire à ses conneries. Tout était trop beau pour être vrai, j'aurais dû me méfier. Je vais prendre un bain, ça me fera du bien.

Rory me quitte, l'âme en peine. La voir ainsi me brise le cœur. J'aimerais tellement pouvoir l'aider, mais il n'y a rien que je puisse faire, à part l'écouter. Si j'avais ce gars devant moi, je lui exploserais la gueule, ou du moins j'essaierais... Avec ma force de mouche, ce n'est pas si facile de se battre contre un homme.

Après son bain, Rory est allée se coucher, elle avait besoin de se reposer de cette nuit éprouvante. Ne voulant pas la réveiller, je suis sortie me promener finalement. J'adore lécher les vitrines et rêvasser devant des vêtements bien trop chers pour moi. Pour éviter toute tentation, j'ai laissé mon sac à l'appart. Pareil pour mon téléphone, je commençais à devenir folle à le regarder toutes les cinq minutes. En traversant, mon attention se porte justement sur la rue adjacente. C'est celle-là qui mène au commissariat. Est-ce que Jake travaille aujourd'hui ? Est-ce que je ne devrais pas demander l'avis d'un policier pour aider Rory ? Je ne sais pas vraiment ce qui me pousse à le faire, mais finalement je décide d'y aller, plutôt que de rentrer tout de suite. Dès que je m'approche du bâtiment, mes yeux cherchent Jake partout. Idem lorsque j'y entre, puis mon attention se porte vers l'agent de l'accueil, car c'est un homme cette fois.

— Bonjour. Euh... excusez-moi, j'aurais besoin d'une information, s'il vous plaît.

— Bonjour. Oui, laquelle ? Je vous écoute.

— Eh bien, je... j'ai une amie qui a rencontré un type en discothèque hier soir... et euh... ils ont eu une relation sexuelle, or il s'avère que le gars en question est... enfin il lui a menti sur lui et...

— Il l'a agressée sexuellement ?

— Non, enfin... mon amie m'a dit que non, mais il a menti sur lui, et je voulais savoir si mon amie pouvait porter plainte ou...

— Porter plainte parce qu'il lui a menti ? s'enquit-il affublé d'un rictus aux lèvres.

— Il n'y a pas que ça... ce type l'a fait pour l'argent.

Il tique.

— Attendez, j'ai du mal à vous suivre là.

— Il a couché avec elle contre de l'argent !

— Elle l'a payé ?

— Non ! Ce n'est pas elle qui l'a payé ! C'est un autre gars ! En tout cas, c'est ce qu'il prétend.

— Et pourquoi est-ce qu'il aurait fait ça ?

Le sourire qu'il affiche sur son visage par intermittence commence à m'agacer.

— Mais j'en sais rien pourquoi ! Je veux juste savoir si mon amie peut porter plainte contre ce type !

— Hey ! Calmez-vous !

— C'est bon, Dan, laisse, je vais la prendre.

Cette voix.

Je tourne ma tête brusquement dans sa direction et aperçois Jake qui surgit d'un des couloirs. Visiblement, mon cri d'énervement est arrivé jusqu'à ses oreilles et l'a fait venir. Mon cœur se met à battre à toute vitesse.

— Tu veux que je relève son identité ? demande son collègue.

— Non, c'est bon. Venez, mademoiselle.

Il m'invite à le suivre et je m'exécute. Je commence à ressentir toutes les affres habituelles : les mains moites, les fourmillements dans les jambes, le sang qui pulse dans mes veines, la bouche sèche, la gorge nouée, rien ne manque. J'ai beau être derrière lui, ce n'est pas son cul que je mate, mais son crâne. Il passe sa main droite dans ses cheveux le long de sa tempe. En général quand un mec fait ça c'est soit qu'il cherche à séduire, soit qu'il est nerveux. Étant donné qu'il est de dos, je pencherais plutôt pour la deuxième hypothèse. Il entre dans une pièce et quand je pénètre à l'intérieur, je me rends compte que ce n'est pas une salle de déposition comme celle d'hier. Il y a juste un bureau et des tas de placards à tiroirs.

Une salle d'archives ?

Il ferme la porte derrière moi et envisage d'aller vers le bureau, mais je l'interpelle.

— Je... je ne suis pas venue déposer plainte... en fait... je voulais seulement des informations pour une amie...

Il se tourne vers moi, hébété. Ses yeux verts me fixent et ça me trouble tellement que j'en ai des suées.

— Une amie ?

— Oui... euh... elle a rencontré un gars, hier soir... et...

Je me rends subitement compte que je suis en train de raconter, pour la deuxième fois en l'espace de cinq minutes, ce que Rory m'a confié. À ce train-là, toute la ville va finir par le savoir, et ce n'est sûrement pas ce qu'elle attendait de moi lorsqu'elle m'a fait ces confidences.

— Désolée, je me rends compte que je suis en train de me mêler de ce qui ne me regarde pas en cherchant à aider une amie qui a eu des soucis. Je n'aurais pas dû venir là...

— Votre amie, c'est la blonde avec qui vous dansiez ?

Il m'a regardée danser...

— Oui, c'est elle.

— Vous dites qu'elle a eu des soucis ? De quel genre ?

Contrairement à son collègue, son air est grave. Il semble vraiment empathique vis-à-vis du problème. Alors que je n'ai qu'une envie c'est de lui demander des comptes au sujet de son message d'hier et de son absence de réponse au mien, je mets mon égoïsme de côté et pense d'abord à Rory.

— Elle a rencontré un type qui lui a fait croire qu'il s'intéressait à elle et au petit matin il a voulu qu'elle s'en aille de chez lui.

— Ça malheureusement, ce sont des choses qui arrivent. Si elle était consentante pour coucher avec, ce n'est pas recevable en tant que plainte.

— Oui, je sais bien. Ce qu'il y a c'est que ce gars lui a dit qu'il avait été payé par quelqu'un pour qu'il passe la soirée avec elle.

Il froisse les sourcils, intrigué et interloqué par ce que je viens de préciser. J'en profite donc pour continuer.

— Si ce gars a couché avec elle contre de l'argent, c'est de la prostitution... et le type qui l'a payé est complice. Je voulais savoir si ça, ça pouvait être un motif de plainte. Mon amie est vraiment très affectée par ce qui s'est passé et...

— Je comprends.

Le visage baissé, il se gratte la joue avec son index. Si j'étais DRH, je dirais qu'à la vue de son comportement, il semble très nerveux et embarrassé. Est-ce ma présence qui le met dans cet état ?

— Vous pensez que ça vaut la peine qu'elle porte plainte... ou... ?

— Malheureusement, il a très bien pu mentir. Dans ce cas, elle perdrait plus son temps qu'autre chose, déplore-t-il en me regardant.

— D'accord, je vois.

— Navré.

Je pince les lèvres de déception. Affaire Rory Spelling classée sans suite. Au moins, j'aurais essayé. À mon tour maintenant !

— Euh... au fait... pourquoi vous m'avez envoyé ce message hier ?

— Un message ?

Il va me faire croire qu'il a oublié ?

À cet instant, je me maudis d'avoir laissé mon téléphone à l'appart. Si je l'avais eu sur moi, j'aurais pu lui montrer son SMS.

— Vous m'avez dit de ne pas rentrer chez moi maintenant. Ne me dites pas que vous avez oublié.

— Je n'ai pas oublié, non

— Pourquoi vous m'avez envoyé ça ?

— Parce que... Parce que je... hmm

Son hésitation me fait vriller. Il est en train de chercher une excuse bidon. Je souffle d'agacement.

— OK, c'est bon, j'ai compris. Vous vous payez ma tête !

Irritée, je tourne les talons pour m'en aller, mais il attrape mon poignet pour me retenir. Surprise, je me retourne vers lui sur-le-champ. Ses yeux verts dardent les miens avec intensité.

— Je ne me moque pas de vous, Amanda.

Il m'a appelée par mon prénom, comme mon sauveteur, ce qui me laisse sans voix. Je jette un coup d'œil vers ses doigts qui me retiennent et tout ce qui s'est passé hier soir dans l'appart me revient en tête. Je me mets à rougir tandis que ma respiration s'exacerbe, et c'est dans un état second que je plonge mes prunelles à nouveau dans les siennes.

— Fait chier, soupire-t-il soudain.

— Hein ?

À peine ai-je ouvert la bouche pour exprimer mon étonnement qu'il s'en empare en plaquant ses lèvres contre les miennes. Assoiffées, nos langues

se touchent avant d'effectuer une danse endiablée. Après une longue minute, il recule sa tête afin de mettre un terme à cette passion naissante, mais j'en veux davantage. Affamée, je m'avance pour poursuivre notre échange langoureux. Surpris d'abord, il finit rapidement par se laisser emporter par ma fougue. Je colle mon bassin contre le sien et sentir qu'il bande me rassure. Sans hésiter, je me frotte à lui.

— Je suis en service, souffle-t-il au moment de reprendre sa respiration.

— Quel dommage ! souris-je entre ses dents.

— Quelqu'un approche !

— Merde !

Nous nous séparons et nous éloignons brusquement l'un de l'autre lorsque soudain la porte s'ouvre. Une agente de police nous regarde tour à tour, estomaquée, avant de se décider à parler.

— Excusez-moi, je suis venue chercher un dossier, mais je peux repasser plus tard si...

— Non, non, c'est bon, je... j'allais m'en aller de toute façon, dis-je embarrassée avant de jeter un coup d'œil vers Jake qui l'est aussi. Merci de m'avoir renseignée, monsieur l'agent.

— Euh... de rien, mademoiselle.

Je m'en vais, frustrée de devoir partir, mais également heureuse de ce qui vient de se passer. Ce baiser m'a mis du baume au cœur, même si j'ai du mal à comprendre les mystères dont Jake Spencer s'entoure.

CHAPITRE 15

Je déteste les lundis et celui-ci ne déroge pas à la règle. Me lever du lit a été si pénible que je suis d'une humeur massacrant aujourd'hui. J'ai passé une bonne partie de la nuit à fantasmer sur Jake et à me masturber par la même occasion. Parfois, je me surprends moi-même à avoir autant de pensées lubriques. Je m'assis à mon bureau, après avoir balancé un bonjour auquel aucun de mes collègues présents ne répond. Ce manque de politesse de leur part a pour conséquence de m'énervé jusqu'à ce que je finisse par admettre que j'aurais pu faire l'effort de rendre ma voix un peu plus audible et chaleureuse à mon arrivée dans l'open space. Je constate que mon voisin de labeur n'est pas encore là. Est-ce qu'il est en retard ou a-t-il donné sa démission ? Je suis sûre que personne à part Smith et moi ne remarquera son absence. Mon ordinateur enfin allumé, je commence par ouvrir la messagerie afin de lire mes mails. Une dizaine s'affichent en gras dans la boîte de réception, mais l'un d'eux me fait sursauter. Il a été envoyé par Alexander Greene à huit heures dix-sept. Qu'est-ce qu'il veut ? Ignorant tous les autres messages, je clique dessus. Il s'ouvre. Putain ! Je suis convoquée à neuf heures et demie dans son bureau. Mon cœur s'emballe aussitôt et mon corps se saisit d'angoisse. Est-ce qu'un client s'est plaint de moi ? Est-ce que c'est à cause de mon retard de l'autre jour ? A-t-il l'intention de me virer ? Cet entretien me met tellement en panique qu'il m'est impossible de faire quoi que ce soit de productif en l'attendant. Dès neuf heures et quart, je me lève de mon bureau, puis arpente les couloirs jusqu'au secrétariat de Greene. Je me présente à son assistante qui me notifie que je suis en avance et qui me demande de patienter. Anxieuse, je

prends place sur une chaise située à côté du mur et pose mes paumes sur mes genoux autant pour les essuyer que pour me donner une contenance. Lorsque Janet saisit son téléphone, je comprends que mon heure a sonné. Elle avertit son patron de ma présence, puis repose le combiné avant de m'informer que je peux entrer. C'est l'estomac noué que je m'introduis dans la pièce. La secrétaire referme derrière moi, car je suis dans un tel état de stress que j'ai oublié de le faire. J'ai l'impression d'être prise au piège dans la cage du lion. Il est là, assis à son bureau, les mains jointes devant son menton. Son regard glacial me dévisage avec tant d'insistance que je ne lâche qu'un bonjour monsieur.

— Bonjour, mademoiselle Carter, asseyez-vous, je vous prie, m'intime-t-il après avoir posé ses bras à plat.

J'obéis à son ordre sans broncher. Tendue, je fixe mes pieds, puis coince une mèche de cheveux derrière mon oreille avant de lever le nez. Rebelote, nos prunelles se croisent. Ses yeux bleus sont comme des lames d'acier. Elles me transpercent d'une façon dérangeante et déstabilisante. D'autant plus qu'il ne dit rien. J'entremêle mes doigts gelés sur mes cuisses. Le velours de ma jupe noire les réchauffe et me procure un peu de réconfort. Depuis la dernière fois, une pile de dossiers s'est formée devant lui. Il y a toujours son stylo, celui qu'il m'avait proposé pour écrire ma lettre de démission. Il est vêtu d'une belle chemise blanche nouée au col par une cravate grise et sa veste de costume est accrochée sur l'un des bras du porte-manteau.

— Vous avez l'air tendue.

— Un peu...

— Je vous impressionne tant que ça ?

— Il y a juste que... je ne sais pas pourquoi vous m'avez fait venir.

— Vous avez un problème avec la politesse, mademoiselle Carter ?

— Euh... pardon ?

— L'autre jour, je vous ai surprise à arriver sans dire bonjour à vos collègues.... et à ce qu'il paraît ce n'est pas la première fois. Vous entrez dans mon bureau sans me tendre la main...

— Oui... pardonnez-moi, ce n'est pas volontaire, je suis...

— Ce n'était pas volontaire samedi soir non plus ? Vous avez bien remarqué ma présence, pourtant.

Les yeux écarquillés, je me fige. Je m'attendais à tous les reproches possibles sauf à celui-là. En réponse à mon mal être visible, un rictus amusé s'affiche au coin de ses lèvres.

— Je ne voulais pas vous déranger, j'argumente.

— Vous ne m'auriez pas dérangé, mademoiselle Carter.

À mon grand étonnement, il se met debout et attrape un paquet de cigarettes qui traîne à côté de son clavier. A-t-il l'intention de fumer ici, alors que c'est interdit de le faire sur son lieu de travail sauf dans les espaces réservés à cela ? Il contourne son bureau. En passant, il appuie sur l'interrupteur d'un appareil rectangulaire que je prenais pour un radiateur soufflant, mais qui semble finalement être un purificateur d'air. Il allume sa clope à l'aide d'un briquet qu'il pose, avant de se poster juste en face de moi, le cul appuyé contre le rebord de son bureau. Il tire une bouffée qu'il expire ensuite en direction de l'absorbeur de fumée.

— J'ai été surpris de vous croiser dans cet endroit. Je ne pensais pas que vous étiez du style à fréquenter ce genre d'établissement.

En quoi ça le regarde ? De quoi il se mêle ?

L'arrogance de sa question et de sa posture me dérange.

— Vous envisagez de me mettre un avertissement, parce que je suis allée en discothèque ? Vous auriez préféré que je passe la nuit à travailler ?

Il pouffe de rire et tape sur son tube afin d'en faire tomber la cendre dans le cendrier en verre qui se trouve près de la pile de dossiers.

— Je n'ai pas l'intention d'aller jusque-là, et vous avez bien le droit de prendre du bon temps en dehors de vos heures de travail.

— Cela me rassure.

— Vous devriez apprendre à être un peu plus sociable avec vos collègues, cela dit.

Il marque un point, je reconnais que je ne cherche pas du tout à m'intégrer ni à lier des amitiés au sein de l'entreprise, mais je ne vais pas me forcer si je n'en ai pas envie. Il ne vaut mieux pas le contredire, cependant.

— Je tâcherai de faire des efforts.

— De quels genres ? Vous seriez prête à aller jusqu'où... pour satisfaire mes exigences ?

Sa question à double sens, puis sa façon de me fixer en même temps qu'il tire sur sa cigarette me déstabilisent complètement. Je ne sais pas quoi lui répondre. Intriguée, je le dévisage.

— Levez-vous, mademoiselle Carter. Je voudrais vous montrer quelque chose, précise-t-il en se tournant légèrement afin de fouiner dans un tas de papier.

Rassurée, je me redresse et m'avance à côté de lui vers son bureau. Il pose un mail imprimé devant moi. Je rive les yeux dessus.

— Ce prospect souhaiterait une présentation de notre entreprise, m'informe-t-il.

— Euh... C'est le travail d'un commercial.

— Je sais bien, mais j'aimerais voir de quoi vous êtes capable.

Interloquée, je le regarde en froissant les sourcils. Je n'ai aucune envie d'aller sur le terrain. Si je l'avais voulu, j'aurais demandé à changer de

poste.

— Ce n'est pas dans mes fonctions, je ne suis qu'assistante.

— Vous n'avez pas d'ambition ? C'est une bonne occasion de faire vos preuves.

— Je ne souhaite pas devenir commerciale.

— Et que souhaitez-vous dans ce cas ?

— Euh... je ne sais pas.

— Il n'y a pas un poste qui vous fait... envie ? me demande-t-il en écrasant son mégot.

Sa question m'interpelle. Ce type est vraiment étrange. Il me fait des reproches, et la minute d'après me laisse miroiter une promotion. Mon esprit se met à réfléchir à cette éventualité. Gagner plus d'argent me tenterait bien. Perdue dans mes pensées, je me ressaisis tout à coup en me rendant compte qu'il est à présent debout à côté de moi. Je me tourne vers lui et réalise à quel point sa prestance est impressionnante. Je sens mes joues s'empourprer chaudement.

— Si vous souhaitez un travail plus valorisant... ça peut... s'arranger...

Soudain, retenue au niveau du poignet, ma main gauche est amenée lentement vers son sexe. Qu'est-ce qu'il est en train de se produire ? J'en suis tellement choquée que je mets quelques secondes à réagir. J'oppose une résistance et tente de me libérer, mais il resserre son emprise et tire sur mon bras. Ma mâchoire est comme anesthésiée, je n'arrive pas à lui dire d'arrêter. Crispée, je le fixe. Ses prunelles sont avides de sexe. Mes doigts vont bientôt le toucher et je n'en ai pas envie. Dans un instinct de survie, je prends conscience que ma main droite est libre. Avec elle, je le gifle de toutes mes forces. Son visage s'en retrouve dévié sur le côté. À son expression, je vois qu'il en est aussi surpris que moi, il en a même relâché mon poignet. Réalisant que je viens de frapper mon patron, je ne sais pas

quoi dire, j'ai peur de sa réaction, et cette crainte est si viscérale que je ne reste pas une minute de plus et m'en vais sur-le-champ. À vive allure, j'arpente les couloirs jusqu'à l'open space, et m'assois aussitôt.

— Bonjour, Amanda.

Je sursaute. C'est mon voisin qui est finalement arrivé pendant mon absence. Je le dévisage, encore sous le choc de ce qui vient de se passer.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Euh... oui, oui... bonjour.

Non, en fait ça ne va pas du tout ! Je viens de gifler mon patron — et il l'a bien mérité — mais j'ai aucune envie de me faire virer à cause de ce connard ! J'en reviens pas de ce qui vient de se produire. Ce type est si arrogant qu'il n'a aucune limite et se croit tout permis ! Quel fumier !

À cause de cet incident, j'ai stressé toute la journée, terrifiée à l'idée qu'il me convoque. Smith me regardait bizarrement par moment, mais ce n'est pas inhabituel venant d'elle.

À présent, il est l'heure pour moi de m'en aller, hors de question que je reste une minute de plus. J'éteins mon ordinateur, range mon bureau, puis attrape mon sac. Lorsque j'accroche l'anse à mon épaule, je baisse les yeux sur mon haut blanc moulant. C'est peut-être ça qui l'a excité.

Non, mais ça va pas ? Qu'est-ce que je suis en train de faire ? De lui trouver des excuses ? Quelle conne !

Je traverse l'open space en lâchant un au revoir sans attendre de réponse de personne. Je suis la première à partir, cela fait mauvais genre, mais je m'en fiche. Cette fois j'ai une bonne raison pour ne pas avoir envie de rester davantage. J'arpente les couloirs en direction de l'ascenseur. Arrivée devant, j'appuie sur le bouton d'appel et poirote. Lorsque la porte s'ouvre enfin, je m'y engouffre. Dans mon dos, je sens que quelqu'un est entré en

même temps que moi. Je me retourne et à cet instant la terreur me liquéfie sur place. Les yeux écarquillés, je découvre avec horreur que Greene me fait face. La cage se referme. Il appuie sur la touche indiquant le rez-de-chaussée, puis son visage pivote vers moi en même temps que son regard assassin. Instinctivement, je me recule. Mon dos se colle contre la paroi. À hauteur de mon ventre, mes doigts se serrent sur la bandoulière de mon sac. Un rictus amusé se dessine au coin de ses lèvres.

— N’ayez pas peur, je n’ai pas l’intention de vous faire de mal, mademoiselle Carter.

Je n’ai pas peur, je suis terrifiée. Il passe ses doigts sur sa joue gauche. Elle est légèrement rougie.

— Vous avez une sacrée poigne, mine de rien. Je suis navré de ce qui est arrivé, je n’aurais pas dû. Je vous présente mes excuses.

Il est sincère ?

— Vous n’auriez pas dû, en effet.

— Cela ne se reproduira pas. Vous avez ma parole.

L’envie me démange de le menacer de porter plainte s’il recommence, mais le fait qu’il soit mon patron me réfrène. Je ne tiens pas à me retrouver à la rue, sans emploi, et puisque ses excuses semblent sincères, je lui laisse le bénéfice du doute. S’il le voulait, il pourrait aisément me licencier pour insubordination, ce serait sa parole contre la mienne, et contrairement à moi, il en porte la trace sur la gueule comme preuve.

— On fait la paix ?

Sa demande m’interpelle. Il me tend soudain la main pour me proposer une poignée. Après une longue hésitation, j’approche la mienne de la sienne afin de les réunir. Du fait des circonstances, le contact est étrange. Ses doigts glissent ensuite afin de nous désunir. Il reste sur ma peau la douceur

de son geste. La porte s'ouvre au douzième étage. Greene se place à ma droite pour laisser entrer une sénior vêtue d'un tailleur gris.

Du coin de l'œil, je l'observe. Il a glissé ses mains dans ses poches, dégageant ainsi les pans de sa veste vers l'arrière. Je ne peux m'empêcher de porter mon regard sur l'endroit qu'il avait voulu me faire toucher. L'ascenseur s'arrête enfin à destination, après avoir pris en chemin deux autres personnes. Je suis la dernière à sortir de la cabine. Mon patron disparaît dans le groupe.

Il est parti sans me dire au revoir.

En y pensant, je suis surprise d'en être presque déçue. Je traverse le hall et pousse un soupir en passant devant les baies vitrées. Il pleut à verse et je n'ai pas de parapluie.

Super ! Je vais être trempée de la tête au pied !

J'attends un peu à l'intérieur au cas où il y aurait une accalmie. Voyant que celle-ci ne vient pas, je me décide enfin à sortir. L'eau commence à mouiller mes cheveux et crible mon crâne. Je m'engage sur le trottoir et suis le chemin jusqu'à chez moi. Soudain, une voiture ralentit à ma hauteur. C'est une berline noire. Je tourne ma tête dans sa direction. La vitre s'abaisse me laissant apercevoir le visage de Greene.

— Montez, je vous ramène chez vous.

— Ça ira, merci.

— Il pleut à torrents. Ne soyez pas sotté.

— Je me sécherai en arrivant chez moi.

— Si vous ne montez pas, je vous licencie.

— Quoi ? Vous n'avez pas le droit !

— Je plaisantais.

— Ce n'est pas drôle ! Ça ne me fait pas rire !

— Vous avez de quoi payer le médecin si vous tombez malade ?

Je reconnais qu'il sait y faire pour être dissuasif et il n'a pas l'air de vouloir lâcher l'affaire. Dois-je accepter ou refuser ? Les véhicules derrière lui klaxonnent, mais il semble ne pas s'en soucier. Finalement, agacée par ce tintamarre et par son insistance, je décide de céder et contourne sa voiture pour prendre place côté passager. J'espère ne pas avoir à le regretter. L'intérieur de son auto est luxueux et confortable avec son tableau de bord en palissandre verni et ses sièges en cuir noir.

— Attachez-vous !

— Ah oui...

Je tire la ceinture de sécurité et la boucle.

— Vous n'avez pas l'habitude de monter dans une voiture, on dirait.

— En effet...

— Si vous étiez commerciale, vous pourriez prendre des cours de conduite payés par la boîte et avoir un véhicule de fonction.

— Vous êtes du genre têtue, non ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ?

— Le fait que vous insistiez pour tout.

— Je dois admettre que vous avez raison.

J'esquisse un sourire, fière d'avoir fait mouche, et à cet instant nos regards se croisent. Je détourne aussitôt le mien et le focalise sur la route. Je me rends soudain compte qu'il tourne au bon moment.

— Vous ne me demandez pas où j'habite ?

— Vous avez changé d'adresse récemment ?

— Non...

— Dans ce cas, c'est la même que sur votre feuille de paie, non ?

— Oui... Vous connaissez les adresses de tous vos employés par cœur ?

— Non, de quelques-uns seulement, et vous en faites partie. J'ai également eu l'occasion de voir votre CV. C'est dommage de ne pas être

allée au bout de votre cursus scolaire.

— J’avais besoin de travailler.

— À cause de la mort de vos parents ?

— Oui...

Il se rappelle de ce que je lui avais confié lors de mon entretien. Il a une bonne mémoire, décidément.

— Ils vous ont laissé des dettes ?

— Ils n’avaient pas d’assurance vie ni de mutuelle, rétorqué-je en fixant tristement le paysage qui défile par la fenêtre.

— Je suis étonné que vous ayez obtenu ce poste sans certification. Radcliffe a eu pitié de vous ?

Sa pique me fait lever les yeux au ciel. Je m’empresse de lui répondre.

— Un ami de mon père le connaissait.

— Vive le piston !

Je suis contrariée d’apprendre qu’il s’est renseigné sur moi. Désormais, il détient un bon motif pour me licencier s’il me juge incompétente dans ma fonction.

La voiture s’immobilise. Nous sommes arrivés devant chez moi. Je détache aussitôt ma ceinture de sécurité, prête à m’enfuir.

— Merci de m’avoir ramenée.

— Il n’y a pas de quoi, mademoiselle. Bonne soirée.

Nos regards se croisent, tandis que j’ouvre la portière. Je suis soulagée qu’il n’ait rien tenté de déplacé cette fois. Lorsque je pénètre dans le hall, les pneus de son bolide crissent annonçant un départ en trombe. Arrivée à l’appart, je m’affale sur le canapé. Rory travaille de jour cette semaine, mais ne sera là que dans une heure. Je me demande si je dois lui parler de ce qui s’est passé avec Greene. Soudain, l’envie d’appeler Jake me saute à l’esprit, mais je ne tiens pas à ce qu’il s’imagine que tout est joué d’avance.

Être trop collante ou trop rapide, c'est le meilleur moyen de faire fuir un mec !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

Aujourd'hui, c'est déjà samedi. La semaine est passée vite et bien que lundi ait été mouvementé, les autres jours ont, eux, été très calmes. Smith ne m'a pas trop cherché d'embrouilles et Greene est parti en France faire affaire avec de potentiels clients d'après Janet. Depuis le week-end dernier, je n'ai aucune nouvelle de Jake, à mon grand regret. Je n'ai pas osé lui téléphoner, j'attendais qu'il le fasse, mais ma patience a atteint ses limites. Cela fait une demi-heure au moins que je suis assise sur le rebord du lit à fixer l'écran de mon smartphone et son nom dans ma liste de contacts. J'hésite entre lui envoyer un SMS au risque de ne pas avoir de réponse et l'appeler avec la crainte de me prendre un râteau. Finalement, après moult réflexions, j'opte pour la deuxième solution. La première ayant été testée la semaine dernière, sans succès. Pleine de courage, je compose son numéro puis colle l'appareil à mon oreille, le cœur battant. Manque de bol, je tombe directement sur sa messagerie. Je laisse un message vocal en lui proposant de le voir ce midi ou ce soir pour manger un truc ensemble ou boire un verre. La matinée passe et rien. Déçue, je commence à sortir du jambon du frigo et un paquet de pâtes du placard. Même si son silence m'a coupé l'appétit, il faut bien que je me nourrisse. C'est donc seule que je déjeunerai, Rory étant, quant à elle, en pleine virée shopping avec une amie. Tandis que je remplis une casserole d'eau, mon smartphone se met soudain à sonner.

Merde !

Je lâche tout dans l'évier et me précipite dans le salon vers la table basse où je l'ai laissé. Je décroche aussitôt, heureuse que ce soit lui d'après le

nom affiché sur l'écran. Il me propose d'aller boire un verre ce soir. J'accepte sans hésitation. Il viendra me chercher vers vingt-et-une heures, c'est parfait.

La journée passe, il est désormais l'heure de mon rendez-vous avec lui. Je suis en train d'attendre dans le hall. Dehors, il pleut des cordes, mais je n'ai pas pris de parapluie. Trop encombrant et pas sexy. Je tâcherai de me frayer un chemin entre les gouttes. Plantée devant la baie vitrée, je regarde les voitures défiler, dans l'espoir que l'une d'elles s'arrête. Pour mieux les voir, je n'ai pas allumé la lumière. Aussi, le reflet de ma silhouette se mêle à elle. Je me rends compte que la jupe de mon ensemble rose poudrée est vraiment courte. Pour qu'elle m'arrive à mi-cuisse, je la descends un peu sur mes hanches. Cela fait légèrement apparaître mon nombril, mon top cintré boutonné n'étant pas suffisamment long, mais ce n'est pas grave ; j'ai la chance d'avoir un ventre assez plat, je ne fais pas de sport, mais je mange sans excès, sauf quelques rares fois où je m'autorise de petits écarts.

Un SUV s'arrête enfin. Il me semble que c'est le sien. Je sors et cours sous la pluie, en faisant attention à ne pas glisser sur le bitume avec mes talons aiguilles. J'aurais trop la honte si ça se produisait ! Je me presse devant la porte côté passager que j'ouvre avant de m'introduire à l'intérieur, trempée.

— Quel temps !

— Heureusement qu'il ne fait pas froid, rétorque-t-il.

Machinalement, j'essuie mes bras nus avec mes paumes, puis pivote mon visage vers Jake. Lui aussi a eu droit à la douche avant de venir. Ses cheveux et le haut de sa chemise blanche sont légèrement mouillés. Je m'en amuse tandis que ses beaux yeux verts me considèrent.

— Vous aussi vous y avez eu droit à ce que je vois.

— Ouais, un peu moins que vous.

Il détourne son regard vers le volant et recoiffe d'un geste ses mèches au-dessus de son oreille droite avant de démarrer. Je m'attache et la voiture trace sa route. Tandis qu'il conduit, je me rince l'œil à la dérobée, focalisant mon attention sur ses mains si parfaitement sculptées. On arrive au Tender Dawn dix minutes plus tard avec la chance de trouver une place de parking juste en face. Nous entrons en trombe, pressés de nous mettre au sec. Une jolie serveuse rousse nous propose de nous installer à une table située au fond de la salle et nous acceptons volontiers cet emplacement un peu isolé. Écœurée du café suite à ma mésaventure avec Chris Miller, le joggeur, je commande un chocolat chaud. Jake m'imité. Après quelques bavardages futiles, nous sommes servis et désormais tranquilles de toute interruption éventuelle.

— Vous avez travaillé aujourd'hui ?

— Oui, j'ai rarement des week-ends complets, déplore-t-il. On est en manque d'effectif actuellement, si vous voulez changer de boulot, c'est le moment de faire carrière dans la police, ironise-t-il.

— Oh, j'aimerais bien en changer, mais je me vois mal devoir courir après les méchants, souris-je.

— Vous n'aimez pas votre travail ?

— Oh, si, j'aime ce que fais, le problème c'est surtout mes patrons.

— C'est des connards ?

Je pouffe de rire.

— Vous résumez bien, en effet. Je ne les porte pas dans mon cœur.

— C'est vrai ?

— Oui...

Il fixe sa tasse, pensif.

— Et vous, les vôtres ?

— Je n’ai pas à me plaindre. Il y a une bonne ambiance dans l’ensemble, rétorque-t-il en levant les yeux vers les miens.

— Ça fait longtemps que vous êtes dans la police ?

— Ça fait cinq ans.

— Vous avez été animé par la vocation de vouloir défendre la veuve et l’orphelin ?

Il esquisse un sourire.

— Pas vraiment, au début mes intentions étaient plutôt égoïstes.

L’écoutant avec passion, je le regarde, intriguée. Focalisées sur les miennes, ses prunelles brillent d’éclats irisés. Chaque mot qui sort de ses lèvres suscite mon intérêt. Il finit par se confier, après s’être gratté le sourcil gauche avec son index.

— Je... j’ai intégré la police après le décès de mon père. Il était gérant d’une épicerie et il a été confronté à un cambriolage qui a mal tourné.

— Oh, mon Dieu... c’est affreux.

— Le type n’a jamais été retrouvé. Depuis, je me suis fait une raison. Il est peut-être dans un autre état ou dans un autre pays.

— La mort d’un proche est ce qu’il y a de plus difficile à vivre et c’est encore pire lorsque celle-ci est entourée d’injustice.

Je commence à lui parler du décès de mes parents, causé par un chauffard qui n’avait pas respecté le Code de la route. Heureusement, celui-ci a été arrêté, mais la peine infligée fut bien trop légère à mes yeux en comparaison à tout ce que j’ai perdu. Il m’apprend que sa mère est en vie et qu’elle s’est remariée depuis. Elle vit à présent au Texas, loin du tumulte de la ville, et lui donne de ses nouvelles quelques fois.

Nos tasses sont vides depuis un long moment déjà, mais aucun de nous ne songe à partir. Il y a une sorte d’alchimie naissante qui se crée entre

nous. Je découvre qu'il a failli être fiancé à une fille, mais que celle-ci a fini par le quitter ne supportant plus ses horaires de travail à rallonge. Aujourd'hui, il vit seul avec un chat qui passe son temps à dormir. Au moins, il ne lui fait pas de reproches lorsqu'il rentre tard. La serveuse commence à nous tourner autour sans oser s'approcher. Par curiosité, je jette un œil à mon téléphone, il est bientôt vingt-trois heures. Je suppose que la fermeture du café est imminente. Jake me le confirme avant de faire signe à la jolie rousse qu'il souhaite l'addition. En parfait gentleman, il me paie ma boisson. Nous nous levons et nous pressons vers la sortie. Dehors, il pleut toujours, aussi nous courons un sprint jusqu'à la voiture en riant comme des enfants qui jouent à celui des deux qui sera le plus rapide. Bien sûr, je perds. Je ne suis pas sportive contrairement à lui qui va régulièrement à la salle d'après ses dires, et en plus mes talons de dix centimètres sont un désavantage.

Pas le temps de jubiler de sa victoire qu'il a déjà mis le contact. Une dizaine de minutes plus tard, nous voilà arrivés devant mon bâtiment. J'aurais aimé que cette soirée soit sans fin, malheureusement toutes les bonnes choses en ont une. Je me libère de ma ceinture de sécurité et lui aussi.

— Merci pour cette belle soirée.

— C'est plutôt moi qui devrais vous remercier, c'est vous qui l'avez proposée, je vous rappelle.

En guise de réponse, je fends un sourire en baissant les yeux.

— Bonne nuit, Amanda, me dit-il d'une voix suave.

L'évocation de mon prénom émoustille mon cœur, et au même instant ses doigts glissent tendrement sur ma joue. Je relève le nez et nos prunelles se percutent, brillantes d'une soif de l'autre. Il ne tente rien et ce manque d'initiative me perturbe. Pire, il commence à me dévaster de l'intérieur. On

a passé un si bon moment, je n'ai pas envie qu'on en reste là, de rentrer chez moi pleine de déception et de frustration qu'il ne soit pas allé plus loin ce soir. Alors, dans un élan de désespoir, je me jette à l'eau sans réfléchir, même si c'est peut-être du suicide. Aventureuse, je tends ma tête vers lui et pose ma bouche sur la sienne. Advienne que pourra. Après un léger mouvement de recul mis sur le compte de la surprise, il entrouvre mes lèvres avec sa langue, avide de la pénétrer à l'intérieur. Gourmande, j'en pousse un gémissement étouffé. Sa main qui avait quitté quelques secondes mon visage est à présent sur mon cou qu'elle enlace sensuellement afin d'en suivre la descente. Ne souhaitant s'arrêter en si bon chemin, elle se retrouve sur mon décolleté. Ma peau légèrement mouillée d'eau de pluie frissonne, et mes seins se compriment dans le tissu moite de mon vêtement. Je rêve qu'il en fasse sauter les boutons. Impatiente, ma paume le guide vers le creux qu'il finit par dévoiler. Tandis qu'il m'embrasse langoureusement, ses doigts se faufilent jusqu'à mon mamelon gauche. La sensation est si agréable que la pointe en durcit. Son index tourne autour, puis la presse contre son pouce. Jaloux, mon clitoris s'en excite et aussitôt mon entrejambe s'humidifie. Un fantasme s'empare de moi, subitement. Je voudrais qu'il me prenne, là, tout de suite, dans cette voiture aux vitres teintées. Je suis prête à toutes les folies pour garder cet homme qui m'a sauvée des flots et de Miller. Lentement, je recule vers mon siège afin de l'entraîner à se pencher vers moi. Voyant qu'il n'ose pas le faire, je déboutonne davantage mon caraco permettant à sa paume d'englober tout mon sein. Il éloigne son visage du mien et dans nos yeux le désir du corps de l'autre se reflète sans fin. Sa bouche charnue est rougie d'avoir été tant comprimée. Je suppose que la mienne doit l'être également, à la manière d'une fraise bien mûre, puisque son attention s'y perd un court instant avant de se porter sur le galbe de ma poitrine. Je la tends vers lui. Il a compris ce

que je souhaite, car aussitôt il écarte le tissu et sa langue s'empare d'un de mes tétons. Je me cambre vers l'arrière en poussant un gémissement d'extase et instinctivement mes ongles viennent se perdre au-dessus de sa nuque pour se planter dans ses cheveux. Dans l'habitable, notre respiration exacerbée a recouvert les vitres de buée. Pendant qu'il poursuit ses assauts, mon autre main vient chercher son poignet, désireuse de le guider vers mes cuisses. Le bout de ses doigts tremble sur ma peau. Je glisse un peu sur mon siège pour exprimer mon envie de contact intime. Lorsqu'il atteint ma culotte, je frissonne de plaisir, il est si troublé par son humidité et par ma réaction qu'il reprend son souffle avant de sucer à nouveau le bout rose de mon sein. Pour stimuler davantage Jake, je plaque ma paume sur son entrejambe et la bouge de bas en haut. Sa verge est dure, c'est un signe qui ne trompe pas, il me désire. Ses doigts brusquement me pénètrent, j'en gémis. Ils rentrent plus profondément, glissant avec aisance dans mon moi le plus intime. Mon vagin se resserre, puis convulse après quelques minutes. J'ai atteint rapidement l'orgasme dans un râle de plaisir. Satisfait de m'avoir fait jouir, il me regarde intensément, puis m'embrasse avec passion avant de se recaler dans son siège. La bosse sur son pantalon est toujours là. Je n'ai pas envie qu'il rentre bredouille ou marqué de frustration. Alors dans un élan impulsif, je me penche vers lui, défais sa ceinture et ouvre sa braguette afin d'y introduire ma main. Tandis que je le caresse, je lève les yeux vers les siens. Je vois à leur expression qu'il aime ce que je fais et j'en suis fière. Il happe mes lèvres dans un baiser passionné. Je me courbe soudain et prends sa verge dans ma bouche, après avoir abaissé son boxer de façon à la libérer. Elle est gonflée de désir. Il est tellement surpris de mon audace qu'il pousse un râle en même temps qu'une goutte fond sur ma langue. Je tourne cette dernière autour de sa hampe, puis commence une série de va-et-vient en prenant soin de ne pas le

blessé avec mes dents. Il relève mes cheveux derrière ma nuque. Ses doigts tremblent. Sa respiration s'intensifie. Je touche au but. Il jouit, soudain. Son gémissement est une belle musique à mes oreilles. J'avale ce que je peux. Lorsque je me redresse, je découvre dans son regard le sillage d'un plaisir incommensurable. Il est si craquant. D'un air mutin, j'essuie ma bouche avec le pouce, puis lui murmure à l'oreille.

— Bonne nuit, Jake.

Je quitte le véhicule avec mon sac et rentre chez moi sans faire de bruit, pour ne pas réveiller Rory. Nul doute que je vais bien dormir ce soir, et mon charmant policier aussi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

C'est un cauchemar, un horrible cauchemar. Ce n'est pas possible autrement. À voir la gueule de Smith, elle est autant abasourdie que moi par ce que vient de nous annoncer Greene lors de cette réunion à trois organisée dans son bureau ce lundi matin. D'ailleurs, elle ne se fait pas prier pour donner son avis, en toute sincérité.

— Pardonnez mon questionnement, mais pourquoi elle ? Sa présence est inutile et risquée, elle peut nous faire perdre ces opportunités. Elle n'a pas les compétences requises.

Pour une fois, je n'ai pas envie de la contredire et je lui suis même reconnaissante de tenir de tels propos à mon égard, si cela peut m'éviter de devoir passer deux jours à New York avec ces deux connards. Cependant, à en juger par la façon dont Greene la fusille du regard, il semble agacé par le fait qu'elle conteste sa décision.

— Au contraire, je suis persuadé que je fais le meilleur choix possible, répond-il.

— Je ne me sens pas à la hauteur des tâches que vous envisagez de me confier, argumenté-je.

— Permettez-moi d'en douter, mademoiselle Carter. Il est inutile de chercher à tergiverser, je ne changerai pas d'avis. Vous pourrez toutes les deux partir une heure plus tôt ce soir, afin de préparer vos bagages. Un taxi passera vous prendre à vos domiciles respectifs demain aux alentours de huit heures.

— Et pour les billets d'avion ?

— Pas besoin, nous irons en jet privé.

Du coin de l'œil, je remarque qu'un sourire se dessine sur le visage de Smith. Probablement est-elle intéressée de savoir que le grand patron a les moyens de se payer ce genre de transport plutôt onéreux.

Excédée, je soupire tandis que Greene nous informe que nous pouvons retourner à nos postes, ce que je m'empresse de faire. Aller à New York avec eux c'est pire que si j'allais à l'abattoir. Je n'en ai aucune envie et commence à réfléchir à un plan afin d'éviter à tout prix de subir ce calvaire. Malheureusement, après avoir cogité toute la journée, je dois me résoudre à l'évidence, il n'y a pas d'échappatoires crédibles possibles, je suis obligée d'y aller si je veux garder mon job. Je profite de sa proposition de ce matin pour partir une heure plus tôt. Pour une fois que la boîte nous fait un cadeau, je ne vais certainement pas m'en priver !

Comme prévu, le lendemain, un taxi vient me chercher au pied de mon immeuble sur le coup de huit heures. Le conducteur, que je salue, est un homme de type latino au visage bouffi et aux cheveux noirs. Lorsqu'il sort du véhicule pour récupérer mon bagage afin de le mettre dans le coffre, je constate qu'il est petit et bien habillé avec un beau costume bleu marine. Je m'installe sur la banquette en cuir beige et boucle ma ceinture en pensant que nous allons sûrement passer chez Smith à présent. La voiture démarre, puis arpente les rues et avenues. Cependant, contrairement à ce que je croyais, nous nous arrêtons finalement sur le parking d'un aéroport. Je sors du taxi et observe les alentours, intriguée par l'endroit. J'aperçois une piste d'atterrissage, mais également un hangar aux portes ouvertes avec deux petits coucous à l'intérieur.

— Venez, c'est par ici, m'informe le chauffeur, ma valise en main.

En toute confiance, je le suis, n'ayant de toute façon pas d'autres choix. Après un court périple, je finis par monter à bord du jet où une charmante

hôtesse m'invite à m'installer dans le compartiment réservé aux voyageurs. À peine entrée, je dirige mon attention vers une table entourée de quatre sièges en cuir gris devant laquelle Greene est assis. Il lève le nez de son ordinateur portable et nos regards se percutent. Vêtu d'une belle chemise blanche, il s'est mis à l'aise en ayant déboutonné son col en plus d'avoir fait l'impasse sur le port d'une cravate. Ses cheveux bruns sont légèrement gominés et ses iris céruléens toujours aussi captivants que d'ordinaire.

— Bonjour, mademoiselle Carter, je vous en prie, prenez place, me dit-il en désignant le confortable fauteuil en face de lui.

— Bonjour, monsieur.

Je m'avance pour aller m'asseoir, en balayant l'endroit des yeux, et une question me taraude tellement l'esprit que je ne peux m'empêcher de l'émettre au moment où je pose mon fessier.

— Madame Smith n'est pas là ?

— Non, elle ne viendra pas, finalement, sourit-il.

Cette annonce me fait l'effet d'une bombe. Cela signifie que je vais passer deux jours seule avec ce type ? Celui-là même qui s'était permis un geste déplacé envers moi.

— À en juger par l'expression de votre visage, cela vous fait peur.

Je m'empresse de cligner des paupières.

— Euh... non, pas du tout, je suis juste surprise. Elle est souffrante ? Rien de grave, j'espère.

— Rien de grave, je vous rassure.

Il ne m'a pas confirmé qu'elle était malade, uniquement que la raison de son absence n'était pas importante. Connaissant Smith, même avec quarante de fièvre, elle ne m'aurait pas laissée y aller seule avec lui. Cette femme est beaucoup trop vénale, égoïste et arriviste pour permettre qu'une pareille situation échappe à son contrôle.

— Vous souhaitez boire quelque chose avant que nous décollions ? me demande l’hôtesse en se présentant à moi.

— Oui, je veux bien un chocolat chaud, s’il vous plaît.

— Monsieur Greene ?

— Un café, merci.

Elle s’en va et je m’empresse de regarder par le hublot. Je sens que l’attention de ce type est portée sur moi et cela me déstabilise. Il est peut-être beau physiquement, mais sa condescendance me répugne, je n’ai aucune envie de me retrouver victime de harcèlement sexuel, celui que je subis moralement de la part de ma cheffe m’est déjà difficilement supportable.

— Attention au torticolis, me lâche-t-il au bout de deux minutes.

J’oriente mon visage vers lui et mes prunelles l’assassinent. Un rictus se pointe au coin de ses lèvres.

— Je n’ai pas le droit d’admirer le paysage ?

— Une plaine et quelques arbres... vous n’êtes pas très exigeante en la matière. Il y a mieux comme vue, non ?

Alors que j’envisageai de répondre à sa boutade par une pique, mon chocolat chaud vient se pointer sous mon nez. J’en remercie l’hôtesse avant qu’elle ne serve Greene à son tour. La délicieuse odeur s’infiltré dans mes narines, me rendant soudain moins âpre. Le cacao a toujours eu des pouvoirs magiques sur moi.

— Quel est le programme de la journée ?

Si tant est qu’il y en ait un.

— Ce midi nous déjeunons avec le directeur de Galasco. Cet après-midi, nous avons une présentation à faire chez Scalio, et ce soir il y a une cérémonie d’inauguration au Grantz Palazzo.

— Une cérémonie ? Je n’ai pas emporté de tenue de soirée...

— Ce n'est pas un problème, j'ai tout prévu.

Je crains le pire...

Après avoir bu une gorgée, il ouvre l'attaché-case placé au coin de la table et en sort un Ipad pro qu'il me tend. Je le récupère.

— Vous trouverez dedans les dossiers des sociétés que nous allons rencontrer pendant ces deux jours. Tâchez d'y jeter un œil pendant le trajet et à chaque fois que vous en aurez besoin.

— Entendu.

Curieuse de voir le fonctionnement d'un tel appareil, je le positionne devant moi et commence à le manipuler entre deux lampées de chocolat. Quelques minutes plus tard, l'avion décolle, nous emmenant Greene et moi à New York.

CHAPITRE 18

— Mademoiselle Carter !

J'ouvre une paupière, puis l'autre.

Qu'est-ce que....

Je sursaute et me redresse brusquement, réalisant que je suis assise en face de Greene dans le jet privé.

— Vous avez le sommeil lourd, cela fait au moins deux minutes que j'essaie de vous réveiller, soupire-t-il en me toisant par-dessus l'écran de son ordinateur portable.

— Ah ? J'ai dormi ?

— Oui, vous avez même ronflé.

Je blêmis d'un coup.

— Je plaisante, s'amuse-t-il. Nous arrivons bientôt.

Je souffle, agacée. D'une main, je déverrouille ma tablette. Elle affiche onze heures trente-trois. J'étais en pleine lecture d'un article sur une des sociétés que nous allons rencontrer demain et je me suis endormie comme une masse... devant le grand patron. Cette pensée me provoque des suées. Quelle honte ! Je me hâte de finir de lire. Peu de temps après, l'avion amorce une descente. Alexander Greene ferme son notebook et le range dans son attaché-case rempli de documents. Je le regarde faire. Il n'y a pas à dire, ce type est vraiment beau. Ses mains aux veines saillantes, sa silhouette musclée, ses iris bleu océan, ses cheveux bruns bien fournis, sa belle gueule de bad boy.... dommage que ce soit un connard, c'est presque du gâchis. Je jette un œil à mon téléphone. L'envie me prend d'envoyer un message à Jake, puis je me ravise. Comment réagirait-il s'il apprenait que je

vais passer deux jours à New York avec mon boss ? Il se ferait des films. Et s'il est du genre jaloux maladif, il me larguerait. Je commence à extrapoler toutes sortes de scénarios et en viens à la conclusion qu'il vaut mieux que j'évite de le contacter aujourd'hui. Si je le fais et qu'il demande à me voir ce soir, je serai obligée de refuser et il le prendra mal en plus de se poser des questions. Et puis, au début d'une relation, il est préférable de garder une certaine distance. Les gars ont tendance à fuir, quand ils sentent qu'une nana est trop mordue d'eux. Suis-moi, je te fuis. Fuis-moi, je te suis.

Après l'atterrissage, une limousine vient nous chercher avec nos affaires pour nous amener à l'hôtel où nous passerons la nuit. Lorsque les portes automatiques s'ouvrent, ma bouche les imite. J'hallucine devant le luxe qui me claque aux yeux. Blanc, rouge et doré sont les trois couleurs de ce lieu féérique. Le carrelage est si lumineux que j'arrive presque à me voir dedans. J'accompagne Greene qui avance jusqu'au comptoir recouvert de dorure derrière lequel une belle jeune femme brune habillée en tailleur rouge l'accueille avec un large sourire.

— Bonjour, j'ai réservé une suite au nom d'Alexander Greene.

— Bonjour, monsieur Greene. Voici vos clés.

Après avoir vérifié la réservation dans son registre, elle lui tend une carte magnétique noire avec le numéro 404 de couleur or marqué dessus. Ils s'échangent les politesses de rigueur et lorsque le grand patron amorce un départ une question m'interpelle brusquement.

Et moi ?

Avec inquiétude, mes prunelles effectuent un aller et retour entre Greene et la réceptionniste. Paniquée, je le rattrape, tandis qu'il se dirige vers l'ascenseur puis presse le bouton d'appel une fois devant.

— Attendez ! Et ma chambre ?

— Ah ! J'ai pris une suite pour deux, lâche-t-il en disparaissant dans la cabine qui vient de s'ouvrir.

QUOI ?

Abasourdie, j'ouvre de grands yeux ronds, puis entre à mon tour avant que les portes ne se referment.

— Comment ça vous avez pris une suite pour deux ?

— Vous avez très bien compris, mademoiselle Carter, rétorque-t-il.

— Mais je n'ai pas envie de partager une chambre. Ce n'était pas prévu, vous ne m'en avez pas informé !

— Rassurez-vous, elle sera suffisamment grande pour nous deux.

— Mais...

— C'est tout ce qu'ils avaient de disponible. Nous n'avons pas d'autre choix.

J'hallucine ! Le cauchemar continue. Je suis persuadée qu'il l'a fait exprès. Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvre au quatrième étage, Greene en sort tandis que je reste dans la cabine, en état de choc. Il est hors de question que je passe la nuit dans la même pièce que ce type. Je préfère encore dormir dehors sur un banc.

— Attendez de la voir au moins, avant de vous faire du souci pour rien.

Nos prunelles se fixent. Je détourne les miennes, contrariée par cette situation qui échappe à mon contrôle. Il soupire.

— Je tâcherai de vous trouver une autre chambre dans un hôtel voisin d'ici ce soir. Allons, ne faites pas l'enfant et sortez de cet ascenseur. Nous allons devoir déjeuner avec un client tout à l'heure. Profitez de la demi-heure qu'il nous reste pour vous rafraîchir un peu dans ma suite, argumente-t-il d'une voix rassurante.

Méfiant, je finis malgré tout par avancer et par le suivre dans le couloir. Le sol est recouvert d'une moquette rouge, les murs sont blancs et les portes

peintes en doré. Il glisse le badge dans la serrure électronique et la chambre 404 s'ouvre. Il entre et pose sa veste de costume ainsi que son attaché-case sur un canapé camel en forme de U. Je reste sur le seuil et ce qui me frappe en premier c'est la grandeur de la pièce qui ressemble à un luxueux salon aux lignes épurées. Au mur sur la gauche, un immense écran plat est accroché. Sur la droite, j'aperçois un buffet mini bar et une porte qui donne sans doute accès à la chambre. Lorsque je dirige à nouveau mon attention sur Greene, il ouvre la fenêtre coulissante de la baie vitrée qui me fait face et sort sur le balcon. Il fait quelques pas sur la gauche en tentant d'allumer avec un briquet une cigarette coincée entre ses lèvres. Le fait qu'il s'isole me décontracte un peu et j'ose entrer. J'ai envie de faire pipi depuis un moment déjà et je ne peux plus tenir. Déterminée, je traverse la pièce et pousse la porte. J'avais vu juste, c'est une chambre spacieuse avec un dressing et surtout deux grands lits. Les voir me provoque un haut-le-cœur. Hors de question que je dorme ici dans la même pièce que ce gars. Par terre, un gigantesque tapis de couleur crème posé sur la moquette beige m'invite à enlever mes escarpins. Ce que je fais aussitôt. Mes pieds nus s'enfoncent dans le moelleux du revêtement touffu. Quelle agréable sensation ! Sur le côté, j'aperçois la salle de bains dont l'accès est ouvert. Je m'y faufile et pousse un soulagement en voyant la cuvette des toilettes. Je me rue dessus après avoir fermé la porte à double tour et posé mon sac par terre. Tandis que je vide ma vessie, j'en profite pour admirer la pièce où le blanc prédomine. La robinetterie, quant à elle, est dorée, mais je doute que ce soit de l'or. Il y a une grande cabine de douche, deux lavabos avec un large miroir et même un jacuzzi. Tout cet étalage me confirme que Greene aime l'argent. La petite commission finie, je tire la chasse d'eau, puis me lave les mains en regardant mon reflet dans la glace. Je constate que mes cernes ont disparu et que mes yeux sont brillants, sans doute le résultat de ma sieste

dans l'avion. Sur la paillasse de l'évier, il y a plein d'échantillons divers. Du parfum, du gel douche, du shampoing, du savon. Le genre de cadeaux qu'on a envie de piquer en souvenir, mais dont on ne se servira pas une fois ramené chez soi. Lorsque je reviens dans le salon, Alexander Greene est toujours sur le balcon. En plus de fumer, il est au téléphone et accompagne ses paroles par des mouvements du bras. Il me fait presque penser à un Italien. Je remarque qu'il a pris soin de refermer la vitre afin de s'isoler. Intérieurement, je souris à l'idée d'aller verrouiller le loquet pour le bloquer dehors. Curieuse, je jette un œil au minibar, il y a des boissons, mais également de quoi grignoter.

Oh ! Un paquet de cacahuètes ! Il y a même du pop-corn ! Putain...

Mon ventre se met à gargouiller, mais je me dis que ce n'est pas raisonnable. J'entends le coulisement de la vitre et lève le nez vers elle. Mon regard entre en collision avec celui de mon patron. Mon cœur en sursaute. Visiblement, il a fini son appel et sa clope. Son visage semble marqué par l'énervement. Il vient vers moi. Qu'est-ce qu'il veut ? J'ai fait une bêtise ? Je n'aurais pas dû fouiller ? Un rictus se forme au coin de sa bouche.

— Arrêtez de me regarder comme si vous aviez fait une connerie, Carter.

Surprise, je cligne des paupières, puis coince une mèche derrière mon oreille en détournant mes yeux des siens. Il ouvre la porte du frigo et en sort une bouteille.

— Vous devriez prendre un bain pour vous détendre un peu... ou boire une gorgée de whisky. Vous en voulez ?

— Non, merci, ça ira.

Il saisit deux verres dans le placard et en remplit un à moitié. Dans l'autre, il verse juste un fond, puis le pousse vers moi. Mes prunelles passent du liquide à Greene.

— Je n'en veux pas, je n'aime pas ça.

— Je suis sûr que vous n'en avez jamais bu.

— Je n'aime pas l'alcool.

— À vingt-deux ans, vous n'avez pas dû avoir l'occasion d'en boire souvent.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Vous n'êtes encore qu'une gamine.

Ce type me tape sur les nerfs. Agacée par ces propos, j'empoigne le whisky et le bois d'une traite avant de claquer le récipient sur le comptoir. Immédiatement, je ressens une vive chaleur dans ma gorge. Elle se répand partout, même sur mes joues. J'ai envie de tousser, mais je me retiens. Voyant mon mal être, mon patron en jubile. Un large sourire sur les lèvres, il me toise avec délice, avant de boire à son tour. Habitué à l'alcool, il ne rencontre aucune difficulté et me défie même des yeux avec assurance. Il tourne les talons et s'en va s'asseoir sur le sofa. C'est viscéral, je déteste ce type !

Quelqu'un entre soudain par la porte demeurée entrouverte. C'est un jeune domestique qui apporte nos bagages et les dépose dans la chambre. Greene le remercie et lui file un billet tout droit sorti de son portefeuille qu'il a récupéré de la doublure de sa veste restée sur le dossier du canapé. Vu la réaction du larbin, le geste est généreux, ce qui me surprend. Il s'en va, non sans avoir exprimé sa gratitude à Greene une bonne dizaine de fois.

Le déjeuner avec le directeur de Galasco se passe très bien. Avec brio, je vante les mérites de notre société et mets en avant ce que j'avais lu sur la sienne. Bien sûr, c'est Greene qui parle le plus, mais je ne suis pas en reste, je m'épate moi-même de ma répartie. À la fin du repas, je me dis que j'ai eu raison de ne pas taper dans les apéritifs du mini bar. Avec tout ce que je

viens d'ingurgiter, cela aurait été de trop. Notre invité nous quitte devant le restaurant après avoir déclaré qu'il avait hâte de travailler avec nous.

— Félicitations, mademoiselle ! Vous avez été brillante, me lance mon patron.

Je décroche mon regard de la voiture qui emmène notre futur client pour le poser sur Alexander. Son compliment et la façon dont il me fixe me déstabilisent. Je le remercie timidement, le nez baissé. Mes joues s'empourprent malgré moi.

— La présentation chez Scalio est dans trois heures. Ce qui nous laisse le temps de vous trouver une tenue descente pour la réception de ce soir.

La cérémonie d'inauguration... je l'avais complètement oubliée, celle-là !

— Je suis obligée d'y aller ? Je ne suis pas à l'aise dans ce genre d'événement.

— Ça ne durera pas longtemps, rassurez-vous.

Sa paume se pose soudain affectueusement dans mon dos pour m'inviter à avancer. Mon cœur en sursaute et mes jambes se mettent à bouger. Il l'enlève aussitôt, mais la chaleur de son contact reste présente quelques secondes encore. Il hèle un taxi qui nous dépose ensuite devant une luxueuse boutique de prêt-à-porter. Une vendeuse se présente à nous pour nous saluer.

— Bonjour, cette jeune femme aurait besoin d'une tenue de soirée, annonce-t-il.

Elle me demande de la suivre, ce que je fais sans traîner. Nous nous arrêtons devant une cabine d'essayage. Avec un mètre-ruban, elle s'applique à prendre mes mensurations, puis me dit de l'attendre là. Je cherche mon patron des yeux et l'aperçois avec son téléphone plaqué sur l'oreille. Il est vraiment à fond dans son boulot. À cet instant, je réalise que

je ne me suis pas renseignée du tout sur lui. Peut-être que sur internet, je trouverai quelque chose d'intéressant, un compte Facebook avec des photos, un LinkedIn avec les articles qu'il a likés ou commentés. Je me surprends à envisager cela. Qu'est-ce qui me prend de vouloir en apprendre plus sur lui ? Simple curiosité sans doute. La vendeuse revient avec les bras chargés de fringues qu'elle accroche ensuite sur la tringle d'un portant, puis me présente deux longues robes à la même forme, l'une rouge, l'autre vert pomme.

— Laquelle voulez-vous essayer en premier ?

— Euh... je préférerais quelque chose de sombre, s'il vous plaît. Je n'ai pas trop envie d'attirer l'attention sur moi avec des couleurs vives, vous comprenez...

— Ah ? Oh, oui bien sûr ! Je comprends !

Elle repose ces tenues-là et me tend une robe noire que quelques fils brillants rendent scintillante. Elle a l'air moulante, mais j'hésite à faire la difficile face au doux sourire de la commerçante. Je crains qu'elle finisse par me trouver chiant.

— Je vais l'essayer.

— D'accord.

Je prends le vêtement puis me réfugie dans la cabine en veillant à bien refermer le rideau derrière moi. J'ôte ma jupe grise et mon chemisier blanc cintré, avant d'enfiler la robe. Celle-ci me colle au corps, mais la matière du tissu est agréable. Fendue sur le côté, elle arrive juste au-dessus du genou. C'est surtout le haut qui m'embarrasse un peu. À l'arrière, il y a une large ouverture qui laisse apparaître mon dos nu, et devant une encolure bateau sans manches et des fronces font ressortir le galbe de ma poitrine. Je ne pourrais pas mettre de soutien-gorge en dessous.

— Ça va, mademoiselle ? demande la vendeuse.

J'ouvre le rideau et avance avec hésitation, en observant également mon reflet dans le grand miroir fixé sur le mur.

— Eh bien, je ne sais pas trop...

— Oh, elle vous va à merveille !

— Vous trouvez ?

Au moment où je tourne la tête dans sa direction, j'aperçois Greene dans mon champ de vision. Il est toujours pendu au téléphone près de l'entrée de la boutique, mais son attention est rivée sur moi. Sa façon de me reluquer me perturbe. J'ai l'impression qu'il me déshabille du regard. Heureusement qu'il est séduisant, j'aurais du mal à le supporter venant d'un vieux croulant libidineux.

— Je la trouve magnifique sur vous. Vous voulez quand même en essayer une autre ?

— Je ne sais pas trop... Vous n'avez pas quelque chose de moins... sexy ?

— Oui, bien sûr.

Après deux nouveaux essayages, je sature. Finalement, mon choix se porte sur la première robe. Avec les autres, j'avais l'impression d'être une grand-mère, elles ne me plaisaient pas du tout, en plus d'être mal coupées. Je me rhabille puis fais part de ma décision à la vendeuse. Elle me quitte pour aller à la caisse. Je récupère mon sac et la suis. Greene qui a fini sa conversation téléphonique vient à ma rencontre.

— Ça s'est bien passé ?

— Oui, très bien, merci.

— Parfait.

Nous nous arrêtons au comptoir. La commerçante qui a rangé ma tenue de ce soir dans une boîte rectangulaire met cette dernière dans un cabas en papier qu'elle me tend. Elle annonce ensuite le prix à payer. Deux-cent-vingt dollars. Estomaquée, j'ouvre de grands yeux ronds. Je comprends

mieux pourquoi celui-ci n'est pas inscrit sur l'étiquette du vêtement et qu'il y a juste un code barre et une pastille de couleur. Greene ne semble pas étonné d'un tel montant et sort sa carte de paiement. Elle est noire, c'est une black card, ce qui indique qu'il est pété de tunes et qui a pour effet de faire trembler la main de la vendeuse lorsqu'elle la saisit pour l'insérer dans le terminal. Elle le tend ensuite vers lui pour qu'il tape son code et je vois à ses yeux pétillants qu'elle le trouve charmant. Nous sortons du magasin.

— Vous avez besoin d'une paire de chaussures pour aller avec ? interroge Greene.

— Non, ça ira, merci à vous.

Ses prunelles se braquent sur les miennes. Le soleil donne au bleu de ses iris des reflets cristallins. Mon bas ventre s'en émoustille, ce qui me trouble. Je détourne le visage en me raclant la gorge.

Merde, ressaisis-toi ! Ce type est ton patron, il a dix ans de plus que toi et en plus c'est un con ! Pense à Jake à la place !

J'ai hâte que ces deux jours se terminent et de pouvoir rentrer chez moi. Courageuse, j'affronte à nouveau son regard.

— Il nous reste du temps. Nous pourrions en profiter pour me chercher une chambre comme prévu...

— Je suis navré, mais j'ai passé plusieurs coups de fil et il n'y en a aucune de disponible dans les environs.

— Mais...

— De quoi avez-vous peur, mademoiselle Carter ?

— Je n'ai pas peur. C'est juste que...

— Que ?

— J'ai besoin de tranquillité, c'est tout.

Il pouffe de rire. Sa réaction m'horripile. À croire qu'il est stupide ou qu'il fait exprès de ne pas comprendre. Énervée, je plonge la main dans

mon sac afin d'en récupérer mon portable.

— Laissez tomber, je vais en chercher une toute seule.

— Comme vous voulez... Vous avez les moyens, j'espère ?

Je le regarde, stupéfaite. Que dois-je en penser ? Que si je prends une chambre à part, je devrai la payer, alors qu'il est riche et que moi j'ai à peine de quoi finir le mois ? Ce n'est pas possible, je n'en ai pas les moyens.

Il me laisse soudain en plan pour héler un taxi. Lorsqu'il s'engouffre à l'intérieur, je panique, je ne sais pas comment rentrer à l'hôtel toute seule, je n'ai fait attention à aucune adresse. Je range mon téléphone rapidement et monte à mon tour à l'arrière du véhicule. Pendant tout le trajet, il m'ignore. J'ai l'impression qu'il a mal pris le fait que j'insiste pour faire chambre à part. Dans un sens, c'est comme si je l'accusais de ne pas être capable de se tenir vis-à-vis de moi. Le taxi nous ramène devant l'hôtel. Il y a encore deux heures à tuer avant le rendez-vous, mais alors que je descends de la voiture avec le sac contenant ma robe, je remarque que Greene reste assis. Il me tend la carte de la chambre. Étonnée, je la saisis.

— Vous ne venez pas ?

— Non, je vais passer voir une de nos clientes.

— Ah...

Une cliente ?

— Et... j'irai seul à la représentation de Scalio.

— Ah bon ? Mais je...

— Je passerai vous chercher vers dix-neuf heures pour la cérémonie d'inauguration.

— D'accord. Entendu...

Songeuse, je regarde le taxi s'éloigner. Je ne sais pas quoi penser de la réaction de Greene. Est-il vexé ? Déçu ? Énervé ? Je devais aller à un

rendez-vous avec lui dans l'après-midi, et finalement, non seulement il ne veut pas que je vienne, mais en plus il va voir une cliente entre-temps. J'ai perdu tous les points que j'avais gagnés pendant le déjeuner. Dépitée, je me dirige vers l'hôtel, puis y entre avant d'aller m'enfermer dans la chambre. Il me reste au moins quatre heures avant la réception de ce soir. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ? Je laisse tomber l'idée de chercher un autre endroit où passer la nuit. Au pire, je dormirai dans le salon ou je ferai nuit blanche. Je m'affale sur le canapé et tout à coup l'idée me vient de tenter d'en savoir plus sur Alexander Greene. J'ouvre l'Ipad pro qu'il m'a donné et commence par taper son nom dans la barre de recherche de Google. Je suis surprise de constater que plusieurs articles de presse économique parlent de lui et de sa réussite dans le milieu des affaires. Il détient trois entreprises en plus de celle où je travaille. Je comprends mieux pourquoi il est toujours pendu à son téléphone et rarement présent à son bureau. Grâce à son Facebook, j'apprends qu'il est célibataire, qu'il a beaucoup voyagé et qu'il y a plusieurs femmes qui apprécient les photos de ses séjours. Il a énormément de contacts, même des célébrités. Je me rends compte que ma vie est minable comparée à la sienne. Après de nombreuses recherches, je finis par tomber sur un article un peu plus personnel, extrait de la presse people. Je découvre qu'il aime les animaux notamment les chiens, qu'il est fils unique — ça ne m'étonne guère — et qu'il a perdu sa mère lorsqu'il avait dix-huit ans, des suites d'un terrible accident dans lequel son père a été mis en cause pour violence conjugale avant d'être innocenté. Je ferme mon Ipad, l'esprit chamboulé par ces dernières trouvailles. Et si je me trompais sur son compte ? S'il n'était pas le sale type que je crois qu'il est ? Je regarde l'heure et soupire. Pour passer le temps, je file dans la salle de bains et fais couler de l'eau dans le jacuzzi. Je suis dans une chambre de luxe et je m'ennuie, autant en profiter pour me détendre un peu. C'est

tellement agréable que j'y reste un bon moment. Par la suite, je déguste quelques chips devant la télé. Il n'y a rien d'intéressant alors je ne cesse de zapper. À dix-huit heures vingt, j'éteins le poste, il faut que je me prépare avant le retour d'Alexander Greene. Devant le miroir de la chambre, j'enfile la robe et me tourne pour l'admirer. Elle est vraiment jolie et met mon corps en valeur, mais peut-être un peu trop à mon goût.

Merde !

Je râle en voyant que le tissu du vêtement n'est pas aussi épais que je le pensais. Lorsque mes seins pointent, cela se voit et impossible de porter un soutien-gorge avec ce dos nu. Je ramène mes cheveux par-devant, ils sont suffisamment longs pour les dissimuler en partie. Quelqu'un sonne à la porte. Je sursaute. C'est probablement Greene. Affolée, j'ai envie de me cacher dans un trou de souris, puis je me ressaisis et souffle un bon coup avant d'aller ouvrir. C'est bien lui. Nos yeux se croisent. Les siens sont brillants. Sûrement est-ce dû à la surprise de me voir déjà vêtue pour la cérémonie. Je le laisse entrer, puis referme derrière lui.

— Vous êtes déjà prête ?

— Oui... euh...

— Elle vous va très bien.

— Merci...

Je pince mes lèvres en rougissant et triture mes doigts sur mes hanches, mal à l'aise.

— Je vais prendre une douche, annonce-t-il en déposant son attaché-case et sa veste de costume sur le canapé.

— Euh... d'accord... Vos rendez-vous se sont bien passés ?

— Très bien.... Et vous, vous ne vous êtes pas trop ennuyée ? demande-t-il en retirant sa cravate.

Comme un rat mort !

— J’ai eu de quoi m’occuper, souris-je.

Il commence à déboutonner sa chemise blanche et la vision du sillon de peau de son torse me fait déglutir. Il pivote subitement ses talons pour se diriger vers la chambre tout en continuant son déshabillage. Lorsqu’il y pénètre, j’ai le temps de voir son dos complètement débarrassé du vêtement qui le recouvrait et cette vue me fait presque tourner de l’œil. Les battements de mon cœur s’accélèrent. Il vient de défaire sa ceinture. Aussitôt, je tourne le dos.

Il peut pas fermer la porte, bon sang ?

Je saisis mon téléphone et scrute l’écran en m’asseyant sur le retour du sofa. La nervosité me gagne quand j’entends la douche fonctionner. Je l’imagine nu et ça me met terriblement mal à l’aise. Quelques minutes plus tard, il réapparaît vêtu d’une nouvelle chemise blanche qu’il n’a pas fini de boutonner et du même pantalon noir. Une bonne odeur d’eau de toilette l’accompagne et ses cheveux sont légèrement mouillés. Sa cravate pend autour de son col défait, dans l’attente d’être nouée. Il ouvre le placard du mini bar et se sert un fond de whisky.

— Vous en voulez un peu ?

— Euh... oui, juste un fond.

J’ai hésité à refuser. À force de le contrarier sans arrêt, j’ai peur qu’il finisse par m’en garder rancune ou par me trouver coincée, déjà qu’il me considère comme une gamine, ce n’est peut-être pas la peine d’en ajouter. Je me lève et m’approche du comptoir où le verre qu’il vient de me servir m’attend. Je le porte à mes lèvres et en avale une gorgée. En levant mon nez, je constate que Greene me dévisage en buvant. À quoi est-ce qu’il pense en me reluquant de la sorte ? Nous partons ensuite à la cérémonie d’inauguration des nouveaux locaux de la société Timexia qui fabrique et commercialise des montres de luxe. Il y a tellement de personnes bien

habillées que je ne regrette pas ma tenue. J'aurais eu l'air d'une pouilleuse, autrement. Des femmes lancent des œillades vers mon patron et des hommes dans ma direction. Je passe souvent au buffet pour me restaurer de petits fours. Ils sont délicieux, je n'en ai jamais mangé d'aussi savoureux. Un serveur me propose une flûte de champagne. La gorge sèche, je l'accepte volontiers. Il n'y a rien d'autre à boire de toute façon. Alexander Greene me présente plusieurs clients, puis me laisse de temps en temps pour en saluer d'autres. Plus je suis avec lui, plus je m'habitue à sa présence, même si son arrogance m'énerve toujours. Lorsque je le vois rire avec une femme, je ne peux m'empêcher de les épier avec insistance.

Cela fait presque trois heures que nous sommes là et la tête commence à me tourner un peu. Je ne sais pas si c'est l'alcool ou tout ce monde qui me tape sur le système. Ne tenant plus, je me réfugie vers la sortie de secours laissée ouverte, puis m'y faufile. Enfin au calme, je m'adosse contre le mur et ferme les paupières quelques instants en soufflant de soulagement. Je donnerais n'importe quoi pour rentrer chez moi. J'en ai tellement marre d'être dans cette ville et à cette soirée.

— Ça ne va pas, mademoiselle ?

J'ouvre les yeux et tourne mon visage. C'est Greene qui semble inquiet de mon état.

— Ça va... je ne suis pas trop habituée à ce genre de mondanité, c'est tout.

— J'en ai fini de toute façon. Nous allons rentrer.

— D'accord. Avec plaisir !

— Venez.

Je me décolle du mur et fais quelques pas afin de regagner la grande salle. Nous la quittons après avoir salué quelques personnes. Mon patron appelle un taxi qui ne tarde pas à arriver et j'en suis soulagée, je n'aurais

pas pu tenir une minute de plus. Les gens, les fêtes, la foule, ce n'est vraiment pas mon truc. Greene m'ouvre la portière et lorsque je m'engouffre dans le véhicule une caresse effleure mon dos nu. Ce sont ses doigts. Mon épiderme en réagit instantanément et tout mon corps est parcouru d'un frisson agréable. Il monte à son tour et instinctivement, je le fixe. Lorsque nos regards se croisent, mon cœur fait un bon. Je sens que la fatigue a pris possession de mon corps et que j'ai du mal à maîtriser mes émotions. Mes joues chauffent.

— Vous avez l'air fatiguée...

— Oui, c'est le cas... J'ai hâte de rentrer.

— Je comprends.

Le trajet m'est pénible. J'ai du mal à garder les paupières ouvertes. Heureusement, nous arrivons vite. Je lâche mon sac en entrant et me débarrasse de mes talons hauts. Quel bonheur de poser enfin mes pieds à plat ! Ne tenant plus debout, je m'assois sur le canapé et me masse la nuque quelques secondes. Du coin de l'œil, je remarque que Greene a enlevé sa veste et sa cravate. Il déboutonne son col.

— Je déteste aussi ce genre de mondanité, déclare-t-il.

— Ah bon ? Je pensais que vous adoriez cela.

— Absolument pas ! Vous avez au moins apprécié le buffet de ce que j'en ai vu.

Je pouffe de rire. Il s'assoit à côté de moi pour enlever ses chaussures.

— Je crois que j'ai un peu trop bu aussi.

— Vous n'avez pas l'air saoule, pourtant.

Nous échangeons un regard. J'ai encore toute ma lucidité. Néanmoins, la chaleur qui consume mon corps et le léger tournis qui perdure sont dus à l'alcool, je pense, sans compter la fatigue qui m'entraîne presque dans un

état second. Soudain, Greene tend son bras vers moi et ses doigts glissent sur ma nuque tandis qu'il effleure mon cou.

— Vous vous massiez à l'instant, vous avez mal ?

Son contact inattendu me trouble tant, que j'en reste sans voix. Sa façon de me fixer avec insistance me perturbe. Les pulsations de mon cœur deviennent incontrôlables. Il penche subitement son corps vers moi faisant reculer mon buste contre le dossier du canapé. Son souffle s'écrase contre mon oreille. J'en frissonne. Qu'est-ce qu'il est en train de se passer ? Sa paume se pose brusquement sur mon sein qu'il empoigne tandis que son pouce tourne autour de la partie la plus sensible qui durcit instantanément. Ma respiration s'exacerbe. J'envisage de le repousser, mais en même temps c'est comme si je n'en avais ni la force ni l'envie. Il est si sensuel dans ses gestes que j'en perds tous mes moyens. Je sens soudain une main glisser sur ma cuisse et se frayer un chemin jusqu'à ma culotte. Une pression sur mon clitoris me provoque un spasme. J'en pousse un gémissement, malgré moi.

— Vous êtes toute mouillée.

Mais à peine ai-je ouvert la bouche dans l'intention de le contredire qu'il pince ma carotide. Des frissons me parcourent l'échine. Peu à peu, ses doigts me pénètrent avec douceur puis rudesse. Ceux-ci sont noyés, prouvant que j'ai menti. Ma conscience martèle mon esprit. *C'est mon patron, il ne faut pas, je sors avec Jake. Je dois le repousser.* Mais les caresses qu'il me prodigue me font tellement de bien que je n'arrive pas à lui dire d'arrêter. Son autre main sort mon sein du vêtement et l'englobe. Ses lèvres viennent happer l'extrémité et sa langue tourne autour. Le plaisir que j'en éprouve est immense. Je me cambre en arrière en haletant. Il me fait presque mal en le suçant, j'en pousse un gémissement à la limite du cri et soudain mon intimité convulse. Je viens de jouir.

Greene se redresse et se lève, rictus aux lèvres.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19

Je reste prostrée sur le canapé, déboussolée par ce qui vient de se produire. Greene est actuellement dans la salle de bains en train de prendre une douche. Qu'est-ce que je dois faire ? Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Je n'ose pas bouger. L'eau ne coule plus. Il a fini de se laver. Il apparaît dans la pièce. Du coin de l'œil, je remarque qu'il a noué une serviette blanche autour de sa taille.

— Vous comptez passer la nuit là ?

Je tourne mon visage vers lui avec crainte. Son torse, ses cheveux mouillés et le fait qu'il soit à moitié nu me donnent des angoisses qui doivent probablement se lire dans mes yeux. Il soupire.

— Allez, je ne vais rien vous faire de plus. Vous ne m'avez pas repoussé non plus. Allez dormir, vous en avez besoin.

Le ton de sa voix est rassurant, c'est comme s'il compatissait à mon trouble. Il vient s'asseoir à côté de moi. Je me lève aussitôt et me dirige vers la salle de bains avant de m'y enfermer, saisissant mon bagage au passage. Je n'ai pas envie de lui parler ni maintenant ni jamais. Ce qui s'est passé n'aurait pas dû se produire.

Lorsque je me décide enfin à sortir de la salle de bains après m'être lavée, je constate que Greene n'est pas dans son lit. Je resserre le peignoir de l'hôtel sur mon pyjama, puis risque un œil en direction du salon. La lumière est éteinte, mais grâce à celle de la chambre, j'arrive à y voir clair. Où est-il ? Je m'approche et finalement l'aperçois allongé sur le canapé. À sa respiration, j'en déduis qu'il dort. Endormi, il a presque l'air inoffensif.

Ce type est vraiment bizarre, il est difficile à cerner. Il souffle le chaud et le froid. Qu'est-ce qu'il me veut, au juste ? Il n'a même pas cherché à coucher avec moi. Il a voulu uniquement me procurer du plaisir ? J'ai du mal à y croire. Je l'observe en détail. Ses cheveux bruns légèrement décoiffés. Son torse musclé et massif de trentenaire sportif. Ses mains parcourues de veines apparentes dont les doigts m'ont pénétrée, et ses lèvres charnues qui ont pressé mon sein. Physiquement parlant, il n'y a rien à jeter chez lui. Mon attention se porte sur la serviette nouée sur ses hanches. Je déglutis en imaginant qu'il est nu en dessous. Je me rends compte que mon cœur bat vite et que mon bas-ventre palpite. J'appréhende soudain qu'il puisse se réveiller.

Sur la pointe des pieds, je retourne dans la chambre puis me réfugie sous les draps. Épuisée, je finis par m'endormir.

Un claquement me réveille brusquement. Je me redresse et constate que le soleil illumine la pièce. Avec mes poings, je frotte mes yeux, puis dirige mon visage vers le lit d'à côté. Les couvertures ne sont pas défaites. Je me lève, enfile le peignoir et me rends dans la salle de bains. Le miroir est plein de buée. Il a pris une douche ? Je ne l'ai même pas entendu faire. Je vais dans le salon, le cherche partout, mais il n'est pas là. Sa valise est toujours là, elle, ce qui me rassure. Ce matin, nous avons rendez-vous chez un potentiel client. J'en conclus qu'il a décidé d'y aller seul. Après avoir fait ma toilette, je m'habille. Au moment où je remonte la fermeture éclair de ma jupe, quelqu'un frappe à la porte. Est-ce Greene ? J'en doute. J'ouvre, c'est un serveur qui pousse un chariot roulant.

— Bonjour. Je vous amène le petit-déjeuner.

— Bonjour. Ah ? Je suis désolée, je n'ai pas d'argent.

— Ce n'est pas la peine, il est déjà payé.

— Ah ? Pour deux ?

— Non, pour une seule personne. Vous attendiez quelqu'un ? La commande a été passée tôt ce matin, mais je peux aller cherch...

— Non, ça ira, merci. C'est parfait.

— D'accord.

Il me sert tout sur un plateau puis s'en va. Une bonne odeur de croissants récemment sortis du four et de chocolat chaud émoustille mes papilles. Je suis touchée que Greene ait pensé à mon petit-déjeuner. Il y a même une rose dans un vase, mais c'est peut-être une attention de l'hôtel et pas de lui en particulier. Les viennoiseries sont si croustillantes qu'elles fondent dans ma bouche. Un vrai régal. Je n'en laisse pas une seule miette. Je travaille ensuite sur ma tablette et réponds aux mails professionnels que j'ai reçus. Difficile d'en faire davantage sans mes dossiers et mon bureau. Le temps passe, il est bientôt midi. Nous avons normalement un repas avec un client, mais Greene n'est pas encore là. Est-ce qu'il va venir me chercher ou vais-je encore rester là à attendre qu'il fasse tout le boulot ? Je suis là pour bosser, pas pour être enfermée dans une chambre.

Ça me saoule, merde !

Je saisis mon téléphone et commence à lui écrire un message après avoir récupéré son numéro dans mes mails.

« À quelle heure venez-vous me chercher pour notre déjeuner avec le PDG de Yelmon ? »

Quelques secondes d'hésitation, puis je clique sur envoi. J'attends, anxieuse. Une bonne quinzaine de minutes plus tard, il m'envoie une réponse pour me signaler qu'il est là, dans un taxi. Rassurée que notre relation professionnelle ne soit pas entachée, je me dépêche de sortir de la

chambre puis du bâtiment. Je le cherche des yeux et aperçois la voiture. Il en sort avec allure et prestance, charismatique dans son costume. Le revoir me fait presque trembler. J'en suis troublée, après ce qui s'est passé la veille. Mes jambes m'amènent jusqu'à lui.

— Vous allez mieux, mademoiselle ? s'enquit-il d'une voix douce.

— Euh... oui. Oui, ça va.

— Je vous en prie.

Il m'invite à monter en me tenant la portière avant de me rejoindre et de la claquer.

Au début mal à l'aise, je finis par me détendre, voyant qu'il prête plus attention à son portable qu'à moi. J'ose même lui parler.

— Merci... pour le petit-déjeuner.

— Il n'y a pas de quoi, répond-il en me dévisageant. Je suis sincèrement désolé de ce qui s'est produit hier soir. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Votre robe, sans doute. Ça ne se reproduira plus. Veuillez me pardonner.

Il détourne aussitôt le regard pour fixer son écran. Je demeure hébétée par ses excuses. Pour lui, ce qui s'est passé était une erreur. Certes, ça l'était, mais l'entendre de sa bouche me provoque un pincement au cœur, curieusement.

Le repas avec le patron de Yelmon se déroule aussi bien que celui d'hier avec le gérant de Galasco. J'ai pu présenter notre entreprise avec brio et suis satisfaite de ma prestation. Mes réparties ont même réussi à attirer les rires de Greene et de notre invité. Je sors du restaurant, enjouée et fière de moi. Nous enchaînons ensuite par la visite du siège social d'un de nos meilleurs clients. Là encore, tout va à merveille. Vers quinze heures, il est temps pour nous de retourner à l'hôtel plier bagage. Les discussions entre Greene et moi sont strictement professionnelles, c'est comme si ce qui

s'était produit hier soir n'avait jamais eu lieu. Lorsque je prends place dans l'avion en face de lui et que nous décollons, un étrange sentiment de déception m'étreint, celui d'être passée à côté de quelque chose. Demain, je vais reprendre mon poste et me retrouver assise derrière mon bureau. Je ne partagerai plus de bon repas avec Greene, je ne le verrais presque plus. Cela devrait me réjouir, pourtant ce n'est pas le cas.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle Carter ?

Il lève son nez de son ordinateur portable et ses yeux rencontrent les miens. Je sursaute en clignant les paupières, embarrassée.

— Cela fait un moment que vous me regardez travailler. Il y a un souci ?

— Euh non... aucun.

Troublée, je me hâte de saisir ma tablette et la déverrouille. Je commence à faire déplacer mon index dessus, mais soudain la main de Greene s'empare de mon poignet avec tendresse afin de l'en écarter. Instantanément, mon palpitant cogne dans ma poitrine et mon regard se plante dans le sien. Ses doigts glissent sur ma peau et son pouce vient caresser les miens. Il attire lentement ma main vers ses lèvres et y dépose un baiser appuyé, sans me lâcher de ses iris océan. Immédiatement, le contact de sa bouche sur mon épiderme me rappelle celui sur mon sein hier soir. Mon entrejambe en frémit aussitôt en souvenir du moment d'égarement intense de la veille. Je me libère de son emprise faisant mine de recoiffer une mèche rebelle derrière mon oreiller tandis que j'oblique le visage vers mon Ipad pro. Merde ! Ce type est un aimant sexuel. Je l'entends pouffer de rire. Pathétique ! Son attitude vis-à-vis de moi est comme un jeu. Il me considère comme son jouet et ça l'amuse. Vexée par ce constat, je me mets à l'ignorer pendant tout le trajet. Vers dix-neuf heures, un taxi vient nous chercher à l'aérodrome. Il me ramène en premier. Pressée de rentrer chez moi, je dis au revoir à Alexander Greene sans trop

lui porter d'attention. Quand enfin je pénètre dans mon appartement, je souffle de soulagement. Rien ne vaut son chez-soi. Rory n'est pas là, je suppose qu'elle mange au resto ou chez une amie afin d'éviter de se retrouver seule. J'ai envie de voir Jake et de lui faire l'amour.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20

Je sors de la douche en peignoir et regarde l'écran de mon téléphone. Il est bientôt vingt heures. Je me rends dans la cuisine et remplis une casserole d'eau que je mets à bouillir avant d'y plonger des spaghettis. Cela ne vaut pas les bons repas que j'ai mangés au restaurant, mais au moins ça me comblera l'estomac. J'hésite à appeler Jake, j'ai envie de le voir et de me perdre sous ses caresses. Tandis que je marche dans le salon en scrutant mon écran, mon attention est attirée par le seuil de la porte d'entrée, il y a un papier qui en dépasse. Je m'approche et me baisse pour le ramasser. Depuis quand est-il là ? Je ne l'ai pas vu en entrant tout à l'heure. Mon prénom est écrit dessus. C'est une feuille blanche pliée en quatre. Intriguée, je l'ouvre sans attendre.

Retrouvez-moi à cette adresse à vingt-deux heures précises.

Mon rythme cardiaque devient fou en découvrant que c'est signé : *celui qui vous a sauvée*. Je n'arrive pas à y croire. Le lieu du rendez-vous est une chambre d'hôtel et il y a un QR code à scanner, sans doute est-ce la clé de celle-ci. J'ouvre ma porte et regarde dans le couloir, mais il n'y a personne. Je referme aussitôt. Il a dû déposer ce mot quand j'étais sous la douche. Je ne sais pas quoi en penser. Dois-je m'y rendre ? C'est peut-être l'occasion de confirmer que mon mystérieux sauveteur est bien Jake, même s'il ne fait aucun doute pour moi que c'est lui. Si je n'y vais pas, je n'aurai peut-être pas d'autres opportunités. Je passe à table. Pendant que je dîne, je ne cesse de peser le pour et le contre de ce rencard. Je finis par me convaincre d'y aller. J'enfile une robe noire sans manches boutonnée de haut en bas sur le devant. En la fermant, j' imagine Jake me l'enlever et cette pensée me

réchauffe. J'enfile mes escarpins puis sors de l'appart avec mon sac à main. Je ne tarde pas à arriver à l'endroit fixé. Il y a une borne de réservation plaquée sur le mur, je place le QR code dessous. Elle le scanne et mon nom s'affiche à l'écran. La chambre a déjà été payée. Une carte magnétique tombe dans le réceptacle, je la récupère puis me rends devant la porte 201. Après une longue minute d'hésitation, je finis par l'ouvrir et par entrer. Il y a un grand lit avec des draps blancs. Je suis surprise d'y trouver une boîte en carton rouge dessus. J'en soulève le couvercle, étonnée. À l'intérieur, il y a un bandeau noir et un mot. Je le lis. Ce sont des instructions.

À vingt-deux heures pile, fermez la porte sans enclencher le verrouillage, éteignez la lumière, asseyez-vous sur le lit devant la fenêtre et bandez-vous les yeux.

Si vous ne suivez pas ces consignes à la lettre, vous ne me reverrez jamais.

Paniquée, je vérifie l'heure sur mon téléphone. Il me reste à peine cinq minutes. Je me dépêche de suivre ses recommandations concernant la porte, puis prends place sur le bord du matelas après avoir fermé la lumière. Je réalise qu'en m'orientant vers la fenêtre, je tourne en même temps le dos à l'entrée, ce qui m'inquiète un peu, mais je n'ai pas le temps d'y réfléchir, les secondes défilent. J'attache le bandeau autour de mes yeux et le noue derrière ma tête. Mon sang pulse dans mes veines. Est-ce que je ne suis pas en train de faire une connerie ? Je commence à avoir peur et à me dire que tout ceci n'est pas raisonnable. Cependant, c'est terriblement excitant. J'entends soudain un bruit. Est-ce lui ? Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine. Des mains agrippent subitement mes poignets et les attirent vers l'arrière. Je sens des arceaux tout autour puis il y a un cliquetis.

Des menottes ?

Je panique et cherche à me débattre. Tout à coup, une paume se pose sur ma joue bloquant également quelques mèches de mes cheveux. Un souffle s'écrase dans mon oreille.

— Shh ! Calmez-vous, Amanda. C'est moi.

Je cesse de gigoter. Il semble s'éloigner. La porte est claquée. Le fait de ne rien voir exacerbe mes autres sens. Ma respiration se saccade. Ses doigts se posent sous mon menton, puis quelque chose glisse sur ma bouche. C'est son pouce. Il fait de légères caresses qui stimulent la pulpe de mes lèvres puis il entre et ressort. Je finis par le toucher avec ma langue puis par le sucer. J'avale ma salive. Ce jeu terriblement sensuel commence à m'exciter. Sa main quitte mon visage. Qu'est-ce qu'il va faire ? Défaire sa ceinture ? Ouvrir sa braguette ? Le haut de ma robe est brusquement ouvert. Il a fait sauter les boutons en écartant violemment les pans. Ma poitrine en rebondit et les bouts se dressent. Ma respiration s'accélère. Les pointes de mes cheveux chatouillent ma peau mise à nue. Il tire sur mon vêtement, me découvrant davantage. Ses mains englobent mes seins et les caressent. La sensation est si agréable que je suis obligée de me retenir de gémir. Il me pousse et je bascule en arrière. Aventureux, ses doigts parcourent mes hanches puis attrapent ma culotte. Ils me l'enlèvent puis me soulèvent les cuisses. Quelque chose d'humide lèche mon intimité. C'est sa langue. Elle s'introduit ensuite à l'intérieur. Je me cambre et respire bruyamment. C'est si bon que je pourrais jouir maintenant. Il arrête. Qu'est-ce qu'il va faire, à présent ? J'attends. Rien ne se passe. Les poignets toujours menottés, je me redresse comme je peux. Je tends mon visage et ma joue droite touche sa hanche. À l'aveuglette, je déplace ma tête et mon front finit par se frotter contre son entrejambe. J'ai envie de lui faire la même chose que dans la voiture, il avait tant aimé ça. Je l'entends défaire sa ceinture, puis sa braguette. Un froissement de tissu. Son boxer ? Je me penche. Son membre

est là, mis à nu, et le bout touche mes lèvres. Je les ouvre aussitôt, et dès qu'il s'introduit dans ma bouche il pousse un râle de plaisir. Je tourne ma langue tout autour de sa verge gonflée. Il aime tellement ça qu'il passe ses paumes autour de ma nuque en remontant les mèches de mes cheveux au passage, puis s'enfonce davantage. J'ai chaud, si chaud. J'aspire. Il sort puis entre à nouveau. Quelques gouttes s'échappent et se mêlent à ma salive. Je les avale en même temps. Il me caresse les seins et pince les extrémités. Je sens que l'intérieur de mon bas-ventre se resserre. Impatiente, je bascule en arrière et écarte les cuisses. Enivrée de désir, je ne tiens plus. Il commence à stimuler mon clitoris avec le bout de son sexe. Je mouille tellement qu'il glisse tout seul pour se frayer un passage. Ses mains agrippent brusquement mes chevilles et sans prévenir son membre me pénètre d'un coup. Je pousse un cri. Il entame un va-et-vient qui devient vite brutal. Il est si bestial que le frottement de mes omoplates sur le drap chauffe mon épiderme à travers le tissu de ma robe. Je sens son torse se coucher sur mes seins. Apparemment, il avait déboutonné sa chemise. Le peau à peau me fait frémir davantage. J'ai l'impression de devenir folle tellement le plaisir me submerge. Il s'arrête subitement. Son membre tremble et lui aussi. Il est en train de jouir et je jouis à mon tour en convulsant. Son râle se mélange à mon cri d'orgasme. Son souffle haletant fait écho au mien. Il se retire lentement. Mon intimité est si sensible que je me recroqueville sur le côté. Positionnée en fœtus, je prends conscience qu'en frottant ma tempe sur le matelas, je pourrais coincer le bandeau qui recouvre mes yeux et l'enlever. Il faut que je le fasse. Je veux savoir. Je veux être sûre. J'entends un zip. Il vient de fermer sa braguette. Il va s'enfuir. Je ne peux pas laisser filer cette occasion de connaître la vérité. Je n'en aurais peut-être pas d'autres. D'un mouvement du visage, le bandeau remonte sur mon front puis glisse sur mes cheveux. Lorsque je me redresse, il tombe sur le drap. Mes yeux

cherchent puis rencontrent les siens. Mon sang se glace, ma respiration se coupe.

Ce n'est pas possible ! C'est un cauchemar !

Ce n'est pas Jake qui se tient là, ce n'est pas lui mon sauveur c'est Alexander Greene !

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

— Vous ? Ce n'est pas possible !

Je le fixe les yeux grands ouverts. Il soupire et détourne son regard du mien avant de l'affronter à nouveau.

— Vous n'auriez pas dû...

— Je n'aurais pas dû ? C'est tout ce que vous avez à dire ? Vous vous payez ma tête ?

Il boucle sa ceinture. Je sens qu'il s'apprête à partir, à se sauver comme il en a l'habitude.

— Détachez-moi !

Ma voix s'enraye, submergée par l'émotion. Mes mains se mettent à trembler. Après avoir plongé ses doigts dans la poche de son pantalon noir, il s'assoit sur le rebord du matelas en se tournant vers moi. La rage au ventre, je lui montre mon dos. Il m'enlève les menottes. Désormais libérée, je ramène les pans de ma robe pour cacher ma poitrine et le dévisage avec haine. Il réunit les arceaux dans sa paume avant de les mettre dans la boîte toujours posée au coin du lit. Tandis qu'une larme roule sur ma joue, je m'acharne sur mes poignets dans le but de me débarrasser de la sensation de pression que le métal a laissée, mais n'y parvenant pas je sanglote.

— Ne pleurez pas, souffle-t-il.

Ses mains remplacent les miennes autour de ma peau. Contrariée, je m'en extirpe pour sécher mon visage. Je n'arrive pas à croire que c'est lui, j'étais tellement persuadée que c'était Jake.

— C'est vous qui m'avez sauvée de la noyade ?

Je le fixe avec rancœur. Il soupire une fois de plus.

— Répondez !

— Oui... c'est moi, confie-t-il avant de plonger ses prunelles dans les miennes.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Pourquoi toute... cette mascarade ! Je veux savoir !

Il détourne son attention. À son attitude, je sens qu'il est embarrassé d'avoir été démasqué et que c'est difficile pour lui de tout avouer. Sans doute préférerait-il continuer à jouer au héros mystérieux de peur d'un quelconque rejet.

— Et pourquoi êtes-vous devenu mon patron ? Ce n'était pas une coïncidence ! Qu'est-ce que vous aviez derrière la tête ?

Ma voix se fait plus agressive. J'attends des réponses qu'il ne semble pas vouloir me donner. Finalement, il finit par ouvrir la bouche.

— Je voulais vous revoir...

Ses yeux croisent les miens et j'y perçois une étincelle d'émotion. Dois-je le croire ? Soudain sa paume effleure tendrement ma joue. Machinalement, j'effectue un mouvement de recul malgré les doux frissons qui chatouillent mon épiderme. Affecté par ce geste, il entreprend de se lever, mais je retiens son poignet, tête baissée, en focalisant mon attention dessus. Je n'ai pas envie qu'il se sauve et m'abandonne. Il se ravise et reste assis. Mes doigts se desserrent puis glissent sur sa main à la recherche de tendresse. Il les caresse avec les siens et mes larmes s'écrasent sur nos pouces. Aussitôt, il plaque sa paume derrière mon crâne pour m'attirer doucement vers lui. Ma tête vient s'échouer sur son torse et une rivière coule sur mon visage.

— Je ne voulais pas vous faire de mal, Amanda. Au contraire. Cessez de pleurer, souffle-t-il. Je vais vous ramener chez vous.

Rory me répète souvent que les hommes n'aiment pas voir une femme chialer. En plus de tuer leur libido et de leur rappeler la tristesse de leur mère, elle dit que ça leur donne un sentiment d'impuissance. À cette pensée, je sèche mes joues puis m'écarte de lui. Je commence à fermer les boutons de ma robe.

— Je vous attends dehors, annonce-t-il.

Il se lève et marche vers la porte. En chemin, il attrape sa veste de costume qui pendait sur le dossier d'une chaise, puis s'empresse de sortir. Je sais déjà ce qu'il compte faire : fumer une clope dans l'espoir de calmer sa nervosité. Je récupère ma culotte jetée négligemment par terre, et fais un saut dans la pièce d'eau avant de la remettre. Voir mon reflet dans le miroir placé au-dessus du lavabo me fait frémir. J'ai couché avec ce type, j'étais persuadée que c'était Jake. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? J'ai couché avec mon patron, putain ! J'ai dix ans d'écart avec lui ! La nausée me monte à la gorge. Mes doigts se crispent sur l'évier. Je suffoque, puis respire profondément. Il faut que je me ressaisisse. Tremblante, je porte l'eau à mes lèvres pour me rincer la bouche et tenter de faire partir cette envie de vomir qui me tenaille. Je suis fatiguée, épuisée, comme si toute mon énergie et ma vitalité avaient été aspirées. Chancelante, je me dirige vers la porte et sors de cette chambre maudite. La douce fraîcheur de la nuit me fait frissonner. Par-dessus la balustrade, j'aperçois Greene qui fume sa cigarette, le dos appuyé contre une berline noire. Il a l'air songeur. Je traverse la coursive en béton puis descends l'escalier avant d'arriver jusqu'à lui. Son regard croise le mien. Il semble soucieux. A-t-il peur que je porte plainte ou est-il affligé par les larmes que j'ai versées ? Il m'ouvre la portière et la referme dès que je suis assise. Après m'être attachée, je me tourne vers la vitre, la tête inclinée sur le dossier. Je n'ai plus envie de le voir. Les yeux rivés sur l'asphalte, j'amène mes bras devant mon buste avec

la sensation d'être frigorifiée. J'entends Greene bouger. Tout à coup, quelque chose de chaud me recouvre. Je baisse mes prunelles sans faire d'autres mouvements. Il a mis sa veste sur moi. J'ai envie de la prendre et de lui jeter à la figure, mais sa chaleur me fait du bien. Sans dire un mot, il démarre et allume le chauffage. Mes paupières sont lourdes, si lourdes...

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22

J'ouvre les yeux et aperçois un épais tapis beige. Je n'en ai pas dans ma chambre. Brusquement, je me redresse. Ce lit n'est pas le mien et je ne suis pas chez moi. Où suis-je ? Le drap blanc qui me recouvrait est tombé, je le remonte, réalisant que je suis torse nu. Je porte uniquement ma culotte. Mon sac et ma robe sont posés sur une chaise. À côté, il y a une grande armoire et un buffet. J'attrape le plaid couleur crème qui est en bas du lit, puis l'enroule autour de moi en faisant ressortir mes épaules et mes bras. Le contact de mes pieds nus sur la moquette grise m'électrise presque. Je me lève en observant ce qui m'entoure. Alexander Greene ne m'a pas ramenée chez moi, et cet endroit ne ressemble pas à une chambre d'hôtel. Les rideaux en tissu beige sont tirés, mais les rayons du soleil qui donnent à travers m'indiquent qu'il fait jour. J'en écarte un et jette un œil par la fenêtre, la lumière m'aveugle quelques secondes, puis je vois un jardin et un portail. Je ne suis pas dans un appartement, mais dans une maison. J'approche du buffet où des bibelots décorent la pièce. Il y a une sculpture de tête de pharaon en marbre et un sphinx en bronze. Des souvenirs de voyage ? J'aperçois un cadre photo que je saisis. Sur la photographie jaunie par le temps, il y a une femme qui tient un petit garçon brun dans ses bras. Est-ce Alexander Greene et sa mère ? On dirait bien. Je focalise mon attention sur elle. Brune, les cheveux longs, élancée, vêtue d'une robe foncée, elle est si belle. J' imagine la douleur qu'il a pu ressentir en la perdant, moi qui ai perdu la mienne également. On a au moins cela en commun. Je repose l'objet, puis fouille dans mon sac. Mon portable est éteint et je n'arrive pas à l'allumer.

La batterie est probablement déchargée.

Sans faire de bruit, j'ouvre la porte. Aussitôt, la luminosité frappe mes rétines. Je cligne des paupières, puis m'engouffre dans ce qui semble être un petit couloir. Mon exploration s'arrête dans un immense salon moderne. Je pivote mon visage et découvre Greene assis sur un haut tabouret. Devant lui, sur le comptoir de la cuisine américaine est posé son ordinateur portable. Il est tellement absorbé par son écran qu'il n'a même pas remarqué ma présence. Tout à coup, il tourne la tête dans ma direction et nos prunelles se percutent. Mon cœur bat à vive allure et ma main se crispe sur le morceau du plaid noué au niveau de ma poitrine. Après quelques secondes d'hésitation à me fixer sans rien dire, il finit par parler.

— Bonjour...

— Vous... ne m'avez pas ramenée chez moi ?

— Si... mais lorsque je suis arrivé devant votre immeuble, j'ai remarqué de la lumière dans votre appartement.

Rory...

— Et comme vous vous étiez endormie, je... enfin...

Il n'a pas osé me réveiller.... ni me porter jusqu'à chez moi, car ma coloc était là...

— Vous avez faim ? me demande-t-il.

Du menton, il désigne la table de séjour où un plateau m'attend avec viennoiseries et autres délices. D'un léger hochement de tête, j'acquiesce. Il se lève et s'active afin de me faire chauffer du lait au micro-ondes. Je le regarde faire. La chemise rose clair, qu'il porte avec un pantalon anthracite, lui va bien et adoucit ses traits. Il n'a pas de cravate et son col est défait. Grâce à l'affichage sur le four, j'apprends qu'il est neuf heures trente. Je suis en retard pour le boulot.

— Il faut que j'aille travailler, je lance, anxieuse.

— Ce n'est pas la peine.

Comment ça, pas la peine ? Il me licencie ?

L'inquiétude s'empare de moi. Il jette un coup d'œil vers moi, puis se sent obligé de me rassurer après avoir remarqué mon angoisse.

— Vous reprendrez demain, je vous offre votre journée, lâche-t-il en récupérant le pichet en céramique chauffé qu'il pose ensuite sur la table.

Je souffle de soulagement. Il avance dans ma direction, je baisse instantanément le visage, mais il ne s'arrête pas et continue son chemin. Il revient rapidement. Un tissu doux et chaud tombe sur mes épaules au moment où il passe. J'oblique la tête et constate qu'il vient de me recouvrir d'un peignoir bleu marine en velours molletonné. Sans me prêter attention, il reprend place devant son écran. Le boulot, toujours le boulot. Pas étonnant avec toutes les entreprises qu'il a à gérer. J'enfile le vêtement et enlève le plaid que je plie ensuite. En attendant de pouvoir le ramener dans la chambre, je le pose sur le dossier d'une chaise, puis m'installe sur une autre afin de prendre mon petit-déjeuner. J'ai tellement faim que si je ne mange pas maintenant, je vais bientôt me sentir mal. Volontairement, j'ai fait en sorte de tourner le dos à Greene, je n'ai pas envie qu'il me regarde manger. Tandis que je mords dans un délicieux croissant imbibé de chocolat chaud, je me repasse en mémoire tous les événements qui me sont arrivés. J'ai tellement de questions qui demeurent sans réponses et je n'ose pas les lui poser, mais il faudra bien que je le fasse. Son téléphone sonne. Il ne répond pas. La sonnerie retentit à nouveau. Il la coupe et son smartphone heurte le comptoir dans un bruit sourd le temps d'un soupir. Il semble à cran. Je finis de manger, puis saisis le plateau que je transporte ensuite jusqu'à la paillasse de l'évier. Je commence à ranger le beurre dans le frigo, envisageant de tout débarrasser.

— Laissez, je vais m'en occuper.

J'oriente mon visage vers lui et mon regard se noie dans le sien.

— Vous ne voulez pas que je travaille, vous ne voulez pas que je range.
Y a-t-il quelque chose que je peux faire ?

— Hmm... resserrer votre peignoir...

Je baisse immédiatement les yeux et constate avec effroi que le décolleté s'est débraillé mettant presque ma poitrine à l'air. Je ramène les pans l'un sur l'autre puis noue la ceinture tellement fort que j'en ressens une douleur au ventre. Greene se pince les lèvres pour se retenir de sourire. Je viens de paniquer à l'idée qu'il puisse voir mes seins alors qu'il les a déjà vus et pas qu'une seule fois. Je pouffe de rire devant cette situation grotesque.

— Il est trop grand, déploré-je.

— Pour vous, oui. En ce qui me concerne, il est à la bonne taille.

— Est-ce que... est-ce que je peux prendre une douche ?

— Bien sûr... Je vous y autorise, sourit-il pour me narguer.

Je coince une mèche derrière mon oreille, puis commence à m'en aller. Je m'arrête en chemin et me tourne, réalisant que j'avais oublié un détail.

— Merci pour le petit-déjeuner et le congé payé.

Je n'attends pas de réponse de sa part et me rends dans la salle de bains où je m'enferme à double tour. Je reste au moins un quart d'heure sous le jet d'eau chaude tellement j'apprécie son ruissellement sur mon corps. Je lave même mes cheveux. Les fragrances masculines des deux gels émoustillent mon odorat. Ils sentent si bon. Je sors de la cabine et prends le temps de m'essuyer avec une épaisse serviette. Ma chevelure est désormais humide, mais ne goutte plus. Trois petits coups frappent à la porte. J'enfile le peignoir et l'attache avant d'ouvrir. Greene me dévisage et je vois dans ses iris qu'il est troublé. Il baisse le nez vers une pile de fringues qu'il tient dans ses mains et me les tend.

— J'ai... J'ai trouvé ces vieux vêtements que je portais quand j'étais plus jeune. Ils devraient peut-être vous aller.

J'imaginai remettre ma robe et rentrer chez moi, et il me donne des habits de détente comme s'il avait envie que je reste. Je relève mes yeux vers les siens et sans le vouloir ceux-ci se focalisent sur ses lèvres. Elles sont charnues, attirantes et elles m'ont procuré tant de plaisir la veille que j'en rougis. J'attrape les fringues, espérant ainsi qu'il ne remarquera pas mon trouble.

— Merci, je murmure.

En refermant la porte, j'ai le temps de baisser le regard et de constater en une fraction de seconde qu'il a la gaule. Je comprends mieux pourquoi il était mal à l'aise. J'ôte le peignoir et enfille le short noir et la chemisette bleu ciel qu'il m'a donnés. Ils sont un peu trop grands pour moi, mais ça fera l'affaire. J'ai intérêt à ne pas me pencher en avant, sinon il aura une vue imprenable sur mes seins. Mes cheveux sont encore mouillés, c'est peut-être ça qui l'a excité. J'ouvre les nombreux placards à la recherche d'un sèche-cheveux. Je n'en trouve pas, mais quelque chose attire mon attention dans le meuble placé sous le lavabo. Sous une pile de serviettes, il y a une boîte blanche qui semble cachée. Intriguée je la sors et la pose sur le sol. Il y a une croix rouge dessus.

Un kit de secours ? Pourquoi le dissimuler ?

Lorsque je l'ouvre, ce qu'il y a dedans me cause un choc. Il y a des seringues ensachées, un garrot, un flacon avec un liquide, un jeu de lames, une petite paille et... un sachet de poudre blanche.

C'est de la drogue... Merde !

Choquée par cette découverte, je referme aussitôt. Mes mains sont moites et tremblantes. Je remets la boîte à sa place et replace les serviettes dessus. Je suis angoissée à l'idée de mal les remettre. Est-ce qu'elles étaient

bien dans ce sens-là ? J'ai un affreux doute. Je referme le placard et me relève, la peur au ventre.

Calme-toi, la porte est verrouillée. Putain ! Il se drogue ?

J'ai peine à y croire. Alexander Greene, mon patron, se drogue ? Tout à coup, les paroles du flic qui m'a auditionnée au sujet de Miller me sautent à l'esprit.

On a trouvé des doses de GHB sur lui, ce qui confirme vos accusations à son égard, mais cet abruti en avait également avalé en plus d'avoir pris de l'héroïne.

De l'héroïne. Pourquoi ce connard de joggeur s'est-il shooté au GHB et à l'héroïne s'il comptait me violer ? Ça n'a pas de sens ! Est-ce qu'il a été drogué par vengeance ? Non, je me fais des films... et c'est Jake qui a arrêté Miller, l'officier me l'a dit. Je crispe mes mains sur mes tempes. Toute cette histoire va me rendre dingue. J'ai l'impression d'être entourée de secrets et de mensonges. Il faut que je sache la vérité. Je sors de la pièce et entre dans le salon. Alexander Greene a changé de place. Il est désormais assis dans le canapé et son ordinateur est devant lui sur la table basse. Lorsqu'il me voit approcher, il lève les yeux vers moi et ça me fait perdre tout mon courage.

— Très sexy...

Mes nerfs lâchent et je pouffe de rire en réponse à sa boutade. Mes jambes tremblent à cause du stress. Il faut que je m'assoie. Je plaque mes fesses sur le sofa puis affronte à nouveau son regard.

— C'est bien vous qui m'avez sauvée de Miller ?

Il tique.

— Le type qui m'a droguée au GHB, je précise.

— Oui, c'était moi.

— Comment l'avez-vous su ?

Il soupire en détournant son attention de moi.

— Dites-le-moi !

Il pose ses avant-bras sur ses cuisses et joue nerveusement à entrechoquer les ongles de ses pouces.

— Je... je vous ai suivie après le travail. Comme vous étiez bien habillée, je me suis douté que vous aviez un rencard... et en effet, c'était le cas...

Il m'a suivie... par jalousie ?

— J'ai attendu... puis je vous ai vue sortir par l'issue de secours. J'ai tout de suite compris qu'il se passait un truc quand je vous ai vue disparaître derrière le conteneur à poubelle. Je me suis engagé en marche arrière dans l'impasse avec ma caisse et à ce moment-là j'ai surpris Miller à côté de vous qui essayait de vous aider à vous relever, mais j'ai remarqué que vous n'étiez pas vous-même... alors... je l'ai un peu... bousculé.

Un peu ? Il lui a refait le portrait.

— Et ensuite ? Pourquoi je me suis réveillée dans un parking, attachée et les yeux bandés ?

— C'était mon garage...

— Ah...

— Je vous ai laissé là en attendant.

— En attendant ?

— Que les effets de la drogue se dissipent...

— Et Miller ? Vous en avez fait quoi ?

— J'ai appelé la police qui s'en est occupée.

— Et rien d'autre ?

Il me dévisage, intrigué.

Est-ce que vous avez drogué Miller pour me venger en plus de lui avoir cassé la gueule ? Putain ! Je peux pas lui poser cette question, il va comprendre que je suis au courant pour la drogue dans sa salle de bains s'il fait le rapprochement.

— Euh... merci... d'être intervenu...

Nerveusement, je me gratte la tempe du bout des doigts en fixant le vide. Je fais le point dans mon esprit. Greene m'a suivie comme un amant jaloux et s'est acharné sur Miller, puis m'a attaché les mains et bandé les yeux pour que je ne le reconnaisse pas. Je ne sais pas quoi penser de tout ça. Il m'a sauvée de la noyade, puis a racheté l'entreprise où je bosse.

Il a fait tout ça... pour moi ?

Son téléphone posé sur la table basse sonne. Il jette un coup d'œil vers l'écran, mais ne répond pas.

— Ils n'ont pas l'intention de vous lâcher, on dirait...

— On dirait bien. Il va falloir que je passe au bureau, annonce-t-il sans détacher son regard de son Iphone.

Il va partir ?

L'idée qu'il s'en aille me provoque un brusque sentiment d'abandon. Il éteint son ordinateur et se lève en l'emmenant. Je l'observe et une angoisse grandit en moi tandis qu'il s'éloigne pour se rendre dans sa chambre. Je ne sais pas ce qui me pousse à le rejoindre. Machinalement, je le fais. Plantée sur le seuil, je le regarde passer une cravate bleu marine autour de son cou. Il hésite avec une noire. Ses prunelles s'orientent vers les miennes.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il.

— Je... euh...

— Vous voulez que je vous dépose chez vous en passant ?

— Non... je...

Pourquoi ai-je dit non et pas oui ? Je ne sais pas quoi dire ni quoi faire. Pourquoi tout à coup n'ai-je pas envie qu'il s'en aille ?

— Vous... vous auriez un chargeur de téléphone ? Ma batterie est à plat.

Il me fixe, surpris. Je n'ai rien trouvé de mieux comme excuse et le fait est que j'en ai besoin d'un aussi.

— Iphone ?

— Samsung... je réponds

Il tique. Mauvais choix. Il s'avance et bifurque vers le buffet blanc dont il ouvre un tiroir. Tandis qu'il farfouille à l'intérieur, je m'approche et appuie ma main sur le bois du meuble, recouvert d'un placage verni. Il réussit à trouver un vieux chargeur dans un tas de fatras.

— Il date un peu, mais il devrait marcher, je pense, déclare-t-il en me tendant l'objet dont le fil électrique est enroulé autour de la prise et maintenu par un élastique.

— Merci, dis-je en le récupérant.

Ma peau effleure la sienne et ce contact est grisant. Tous les moments sexuels que j'ai partagés avec lui défilent dans ma tête. Il m'a entraînée dans ses fantasmes, et aussi étrange que cela puisse paraître, avec le recul je trouve que c'était terriblement excitant. Je n'ai jamais pris mon pied à ce point. Je dois avoir un grain... tout comme lui.

— La bleu marine...

Il hausse les sourcils.

— Elle va mieux avec votre chemise, souris-je.

— Ah... pouffe-t-il.

Il tire sur la cravate noire en soufflant.

— Je déteste porter ce genre de truc !

— Vous n'avez qu'à pas en mettre, si vous n'en avez pas envie. C'est vous le patron, non ?

— Justement... je dois montrer l'exemple... et parmi nos clients, il y en a qui sont tellement à cheval sur les principes qu'ils ne comprendraient pas ! déplore-t-il.

— Oh ? Vous pensez qu'on peut perdre un contrat à cause d'une simple cravate ? ironisé-je.

Il se met à rire. J'en fais autant.

— Je reconnais que c'est stupide, dit-il en observant la bande de tissu qu'il vient de plier en deux dans ses mains.

Au moment où il relève son visage, nos prunelles se contemplent comme si elles atteignaient nos âmes, et ses iris couleur océan aux reflets brillants m'hypnotisent. J'ai la sensation de flotter sur un nuage, tout à coup. Il bouge son bras droit et ses doigts viennent glisser sur ma joue en une tendre caresse. Toute mon attention se porte à présent sur ses lèvres charnues qui m'attirent comme un aimant. Sans réfléchir, je me hisse sur la pointe des pieds et me penche vers lui. Brusquement, dans un élan passionné sa bouche s'empare de la mienne avec tant de désir que le déséquilibre me fait pivoter contre le buffet. Affamée, sa langue goûte la mienne avec avidité. J'en pousse un gémissement étouffé quand en même temps je sens son membre prisonnier de son pantalon durcir contre mon bas-ventre. Un fantasme me frappe de plein fouet. J'ai envie qu'il m'attache les mains avec sa cravate et qu'il me prenne sur le meuble. J'enserme ses fesses musclées avec mes paumes. Il me donne un violent coup de reins qui me fait geindre. Nos lèvres se décollent et sa tête vient se perdre au creux de mon cou. Dans la foulée, son souffle exalté et brûlant fait frémir mon tympan autant que ma peau. Une sonnerie retentit soudain, mais ce n'est pas son téléphone, ça vient de la porte. Il s'arrête et tourne son visage. Il l'a entendue aussi. Ça sonne encore, avec insistance, puis quelqu'un frappe avec énervement. Alexander Greene a l'air contrarié, mais je le suis davantage. Irrité, il s'écarte et jette sa cravate sur le lit.

— Je vais aller voir, restez là.

— D'accord.

Il me quitte et ferme la chambre en partant. Ce geste pourtant anodin m'intrigue. Et pourquoi la personne qui sonne insiste-t-elle autant ? Ma

curiosité me pousse à entrouvrir la porte et à tendre l'oreille.

— Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que tu fous là ? grogne mon patron.

— J'ai essayé de t'appeler, mais tu ne réponds pas ! La colocataire d'Amanda est venue au poste ce matin pour signaler sa disparition. Elle n'a pas de nouvelles d'elle et n'arrive pas à la joindre alors qu'Amanda devait rentrer hier d'un voyage d'affaires.

Cette voix...

Ma respiration se bloque. Tout mon corps se fige.

— Elle va bien. Tire-toi !

— Où est-elle ? Qu'est-ce que tu manigances, putain ? Je t'avais dit d'arrêter de lui tourner autour, que ça allait trop loin toute cette histoire.

Je fais irruption dans le salon. Greene se tient devant l'entrée, mais son interlocuteur est toujours sous le porche. Je traverse la pièce pour tenter de l'entrevoir.

Oh mon Dieu ! C'est bien lui. Jake...

— Amanda ?

Il m'a vue aussi. Greene tourne la tête vers moi. Jake en profite pour le pousser et entrer, inquiet pour moi.

— Ça va ? Vous n'avez rien ?

Mais je suis tellement sous le choc que je reste pétrifiée. Depuis quand se connaissent-ils tous les deux ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne comprends pas. Jake s'approche et tente de m'attraper le bras. Sur la défensive, j'effectue un mouvement de recul par réflexe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il vous a fait du mal ? Qu'est-ce que tu lui as fait, putain ? rage-t-il en faisant volte-face vers Greene.

— Dégage de chez moi, Jake !

— Pourquoi elle est dans cet état ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Comme Greene ne répond pas, Jake le repousse d'un coup violent à l'aide de ses paumes afin de le faire réagir. Si je n'interviens pas, ils vont en venir aux mains.

— Il ne m'a rien fait, arrêtez ! Il ne me ferait pas de mal, au contraire, il m'a sauvé la vie.

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté, au juste ? me demande-t-il avant de se tourner vers mon patron. Qu'est-ce que t'as été lui baratiner pour la foutre dans ton pieu ? On s'était mis d'accord pour ne rien lui dire.

Je suis sous le choc. Énervé, Greene tente de coller une droite à Spencer, mais ce dernier l'esquive et lui en met une. Une bagarre s'ensuit entre eux. Les voir se cogner dessus aussi violemment me terrifie. Vêtu de son uniforme, Jake porte son arme accrochée à sa ceinture. Il suffirait d'un rien pour que ça finisse en bain de sang. Il faut que je fasse quelque chose. J'essaie de les séparer, mais un revers du bras de Jake m'envoie valser vers l'avant à proximité de la table basse. Je pousse un cri de douleur quand mon crâne en cogne le bord. Je me redresse et pivote pour m'asseoir par terre. La lutte a stoppé, mais lorsque je porte ma main sur mon front, mes doigts en ressortent ensanglantés. Je les regarde en tremblant.

— Amanda !

Jake se précipite vers moi.

— C'est moi qui vous ai fait ça ? Je suis désolé.

Il touche mon bras, mais je recule. Les coups violents qu'il a portés à Greene m'ont terrifiée, en plus de son geste qui m'a envoyée par terre. Il me fait peur.

— Je vais vous emmener à l'hôpital.

— C'est pas la peine, je vais bien.

— Mais vous saignez.

— Ça va.

Je déteste les hôpitaux !

— Je vais vous ramener chez vous. Votre amie est inquiète.

— Je vais l'appeler.

— Vous ne pouvez pas rester là.

— Je ne crains rien. Il vaut mieux que... que vous partiez, dis-je après avoir jeté un œil vers Alexander Greene qui saigne de l'arcade sourcilière.

— Comment vous pouvez avoir confiance en lui plutôt qu'en moi ?

— Ça n'a rien à voir. Et sans lui, je serais morte noyée...

— Sans NOUS, vous seriez morte.

— Sans vous ?

— Ouais, ça ne m'étonne pas qu'il ne vous ait pas tout dit, peste-t-il en jetant une œillade haineuse vers Greene.

— Comment ça ?

— On était ensemble quand on vous a vu sauter du pont. On revenait du resto. J'ai stoppé la voiture et plongé aussitôt pour vous secourir. Alex m'a aidé ensuite à vous sortir de l'eau par le rivage. Il vous a fait un massage cardiaque pour vous réanimer. J'envisageais de vous emmener à l'hôpital, mais il a préféré qu'on vous ramène chez vous. Et partant de là, il s'est mis à faire une... une fixette sur vous après qu'on a lu votre lettre. C'est pour ça que je n'ai rien pu vous dire, et aussi... je ne voulais pas que vous vous sentiez redevable envers moi de quoi que ce soit.

Ses révélations me surprennent tellement que j'en reste estomaquée. Mon regard oscille entre les deux hommes. Toutes les pièces du puzzle commencent à s'assembler une à une. Les coïncidences n'en étaient pas, et ils m'ont caché la vérité chacun pour une raison différente. J'essuie mon front d'un revers de la main. Le sang ne semble plus couler.

— Amanda, venez avec moi, supplie Jake.

Son insistance me dérange. D'un léger mouvement de la tête, j'exprime mon refus. Vexé, il se lève et affronte Greene du regard, mais ne dit rien. Il sort en claquant la porte avec une telle violence que je sursaute de peur. J'entends ensuite un bruit de verre brisé. Mon patron bouge le rideau de la fenêtre et soupire.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Il a pété un carreau de ma caisse, souffle-t-il.

Je me relève. Il vient vers moi et pose ses doigts sur mon crâne en inspectant l'endroit où j'ai reçu un coup.

— Vous avez mal ?

— Ça me pique un peu, mais c'est supportable. Et vous ?

— Pareil. Il a une sacrée poigne !

— Vous auriez pu aisément l'envoyer au tapis. J'ai bien vu que vous reteniez votre force par moment.

— J'avais pas trop envie qu'il me colle une balle entre les deux yeux. Il a le sang chaud !

— Ça fait combien de temps que vous le connaissez ?

— Depuis qu'il porte des couches. Ma mère le gardait quand j'étais gamin. Elle faisait souvent du baby-sitting. Elle rêvait d'avoir une famille nombreuse... mais elle n'a eu que moi, alors elle a compensé sa frustration comme elle a pu...

À l'évocation de sa mère, son visage se ternit. J'imagine qu'entre Jake et lui une sorte de relation fraternelle s'est tissée au fil des années, avec ce que ça peut engendrer de négatif, entre jalousie et rancœur. La différence de réussite, de classe sociale et de richesse entre eux. L'affection maternelle partagée avec un autre. Pas étonnant qu'ils étaient à deux doigts de s'entretuer à cause de moi. Cette situation m'afflige.

— Ça va ? me demande-t-il, soucieux.

J'acquiesce d'un hochement. Un picotement plus fort que les autres me fait grimacer.

— Il faut s'occuper de votre blessure.

— De la vôtre aussi, sinon vous allez finir par avoir un œil de panda, souris-je.

Il pouffe de rire, puis emprunte le chemin jusqu'à la salle de bains. J'en fais autant. Arrivé sur place, il ouvre le placard à pharmacie et en sort du spray antiseptique et un sachet de cotons qu'il me tend. J'en extrais un et l'imbibe de produit avant de le lui donner. Avec soin, il l'applique sur ma blessure. Ça picote, mais je souffre en silence. Pendant ce temps, je m'occupe de son sourcil. J'y colle ensuite de fins petits pansements qui forment comme des points de suture. Il fait pareil sur mon crâne, mais comme j'ai terminé avant lui, j'en profite pour l'observer jouer au docteur.

— Je pense que la blouse blanche vous irait bien, docteur Greene, plaisanté-je tandis qu'il a fini.

— Hmm... Non, merci, grimace-t-il en affichant un rictus mi-dégoûté, mi-amusé.

Il faut que je sache... Tant pis s'il le prend mal !

— Tout à l'heure... en cherchant un sèche-cheveux, je... je suis tombée par hasard sur...

Ses yeux plongés dans les miens se teintent d'émotion comme s'il avait compris ce à quoi je faisais allusion.

— Je n'en prends plus depuis un moment...

— Pourquoi les garder dans ce cas ?

Il soupire et passe sa paume derrière sa nuque avant de la claquer sur sa cuisse.

— Je ne sais pas... c'est... une période de ma vie, alors....

— Oui, je comprends... Elle fait partie de vous, car elle a fait de vous ce que vous êtes aujourd'hui. On a tous un moment où l'on touche le fond... l'important, c'est de réussir à remonter la pente.

À la fin de ma phrase, son attention se porte sur mes lèvres et à ce moment je brûle d'envie qu'il s'en empare comme tout à l'heure. Ne tenant plus, je l'embrasse. Il me rend un baiser passionné aussi langoureux que fougueux. Impatiente, je déboutonne sa chemise, puis détache la boucle de sa ceinture. Je veux qu'il me prenne. Je veux ressentir à nouveau le plaisir qu'il m'a procuré la veille. J'en suis devenue accro. Pressée, je baisse son pantalon en même temps que son boxer. Je peux enfin découvrir son sexe qui se dresse. Si long, et il est si gonflé que les veines en sont saillantes. Je l'enveloppe de ma main et commence à effectuer des va-et-vient. Il me caresse l'entrejambe puis baisse mon short avant de me saisir par les hanches pour m'asseoir brusquement sur le petit meuble bas situé juste à côté de l'évier. Le revêtement dur et froid sur lequel mes fesses viennent de claquer me fait frissonner. Il enlève sa chemise, puis soulève la mienne par le haut. Mes cheveux retombent en cascade sur ma peau nue. Excité par ce spectacle, il empoigne un de mes seins tandis qu'il pince entre ses lèvres l'extrémité rosée de l'autre. Je crie. Cette torture provoque un spasme dans mon intimité. En réaction, je me cambre vers l'arrière, il en profite pour insérer deux doigts en moi tandis que son pouce frotte mon clitoris. Je respire plus fort, plus vite. Ses gestes sont doux, puis brusques, lents, puis rapides. Je n'en peux plus, je la veux en moi. Il attrape un préservatif dans un tiroir et l'enfile avant de me pénétrer avec une brutalité presque bestiale. Mon vagin en palpite, puis se resserre sur son membre. Je suis tellement trempée qu'il glisse avec facilité lorsqu'il me donne des coups de reins. Il se penche en avant et m'entoure de ses bras. Le bout de mes seins caresse les muscles de son torse à chaque mouvement.

— Je vais jouir, j'annonce.

Mes mots le rendent fou. Il accélère la cadence. Plus vite, plus fort. À bout de souffle, je crie ma jouissance contre son cou. Tout mon être convulse de plaisir. Il se retire aussitôt et pousse un râle de plénitude en couvrant mon ventre de sa semence après avoir enlevé la protection de sa hampe. Découvrir son visage si enivré m'excite encore. Je me laisse glisser du meuble. À genoux par terre, je passe ma langue sur le bout de sa verge que j'aspire ensuite dans ma bouche. Une dernière giclée sort. Je n'en perds pas une goutte.

CHAPITRE 23

Assise sur le rebord du lit, je peux enfin allumer mon téléphone. La batterie n'est rechargée qu'à vingt pour cent, mais ça suffit pour le moment. Angoissée que je ne sois pas rentrée hier et de ne pas avoir de mes nouvelles, Rory m'a laissé plusieurs messages sur mon répondeur et envoyé des SMS. Lorsque je l'appelle, elle ne répond pas. Elle doit sûrement être débordée à son travail, alors je lui laisse un vocal pour lui dire que je vais bien et que j'étais en charmante compagnie. Elle va sans doute m'engueuler et me faire la morale, mais tant pis. Je remarque qu'il y a aussi un appel en absence de Jake datant de ce matin, un peu avant sa venue ici. Il s'est inquiété pour moi après le passage de Rory au commissariat. Songeuse, je me mordille l'ongle du pouce. Cet homme n'a pas hésité à sauter à l'eau pour me sauver de la noyade. Il avait l'air si déçu que je ne veuille pas venir avec lui, mais sa colère et son insistance m'ont tellement fait peur, que sur le coup j'ai réagi par réflexe de défense. Soucieuse, je lui envoie un texto pour m'excuser. Aussitôt, mon téléphone se met à vibrer, c'est lui. J'hésite et finalement je décroche.

— Amanda, vous êtes toujours chez lui ?

— Oui...

— Vous ne devriez pas rester.

— Pourquoi insistez-vous ?

— Parce que je le connais... C'est pas un type pour vous.

Je soupire. Je n'aurais pas dû décrocher. Il est jaloux d'Alexander, ça se voit.

— Écoutez, je...

— C'est lui qui a payé le type pour coucher avec votre amie, m'annonce-t-il.

Mon souffle se coupe. L'effroi me frappe de plein fouet. Qu'est-ce qu'il vient de dire ? J'ai mal entendu ?

— Qu'est-ce que vous dites ?

— J'ai eu la mauvaise idée de lui parler de votre invitation ce soir-là et il s'est ramené en discothèque. Il voulait avoir le champ libre avec vous, alors il a payé un gigolo pour tenir votre colocataire à distance un moment.

— Vous mentez !

— Non, Amanda. Je vous dis la vérité. Il a fini par me l'avouer.

— Pourquoi me révéler ça maintenant, dans ce cas ?

— Parce que... il est comme un frère pour moi... mais j'en ai marre de ses conneries et de le couvrir à chaque fois... et je veux pas qu'il vous entraîne davantage dans ses travers. Il est capable de vous briser.

— Il ne me ferait pas de mal.

— Mais putain, Amanda, ouvrez-les yeux ! Il peut vriller à tout moment. Vous avez pas vu dans quel état j'ai récupéré Miller !

— Vous n'êtes pas violent, vous ?

Il lâche un soupir et ne sait pas quoi répondre à ça. Après le silence, il me sort une bombe.

— Si vous ne partez pas de chez lui, je vais être obligé de le faire coffrer.

— Hein ? Non, vous ne feriez pas ça.

— Si c'est le seul moyen de vous protéger de lui, je le ferai.

— Et vous allez dire quoi à vos collègues pour qu'ils l'arrêtent ? Qu'il a payé un gigolo ? Le gars démentira. Qu'il a tabassé Miller pour me défendre ?

— Il n'a pas fait que le tabasser, il a cherché à lui provoquer une overdose dans l'espoir qu'il en crève en plus de lui effacer le souvenir de

son passage à tabac. Mais je n'ai pas besoin de leur révéler tout ça, j'ai juste à leur dire qu'il se drogue et qu'il planque de la came.

— Il ne se drogue plus, il me l'a dit.

— Et vous l'avez cru ? Bon sang, Amanda ! S'il a pu shooter Miller à l'héroïne, c'est parce qu'il en avait dans sa caisse. Il en a toujours sur lui au cas où il est en manque. Une dose, deux verres d'alcool et il peut vous fracasser le crâne en plein bad trip.

Ses paroles me pétrifient. Je commence à imaginer un scénario dans ma tête et ça me fout la trouille.

— Je... je ne peux pas partir de toute façon, je n'ai pas de voiture. Il m'a dit d'attendre son retour ce soir.

— Je vais venir vous chercher.

— Il me ramènera chez moi ce soir.

— Je vais vous ramener maintenant, c'est plus prudent après ce qui s'est passé ce matin. Vous réfléchirez à tout ça tranquillement chez vous, d'accord ?

— D'accord...

— J'arrive dans cinq minutes.

— Entendu.

Il raccroche et tout se bouscule dans mon cerveau. Qui croire ? À qui faire confiance ? Une chose est sûre à présent, il faut que je rentre chez moi pour prendre du recul sur tout ça. J'ai voulu mettre fin à mes jours il y a peu, et maintenant je fuis pour ma survie. Quelle ironie !

Sans traîner, je range mon portable dans mon sac, puis troque les vêtements que je porte contre ma robe. Par précaution, je laisse un mot sur la table afin de prévenir Greene que finalement je suis retournée chez moi pour changer de culotte. Il le verra quand il rentrera de son travail et ce prétexte coquin rendra probablement mon départ moins contrariant pour lui.

Pas question que je lui précise que c'est Spencer qui fait le chauffeur, et je ne pense pas que ce dernier ira s'en vanter, tout comme je suis persuadée qu'il ne lui a pas avoué qu'on avait flirté un peu ensemble.

Je pars de la maison en emportant toutes mes affaires. Le jardin est bien entretenu et je découvre qu'il y a même une piscine, mais je n'ai pas le temps de l'admirer en détail. Je sors de la propriété par le portail, puis attends sur le trottoir. Une dizaine de minutes plus tard, une voiture de police s'arrête devant moi. Jake en descend et me serre tendrement dans ses bras. Je suis tellement surprise de cette étreinte que je ne réagis pas. Il s'écarte et me fixe avec inquiétude. Le fait de le voir si anxieux à mon sujet ne me rassure pas. Cela signifie qu'il pensait vraiment que j'étais en danger à rester chez son ami. Peut-être qu'il exagère et se fait des films, c'est ce que j'espère.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Oui.

— Et votre blessure à la tête ?

— C'est juste une égratignure, ne vous inquiétez pas.

Il souffle de soulagement et je perçois de l'émotion dans ses yeux. Il culpabilise de m'avoir blessée tout à l'heure.

— Venez, Amanda.

Nous montons dans sa voiture. Pendant le trajet, il me confirme ses dires. Alexander Greene est violent, manipulateur, pervers, et quand il a envie de quelque chose il fait tout pour l'obtenir. J'apprends aussi qu'il veut faire payer ma cheffe du harcèlement dont j'ai fait part dans ma lettre d'adieux et qu'il joue avec elle dans ce but. Je comprends mieux pourquoi elle n'est pas venue à New York. Il l'avait prévu dès le début. Elle est très certainement dégoûtée que j'y sois allée et pas elle. Ce n'est sûrement pas

moi qui vais prendre cette salope en pitié, après tout ce qu'elle m'a fait subir. Les gens comme elle qui font du mal aux autres finissent toujours par le payer tôt ou tard, à la manière d'un boomerang qu'ils ont lancé et qui revient les frapper en pleine gueule.

Je sais que Jake est un type bien, mais j'ai du mal à penser qu'Alexander est aussi toxique qu'il le prétend. Tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour moi, pour m'avoir et pour me protéger. Je n'arrive même pas à lui en vouloir d'avoir payé un gars pour occuper Rory pendant qu'il me faisait l'amour. Elle est toujours à me faire la morale, mais s'envoie en l'air avec un dragueur rencontré en discothèque alors qu'elle sait que la plupart sont des baratineurs.

Je me rends compte que je trouve des excuses à tout ce qu'Alexander a pu faire de pas très clean. Suis-je aveuglée à ce point par ce que je ressens pour lui ? Vais-je être entraînée dans une spirale destructrice ? Si cela doit arriver, au moins je sais que Jake sera là pour me repêcher.

Il me dépose au pied de ma résidence, puis s'en va, il faut qu'il retourne bosser.

Lorsque la fin de la journée arrive, Alexander m'appelle. Charmant au téléphone, il me fait presque regretter d'être partie de chez lui. Il m'annonce qu'il a prévu une belle surprise pour moi demain au travail. Même en essayant de lui tirer les vers du nez, il ne crache pas le morceau. Mon esprit, perverti par son influence, se met à imaginer toutes sortes de fantasmes. Vaut-il me prendre dans l'ascenseur après l'avoir bloqué ou dans son bureau pendant l'heure du déjeuner ?

ÉPILOGUE

Cela va faire deux mois que je suis en couple avec Alexander Greene et que j'ai pris la place de Linda Smith en tant que responsable du service commercial de McBride Advertising. Elle a été licenciée pour harcèlement moral. Ma lettre d'adieux a servi de preuve en plus des témoignages écrits qu'Alex a réussi à obtenir de la part d'employés. Elle n'a pas nié les faits, mais n'a émis aucun remords ni fait aucune excuse. La voir se faire congédier était un cadeau inespéré pour beaucoup d'entre nous, surtout pour moi. Je me serais bien passée de la promotion, cependant. Toucher davantage d'argent est très appréciable, mais devoir faire face à de nombreuses responsabilités n'est pas facile tous les jours. Qui sait, peut-être que je deviendrai aussi exécration que mon ancienne patronne à force.

Avec ce que je gagne en plus, je vais pouvoir rembourser plus facilement les dettes que mes parents m'ont laissées à la suite de leur décès. Contrairement aux craintes de Jake, Alexander n'a pour l'instant jamais levé la main sur moi, mais ce n'est pas un ange pour autant, il a un côté sombre, je le sais. Il a vécu toute son enfance avec un père violent et une mère soumise. Même s'il n'a aucune envie de reproduire ce dramatique schéma avec moi, il garde des séquelles de cette enfance brisée. Des cicatrices indélébiles qui retiennent prisonnières certaines de ses émotions et le poussent à dépasser parfois les limites de l'interdit. Je n'ai pas encore réussi à savoir s'il prenait toujours de la drogue et je n'ai pas envie d'être sans arrêt sur son dos à le surveiller. La quantité de stupéfiants présents dans le placard de sa salle de bains n'a pas diminué, mais il en cache peut-

être ailleurs, selon les dires de son ami. Je n'ai pas le cœur à fouiller davantage, j'ai trop peur de ce que je pourrais découvrir.

Hier en fin de journée, nous avons attendu que tous les employés s'en aillent, pour faire l'amour sur mon bureau. C'était si torride que l'écran de mon ordinateur est tombé par terre et s'est fendu. Au lieu d'en être catastrophée, j'en ai ri. Plus les jours passent et plus j'ai l'impression que l'ancienne version de moi a péri dans l'eau la nuit où j'ai sauté du pont. Dire que j'aurais pu réellement mourir et ne jamais connaître tout ça. J'ai eu de la chance d'être sauvée. Beaucoup de chance.

La vie est si fragile...

FIN

Merci d'avoir lu ce livre.
N'hésitez pas à donner votre avis,
il est précieux pour nous et pour Calista.

Découvrez [Errance sauvage](#), l'autre romance de
Calista Janeret.

Pour suivre toutes nos parutions et profiter d'offres exclusives,
retrouvez-nous sur les réseaux sociaux :

<https://www.glamencia-editions.fr>

https://www.instagram.com/glamencia_editions

<https://www.tiktok.com/@glamencia.editions>

OceanofPDF.com

DE LA MÊME AUTEURE

Errance sauvage

Evans vient de décrocher un nouveau job : s'occuper des chevaux de riches propriétaires texans. Pour lui, c'est un rêve qui se réalise. Mais à son arrivée au ranch, il déchanté rapidement. Non seulement il est confronté à un étalon au tempérament difficile, mais il doit également en découdre avec Madly, la fille des Bradford, qui est aussi belle que sauvage. Des tensions apparaissent et les conflits se succèdent, jusqu'à ce qu'il soit amené à prendre une décision radicale...

Lorsque les cœurs s'échauffent et les paroles se déchaînent, il suffit parfois d'une étincelle pour que les corps s'enflamment.

Pour suivre toutes nos parutions et profiter d'offres exclusives, retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :

<https://www.glamencia-editions.fr>

https://www.instagram.com/glamencia_editions

<https://www.tiktok.com/@glamencia.editions>

[OceanofPDF.com](https://www.oceanofpdf.com)